# LA TABLE RONDE

*MARS 1956*

## SOMMAIRE

### PSYCHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE FÉMININE


*Avant-propos*, par PIERRE SIPRIOT.......................... 9
*L'Existence de la femme et la conception psychanalytique*, par F. J. J. BUYTENDIJK.......................... 11
*L'Évolution des sexes d'après l'ethnographe M. Mead*, par MARIE-CLAUDE BLANCHET.......................... 25
*Poèmes* d'EMILY DICKINSON, traduits et présentés par ALAIN BOSQUET.......................... 36
*Situation sociale de la femme en 1956*, par MARIANNE MONESTIER. 41
*La Romancière positiviste : Clotilde de Vaux*, par ANDRÉ THÉRIVE. 51
*Hier, aujourd'hui, demain*, par CLAUDINE CHONEZ.............. 60
*Le Roman revendicatif féminin*, par GEORGES PIROUÉ.......... 65
*Aux sources de la vocation littéraire féminine*, par GENEVIÈVE GENNARI.......................... 71
*A propos d'une lectrice de province*, par HÉLÈNE TOURNAIRE.... 83

*Opinions et témoignages*. Enquête de NADINE LEFEBURE........ 86
*I. LES CONDITIONS DE L'ÉCRITURE.* — Réponses de CHRISTINE ARNOTHY.......................... 88
ANNIE LAURAN.......................... 89
NICOLE DUTREIL.......................... 90
RENÉE MASSIP.......................... 91
DOMINIQUE ROLLIN.......................... 92
*II. LE CŒUR DU PROBLÈME.* — Réponses de SUZANNE LILAR. 93
ÉLISA MAUNY.......................... 94
RENÉE BURKHARDT.......................... 95
ANNE-MARIE SOULAC.......................... 96
THYDE MONNIER.......................... 97
LIA LACOMBE.......................... 98
NOELLE GREFFE.......................... 99
SIMONNE JACQUEMARD.......................... 100
LISE DEHARME.......................... 101
MARIA LE HARDOUIN.......................... 102
*III. CELLES QUI PLAIDENT COUPABLES.* — Réponses de MARGUERITE CASTILLON DU PERRON.......................... 104
BÉATRIX BECK.......................... 105
LUCIE MARCHAL.......................... 106
SOPHIE DEROISIN.......................... 107

★

*Le Ciel du faubourg* (III), par ANDRÉ DHOTEL.......................... 109
*Un monastère en Russie soviétique : La visite à la Troïtsa*, par VICTOR-L. TAPIÉ.......................... 128

## AGENDA DE LA TABLE RONDE

*Romans :* LOUISE DE VILMORIN : *Histoire d'aimer*, par PIERRE GRENAUD. .......... 142
CHRISTINE DE RIVOYRE : *L'Alouette au miroir*, par YANETTE DELÉTANG-TARDIF. .......... 143
MARIANNE ANDRAU : *Le Prophète*, par JEAN-JACQUES KIM .......... 144
JEANINE MARAT : *Le Mage*, par MANUEL DE DIÉGUEZ .......... 144
NICOLE : *Les Lions sont lâchés*, par PAUL MARS .......... 145
ELIZABETH TRÉVOL : *Cité Universitaire*, par SIMONNE JACQUEMARD. 146
ANNE-MARIE SOULAC : *L'Ange et la bête*, par GINETTE GUITARD-AUVISTE .......... 146
ÉLISA MAUNY : *Les Noces de sel*, par GEORGES CONCHON .......... 147
GENEVIÈVE SERREAU : *Le Soldat Bourquin*, par J.-J. KIM. .......... 148
NICOLE DUTREIL : *Le Miel acide*, par J. DE RICAUMONT. .......... 148
M. CASTILLON DU PERRON : *Laure, ou la prison du silence*, par M.-C. BLANCHET. .......... 149
LOUISE BUJEAUD : *La Barre aux faucons*, par PIERRE GRENAUD. 150
F. MALLET-JORIS : *Le Rempart des béguines — La Chambre rouge — Cordélia*, par JACQUES ROBICHON. .......... 151
ALDOUS HUXLEY : *Le Génie et la déesse*, par GEORGES CONCHON. 162
ANDRÉ DHÔTEL : *La Chronique fabuleuse*, par J.-J. KIM .......... 163
CHRISTINE ARNOTHY : *Dieu est en retard*, par CHARLES MOULIN ... 173
SIMONE : *Québéfi*, par FRANZ HELLENS .......... 174

*Essais :* STÉPHEN HECQUET : *Faut-il réduire les femmes en esclavage*, par G. GUITARD-AUVISTE. .......... 155
ANNE LINDBERGH : *Solitude face à la mer*, par J. VALETTE .......... 156
*Partis politiques et classes sociales*, par J.-C. CARRIÈRE .......... 158
*A propos de « l'Itinerarium ad lumen divinum »*, d'ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT, par CH. CAPRIER .......... 166
PIERRE HERVÉ : *La Révolution et les fétiches*, par BENJAMIN GORIELY .......... 168

*Actualité littéraire : Cesare Pavese*, par GIACOMO ANTONINI ...... 159

*Voyages :* PIERRE GOUROU : *L'Asie*, par FRANÇOIS LÉGER .......... 163
PIERRE GASCAR : *Chine ouverte*, par JEAN FOLLAIN .......... 164
MAX-POL FOUCHET : *Terres indiennes*, par GEORGES GOVY .......... 165

*Théâtre : « Entre chien et loup », « José », « Les Oiseaux de lune »*, par ROGER DARDENNE. .......... 158
*« Le Triomphe de l'amour »*, par ROGER DARDENNE. .......... 170
*« Cyrano de Bergerac »*, par ROGER DARDENNE. .......... 172
*Un débat sur la crise du théâtre*, par ROGER DARDENNE .......... 172
*« Le Trouble-fête »*, par ROGER DARDENNE. .......... 175

*Arts : Exposition Carpeaux au Petit Palais*, par RENÉE WILLY ... 171

*Divers :* Rencontre avec Marina Grey autour de *« Rendez-vous à cinq heures »*, par NADINE LEFEBURE .......... 154

★

*Le Journal d'un écrivain*, par EMMANUEL BERL .......... 177

# Avant-propos

Le numéro de janvier 1956 de la revue *La Table Ronde* reprenait quelques-uns des mythes religieux qui ont représenté la femme comme un être idéal mis sur un piédestal par les cours d'amour pour élever et ennoblir la vie de l'humanité. Selon un développement en apparence inverse, mais au fond symétrique, la femme a été conçue par tout un enseignement scolastique comme un mâle manqué, *mas occasionitus*, une présence complexe, anxieuse, inconnue pour l'homme — que son rôle semblait être de rendre plus lourd. Moins puissante que le mâle, elle pouvait aussi lui servir de *recours :* sans elle, il ne serait jamais complètement au monde ; elle maintenait l'homme dans un rapport de dépendance, symbole de la vie terrestre, où il convient de se conformer aux imperfections de la nature, puisque toute disharmonie apparente n'existe qu'en vue d'une humanité supérieure. C'est pourquoi, selon les paroles même de la *Genèse* — dont on peut suivre l'explication physique et métaphysique jusque chez Kierkegaard — *Dieu créa l'humanité mâle et femelle* en imprimant son image et sa ressemblance dans deux plans d'êtres détachés l'un de l'autre mais rapportés au champ environnant qui reflète le dessein de la providence.

On s'étonnera sans doute que, dans ces deux traditions, l'idée de la femme, qu'elle s'inspire d'un idéalisme poétique ou d'un prosaïsme qui garde toute la pureté et la simplicité des morales rigoureuses, ne soit conçu que d'après sa relation entre elle et l'homme sur qui elle exerce une force. D'où une pensée, aujourd'hui assez nouvelle, qui sans oublier qu'un être est caractérisé par la situation et le changement du monde sur lequel il opère, insiste non plus sur l'*occasionnel* ou l'*accidentel*, mais sur le *naturel* que cet être tient en réserve par des qualités inhérentes à son essence. Sans doute, il convient de penser le rapport de la femme à l'homme et de la femme au monde, mais de le penser dans sa pureté comme faisant partie de sa richesse.

Des travaux tels que ceux de Margaret Mead en ethnographie, de Simone de Beauvoir traitant l'idée féminine en tous ses développements, les récents rapports de l'U. N. E. S. C. O. et l'ouvrage de F. J. J. Buytendijk (1) qui a su analyser profondément les

(1) *La femme* (Édit. Desclée de Brouwer 1954).

particularités de la nature féminine pour en dégager l'être substantiel, sont partis de cette idée que les deux sexes sont différents, sans pour autant admettre que ces particularités soient exclusives. Ainsi se trouve heureusement accomplie, toute une littérature sur la femme, écrite par des célibataires mysogynes ou par des artistes obéissant a des canons académiques et qui traitaient de la femme soigneusement isolée des apparences de la réalité vécue pour mieux la revêtir d'attributs contradictoires, conformes soit à une convention onérique, soit à un bien-être terre à terre visant à aménager le foyer, soit à un absolu à la portée des sens (2).

On ne peut dissocier ce mouvement de création autonome de l'être féminin d'une littérature féminine qui l'exprime, le confirme ou parfois même le dément, comme si, aimant parfois se réfugier dans l'ombre où elles ont vécu, certains auteurs féminins s'abandonnaient encore à rêver devant le miroir de figures pararomantiques chargées de mièvres parures, ou devant les formes obscures et charnelles qui expriment tout un exhibitionnisme infantile imaginé pour flatter la paresse sensuelle.

Quoi qu'il en soit, au-delà de ces complaisances, au-delà aussi des revendications féministes qui ont eu souvent la mauvaise chance de céder à un autre cliché, celui de la Vierge née en marbre et casquée, ou de sonner le ralliement pour montrer que les femmes sont prêtes à tout sans bien savoir à quoi, nous avons cherché à donner à ce cahier de *La Table Ronde*, la forme à la fois d'une analyse psychologique, sociale, et d'une large enquête littéraire — ensemble qui pourra éclairer la situation faite à la femme dans le monde moderne. Le *féminisme* ne sera plus qu'une participation à l'exacte logique du monde lorsque, sans rêver de fusion ou d'identification, les deux sexes seront assez doués d'expression pour faire reconnaître d'égal à égal que les distances qui les séparent n'empêchent pas les qualités de chacun d'eux de circuler de l'un à l'autre pour les équilibrer équitablement. En général, les lettres, par leur puissance de persuasion, favorisent ce genre de compréhension ; ajoutons que seule la persistance de l'écriture est capable de nous convaincre que l'heureuse ascension de la femme n'est pas une promesse sans lendemain.

PIERRE SIPRIOT.

(2) *La Femme? L'infini qui tombe sous les sens* (Jules Faforgue) ; sur les *types* variés de la femme idéale, on pourra consulter l'ouvrage de Anne-Marie et Charles Lalo : *la Femme idéale* (édit. Savel, 1947). Le premier témoin qui ne débite pas de l'idéal, est sans doute Auguste Comte dont André Thérive évoque l'œuvre de compréhension féminine à propos de Clotilde de Vaux (cf. pp. 51-59).

# *L'existence de la femme et la conception psychanalytique*

***La structure fondamentale du comportement féminin.***

*Si on veut préciser les propriétés caractéristiques de l'existence féminine, nous sommes obligés de nous orienter vers les situations où la femme est impliquée; ce qui revient à examiner la signification de son* intentionalité *fondamentale.*

*En partant de l'*existence, *donc* de l'être en situation, *il ne faut jamais oublier que l'être humain se trouve toujours au monde* corporellement *et que le corps lui-même est une situation dont la signification doit être comprise. Cette signification se forme dans le mouvement de l'existence qui est réalisé primordialement par les mouvements. Ceux-ci sont assez variés, mais le champ des variations est fixé par la constitution biologique qui forme le soubassement des perceptions et des activités possibles, donc l'appui pré-existentiel du* schéma de significations *qui se forme par les rencontres avec les choses et avec autrui. Ces rencontres commencent dès la prime jeunesse et s'effectuent par le corps.*

*Grâce à une différence entre la constitution des filles et des garçons, chacun des sexes s'intègre à une réalité qui est d'emblée différente. Le type dynamique, c'est-à-dire* le style moteur *incarné, est la présence persistante de la caractéristique générale du comportement et du monde. La conscience irréfléchie de cette signification fondamentale du monde est l'*être au monde *par l'intermédiaire du corps.* Mouvoir son corps c'est... le laisser répondre à la sollicitation (des choses) qui s'exerce sur lui sans aucune représentation (1).

*On exige à juste titre que la psychologie d'orientation phénoménologique ne se limite pas à une analyse de la structure des situations et des comportements, mais on exige que cette analyse inaugure des recherches empiriques, qui devront* garantir *son évidence et son exactitude. En outre nous désirons connaître les conditions indispensables à la* réalisation *des significations des phénomènes. L'étude de ces conditions de réalisation a été toujours le sens des recherches expérimentales.*

(1) Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception.* (Édit. Gallimard), p. 161.

*S'il est vrai que la forme d'existence de la femme naît d'une rencontre avec le monde par l'entremise d'un corps différent de celui de l'homme par sa manière d'exécuter des mouvements, on devrait trouver déjà un* type dynamique *chez l'enfant. Plusieurs recherches américaines rendent cette vue très vraisemblable, mais encore hypothétique, car il nous manque des observations de mouvements d'enfants de moins d'un an.*

*Pourtant, une de mes élèves a su différencier des nourrissons âgés de six mois par la seule observation de leurs mouvements. Ceux de la filles sont plus souples, coulants, harmonieux; les mouvements des garçons, au contraire, plus expansifs, brusques, énergiques. Depuis la prime jeunesse il y a donc un mode féminin d'être-au-monde, de toucher, de saisir, de lever et de détourner le regard. Ce type dynamique est une façon de former un monde propre à partir de la facilité des choses rencontrées. Il nous faut des recherches plus étendues et surtout parmi des populations diverses pour savoir si la différence dynamique des sexes est partout également prononcée.*

*Le dynamisme féminin, que j'appelle adaptatif, est lié à une coordination plus différenciée et à une rigidité moins prononcée (observations de* Gesell *sur des enfants de trois à quatre ans). Les mouvements plus expansifs et brusques du garçon donnent aux choses rencontrées le caractère de résistance, d'un obstacle à vaincre en dissimulant les propriétés différenciées. L'expérience de résistance et d'obstacle suscite de nouveau un mouvement expansif, qui acquiert une* signification *d'agressivité. Ainsi l'action virile se nourrit proprement de l'expérience de l'obstacle. La résistance et la victoire sur cette résistance sont le thème fondamental des intentions qui caractérisent la manière d'apparaître de l'homme dans notre société. Ce thème existentiel explique les propriétés psychiques masculines.*

*Au contraire, le mouvement souple, nuancé, adaptatif de la femme, n'appelle pas un monde d'obstacles, mais fait découvrir, dans la rencontre, les qualités, les formes et les tissus de* significations *de valeurs différentes. Cette découverte n'est jamais achevée, mais elle suscite davantage une adaptation, une conformation, une façon de vivre en* sympathie *avec les choses.*

*Nous concluons donc à l'existence d'un monde originel de la femme, qui provient d'une différence* dynamique *innée entre les sexes. Si petite que soit cette différence elle a des effets d'autant plus importants que notre culture et nos méthodes d'éducation, qui s'exercent dès le berceau, tendent à accentuer la* virilité *des garçons et la* féminité *des filles.*

### *Les caractères psychologiques de la femme.*

*Outre sa signification génétique et empirique, nous pouvons encore concevoir l'originalité du monde féminin répercutée dans les formes créatrices et morales les plus élevées.*

*Le mouvement qui se nourrit d'agressivité expansive* équivaut *à la conscience intentionnelle projetant librement un monde, formé par la victoire sur les obstacles qui deviennent le matériel du travailleur et du créateur de valeurs. En revanche, le mouvement d'adaptation*

*et de conformation de la femme équivaut à une conscience qui se comprend elle-même dans un être-*avec-*l'autre et* découvre *des valeurs données. Cet acte — dans la part de culture qu'on attribue à la femme — devient, par la suspension et la négation des intentions expansives et agressives, la condition des rencontres dépouillées de projets créatifs; d'où cette existence pénétrée par l'éthique de la sensibilité que nous tenons pour* féminine.

*Je m'empresse d'insister sur le fait, que concrètement il n'y a pas d'existence exclusivement* masculine *ou* féminine.

*L'existence féminine est une existence humaine, c'est-à-dire* culturelle. *De même qu'un être humain ne peut jamais exclure de sa conscience réflexive ou spontanée le fait qu'il est humain, il sait à chaque instant de sa vie irréfléchie qu'il est homme ou femme. Ce qui revient à dire que, dans chaque culture, depuis la prime jeunesse tout le systèmes de normes, de traditions, de valeurs détermine le développement d'un style moteur caractéristique.*

*Si la dynamique de l'homme et de la femme est innée, leur existence doit être conquise par les relations réciproques des caractères physiques et la* cultural framework. *Ces relations se laissent illustrer bien clairement par l'influence de la* force musculaire.

*La fameuse faiblesse du système musculaire féminin est mentionnée par tous les auteurs qui se sont intéressés au problème des sexes. Cette faiblesse est à la fois une donnée de la nature et une signification dans les situations diverses. En outre la physiologie nous apprend que la puissance musculaire effective n'est pas parallèle au développement des muscles, mais dépend en grande partie de l'*innervation. *Celle-ci peut aussi bien tendre à compenser une faiblesse musculaire constitutionnelle qu'à la mettre constamment* en évidence. *Sans doute, il existe des femmes beaucoup plus fortes que bien des hommes. Mais une fillette plus forte que tel garçon en particulier n'en représente pas moins et ne s'éprouve pas moins comme la représentante d'un groupe plus faible. Le fait corporel est constamment* dépassé *par la signification que l'être humain comme* individu *et comme* être social *lui attribue.*

*Je crois que ces considérations assez simples ouvrent une perspective de recherches. Sans doute le mot de* Merleau-Ponty *peut nous guider :* le corps n'est pas une chose, il est une situation, *mais nous ajouterons : Le corps est aussi* une chose, une *structure de* faits et il nous faut des analyses profondes pour savoir la relation de facticité et de signification.

*L'homme n'est pas une chose déterminée ni une liberté nue. La liberté du projet existentiel est* limitée *par l'historicité individuelle, les situations et la corporéité.*

*L'homme et la femme sont ainsi à chaque moment de leur existence l'unité de* fatalité et d'élan *(de Waelhens).*

***La conception de Freud.***

*Opposées à cette conception qui cherche à investir l'image totale de la réalité humaine, sont les idées de Freud et de ses disciples, marquées par le sceau du naturalisme. L'idée fondamentale de Freud*

*est très simple : elle souligne un caractère important de l'existence humaine. Celle-ci se présente comme une histoire, une genèse et le progrès d'une différenciation. Freud suppose que l'histoire de l'individu est entièrement déterminée par les dispositions corporelles et par le milieu. Freud suppose en outre que toute réaction au milieu est déterminée par des instincts élémentaires innés, par exemple par l'instinct de plaisir.*

*Selon Freud, la sexualité de la petite fille est, dès son jeune âge, davantage inhibée. Cette inhibition est en grande partie le fruit de l'éducation, mais il reste à voir dans quelle mesure elle est suscitée par la différence innée des sexes. Nous devons supposer qu'il en est bien ainsi, puisque les instincts sexuels originels de la fille, manifestent, qu'elle qu'en soit la forme, une préférence pour le monde passif.*

*Freud considère comme fort important que la période de sexualité latente (de six ans à la puberté) comporte chez le garçon une continuité parfaite dans le développement des sentiments érotiques et dans l'expérience des organes sexuels. Le développement de la petite fille à la femme adulte est beaucoup plus difficile et compliqué,* parce qu'il comprend en outre deux tâches qui n'ont pas de correspondant chez l'homme. *Chez elle la zone érogène au cours de la dernière phase de la sexualité enfantine est autre que celle de l'âge adulte. La première tâche que doit accomplir la femme durant son développement est le transfert du plaisir d'une zone érogène à l'autre.*

*Mais, dirait-on, pourquoi parler de* tâche *alors que ces transferts s'effectuent d'eux-mêmes dès le plus jeune âge? C'est que le dernier transfert se produit en un temps où la fille est consciente de ses initiatives, et non contente d'éprouver son corps, y donne une signification. De surcroît, le changement de zone érogène comporte selon Freud une transformation profonde de la conduite, plus précisément le passage de l'activité* masculine *à la passivité* féminine.

*La seconde* tâche *concerne la relation aux parents. Ici également la continuité est plus grande chez le garçon. La mère constitue son premier objet amoureux; elle le demeure dans ce que Freud appelle le complexe d'Œdipe, dans l'attitude ambivalente à l'égard du père, et parfois durant tout le reste de l'existence. Pour la fille, la mère est également la première personne vers laquelle se tourne l'amour biologique, mais un peu plus tard c'est le père qui devient l'objet de cet amour : le développement normal de cette fixation devant conduire à un autre homme.*

*Ce serait une solution simple et idéale si nous pouvions admettre* qu'à partir d'un certain âge se marquent les effets d'une attirance pour l'autre sexe en sorte que la petite fille est attirée par l'homme tandis que la même loi fixe le petit garçon à sa mère. *Le traitement psychanalytique d'un grand nombre de femmes tout autant que les observations tirées de la vie enfantine montrent au contraire que chez la petite fille le transfert amoureux de la mère au père s'accompagne d'un ensemble d'expériences qui apparaissent en même temps comme* des exigences *morales.*

*Pour comprendre ce que sont de telles expériences, il ne suffit pas de s'appuyer sur les données qu'apporte l'analyse des patientes. Il*

*est en effet possible qu'il s'agisse d'expériences de jeunesse anormales. De son côté, l'observation directe de la vie infantile ne fournit que des données insuffisantes parce qu'elles se fondent sur des impressions et des sentiments que l'enfant éprouve intérieurement et qu'il n'exprime pas ou fort rarement en paroles ou en conduite. Nous nous heurtons ici à l'un de ces présupposés théoriques de Freud, que l'on peut qualifier de* génial *ou* d'aventuré *selon l'appréciation générale qu'on accorde à sa doctrine. Il s'agit en tout cas, non de simples supputations, mais d'aspects possibles de ce qu'il y a d'humain dans l'enfant : il convient donc que nous y donnions notre attention.*

*La différence entre l'homme et la femme, dit Freud, est une différence anatomique, mais cette différence anatomique* doit *avoir des effets psychiques et forme donc le point de départ de tout le développement personnel. Cette différence est liée bientôt à l'opposition* actif-passif. *Par* activité, *on entend ici l'agressivité, par* passivité, *on entend non l'abandon, mais une recherche positive de ce que Freud nomme les fins passives ( il s'agit donc d'une obtention active de fins passives). On tend aussi à un refoulement de l'agressivité. Le garçon identifie au plaisir l'agressivité, la possession et la domination; la fille se constitue comme proie et choisit d'être dominée. Cette opposition en se développant* pathologiquement, *devient celle du sadisme et du masochisme, du plaisir que l'on a à faire souffrir ou à souffrir.*

*Dans l'univers de la psychanalyse, le couple sadisme-masochisme a toujours joué un rôle essentiel et c'est encore le cas aujourd'hui. Freud et à sa suite une de ses disciples féminines, Hélène Deutsch, résument leur définition de la nature féminine en parlant de* masochisme passif. *Cependant, on ferait tort à Freud en imaginant que le masochisme tel qu'il s'accomplit dans l'existence féminine n'aurait d'autre contenu que celui de la perversion sexuelle connue sous ce nom. Il montre en effet comment la toute petite fille est généralement moins agressive de nature, se suffit moins à elle-même, a davantage besoin de tendresse et s'avère pour cela plus dépendante et plus docile. De là procède la discipline précoce des besoins naturels, une plus grande vivacité, l'importance des liens affectifs et, selon Freud, une plus grande intelligence pendant les premières années.*

*Ces différences entre les sexes sont cependant fort variables et point essentielles. Au contraire, une influence très profonde et même décisive doit être accordée, tant chez le garçon que chez la fille, à l'attitude ambivalente à l'égard de la mère. Cette attitude serait déterminée par une expérience du tout jeune enfant, que Freud conçoit comme un moment critique de son développement. Il s'agit du complexe de castration, lequel prend chez la fille une autre forme que chez le garçon. On considère comme démontré, par la psychanalyse de nombreux patients, que très tôt la petite fille découvre la différence anatomique entre les sexes et y donne une double signification. D'abord, elle imagine que c'est l'organe sexuel du garçon qui lui confère sa position privilégiée dans la société enfantine; ensuite, elle souffre d'une envie du pénis, désir inconscient d'avoir « quelque chose de semblable » et ainsi de devenir complète. Comme il s'agit ici d'un souhait* inconscient *et d'une manière inconsciente de signifier la différence anatomique, l'objection souvent faite que la plupart des enfants ne remar-*

*quent rien de cette différence et que plus tard on n'en retrouve rien dans leur mémoire n'est pas convaincante.* Il est cependant incontestable que dans beaucoup de cas la possibilité matérielle de cette découverte fait défaut. *C'est pourquoi on ne peut accepter la rigueur avec laquelle Freud a décrit ce phénomène : moins encore si l'on veut expliquer par là les importantes modifications de structure qui surgissent dans l'attitude de la petite fille à l'égard de sa mère sous l'effet de ce manque, éprouvé comme une mutilation.*

*Mais quel est le résultat final d'un développement normal? Simone de Beauvoir a fort bien remarqué que la conception de Freud à cet égard est entièrement dominée par l'image que l'homme se fait de la femme. C'est ainsi qu'il écrit sur le ton du sentiment plutôt que sur celui de la science :* La femme n'a guère le sens de la justice... et cela tient au fait que sa vie psychique tout entière cède à l'envie.

*Pourtant Freud témoigne de beaucoup d'expérience et de sagesse quand il conclut :* N'oubliez pas cependant que nous n'avons décrit la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence est certainement très profonde mais nous ne devons pas perdre de vue qu'une femme concrète peut être en outre une personne humaine. Tel est bien le cœur du problème ! *Les possibilités humaines de la femme vis-à-vis de la contrainte sont un mode d'exister que Freud et à sa suite toute la psychanalyse considèrent comme un destin immuable, commandé par la tendance primitive ou originaire au plaisir qui se concentre tout entière dans l'énergie de la libido.*

Mais que savons-nous au fond de cette tendance au plaisir? *C'est en vain qu'on en chercherait le canon dans les nombreux écrits de la doctrine. Celle-ci, nous l'avons dit, considère tout désir comme une variante de la sexualité, sans définir clairement la sexualité elle-même. En effet, aussi longtemps que nous ignorons ce qu'est réellement le plaisir* originaire *vers lequel se tourne le vivant — animal ou enfant — à partir de ses* premières *rencontres, il est impossible de comprendre pourquoi dès l'origine ce plaisir prend chez le garçon et chez la fille une direction différente, et cela bien longtemps avant qu'il puisse être question de l' « envie du pénis » ou du « complexe de castration ». La conception psychanalytique de la nature féminine est trop courte, entre autres parce qu'à l'exemple de l'ancienne psychologie, elle s'efforce de soumettre tous les sentiments à l'opposition plaisir-déplaisir. Les critiques à la théorie de la libido n'ont donc pas manqué et elles lui reprochent surtout d'identifier toutes les formes, tous les sentiments de plaisir.*

*Ce n'est que dans la mesure où il y a identité de situations projetées et donc d'actes intentionnels qu'on peut parler d'une identité de sentiments. Les notions de sadisme et de masochisme ne prennent un sens qu'à partir du moment où on considère des actes névrotiques de perversion sexuelle et donc une transgression profonde des comportements normaux à l'égard du monde.*

*Conversion de la doctrine psychanalytique.*

*Si l'on s'efforce d'établir une phénoménologie provisoire des formes générales et élémentaires de plaisir, en s'attachant avant tout à ce qu'elles ont de commun plutôt qu'à leurs différences,* deux *types de sentiments apparaissent en tout cas, qui ont le* sens *d'un projet de repos et d'activité. En premier lieu, la conscience d'une « unité avec autrui » : c'est le plaisir qu'offre la sécurité. En second lieu, la conscience de déboucher sur un nouvel espace : conscience de se libérer, de s'échapper, de vaincre, de se transcender, de se choisir par son initiative. De la forme fondamentale la plus spontanée d'existence surgit la joie de la détente, de la liberté, de l'autonomie, en même temps, celle de la sécurité, de l'engloutissement, de l'immersion, de l'*être avec autrui.

*Au regard de Freud et de son école, il existe une* énergie *innée qui nous pousse au plaisir et qui ne peut varier que* quantitativement : *la libido. Le comportement de l'homme est compris comme la réaction d'une structure psychique à l'égard d'un milieu qui lui est opposé. Ces réactions provoquent des sensations de plaisir ou de déplaisir, suscitées par les excitants corporels et élevées au niveau d'un contenu de conscience. Cependant si nous considérons les sensations, non point comme des impressions subjectives fournissant au comportement l'énergie qui le meut et l'oriente, mais comme des modes d'existence dans les situations projetées, notre attention ira, non plus à un mécanisme psychique présupposé ainsi qu'à ses réactions à un monde déjà donné, mais à un développement historique qui, progressant de projet en projet, confère à la facticité du donné le sens d'un monde personnel.*

*Notre point de départ existentiel commande un examen attentif et nuancé du traitement que subissent dès leur plus jeune âge la fillette et le garçonnet. La situation pédagogique, les rapports entre parents et enfants, ceux des enfants entre eux sont déterminés par la signification qu'on reconnaît à l'existence du garçon et de la fille. Selon qu'on ménage un état de sécurité ou de conquête, telles formes de plaisir primaire l'emportent, qui peuvent devenir le sens même du mode d'existence choisi et développé. Toutefois cette domination n'est pas absolue. Le garçon et la fille sont de petites personnes toujours prêtes à manifester le goût de l'inconnu, du nouveau ou du dangereux, autant que du connu, de l'ancien et de l'inoffensif.*

*Si nous voulons pousser plus avant la définition psychanalytique de la nature féminine, il nous faut prendre pour guide l'important ouvrage de Hélène Deutsch* (1), *une élève de Freud qui s'est quelque peu écartée de la conception orthodoxe.*

*Elle définit la femme comme étant passive-masochiste, signifiant par-là que la femme prend* plaisir *à se soumettre, à subir, à s'abandonner, à accepter la contrainte, la patience et la souffrance. La plupart des femmes s'élèveront sans doute contre cette définition. Cependant, si l'on substitue à la notion de plaisir celle de* valeur, *la descrip-*

(1) Hélène DEUTSCH, *Psychology of Women : Psychologie der Frau*, Berne, 1948.

*tion qui est faite ici du passif-masochisme prend aussitôt un autre sens et éclaircit notre propos. Mais, ce faisant, nous nous éloignons principiellement de la pensée psychanalytique. Dès l'instant où la femme attribue à la patience, à l'abandon, à la subordination une valeur positive, ces situations ne sont plus seulement acceptées, mais choisies et recherchées. Il n'y a toutefois qu'une parenté formelle entre la nature positive d'un bien ou d'une valeur et celle des sentiments de plaisir.* C'est l'absence de toute distinction entre ces concepts qui nous frappe chez les psychanalystes. *Ils identifient la conscience thétique d'une valeur et la conscience thématique d'un sentiment (par exemple le plaisir). A cet égard, leurs idées demeurent si confuses qu'il est impossible d'en tirer une vue théorique sur l'existence humaine.*

*En puisant dans la masse énorme des observations et des expériences de Freud et de ses disciples et en allant à la réalité que visent ces concepts vagues et ce langage mécaniste, on découvre sans doute le fonds de vérité que contient la psychanalyse de la nature féminine.*

*Qu'est au juste le passif-masochisme de la femme? Hélène Deutsch déclare expressément qu'étant en son essence le plaisir pris à la souffrance, il résulte en grande partie de l'influence dominatrice qui s'exerce sur la fillette dès son jeune âge et plus tard dans un milieu social que façonnent les structures de type masculin.*

*Ce qui fait dire à Hélène Deutsch que la psychanalyse infantile — ajoutons-y la psychologie — a rassemblé beaucoup d'observations sur la nature plutôt insatisfaite de la femme. La fillette aura donc une prompte tendance à l'envie et ce sentiment exprimera son existence relativement à celle du garçon. C'est surtout lorsque vive et éveillée, elle reçoit peu de tendresse et ne connaît pas la joie de la sécurité, qu'elle laissera se développer un sentiment d'envie qu'exalte le goût de la conquête, de l'expansion et de toutes les initiatives de liberté.* Ainsi il arrive facilement que l'envie fonde l'existence féminine. *Elle procède en partie de la constitution corporelle de la femme, en partie des exigences qui lui sont imposées dès sa jeunesse. Elle nous paraît plus spontanée et plus compréhensible que celle que suscite la découverte de la différence anatomique avec le garçon; mais une fois qu'elle existe elle* peut *se symboliser et se concrétiser dans le désir de l'organe viril. L'envie qu'inspire la position privilégiée du sexe fort et dominant est parente du ressentiment dont on sait, par Scheler et avant lui par Nietzsche, quelle influence prépondérante il exerce sur la nature des relations éthiques. Cependant, le ressentiment ne déploie pas seulement l'insuffisance et la pauvreté du sujet au regard de la perfection et de la plénitude d'autrui : l'envie est gardée secrète parce que son objet est représenté comme étant sans valeur. L'image des raisins trop verts parce qu'on ne peut les atteindre est typique en ce qu'elle les projette tels. Dès lors* l'envie de la femme *à l'égard de l'existence masculine, celle de la fillette à l'égard du garçon* peut prendre deux formes. *C'est ou bien le désir avoué et ingénu d'une existence plus riche en possibilités, en liberté et en expansion; ou bien le désir aigre et secret masqué par le refus de ce qui est parfait, accompli et séduisant : il se manifeste dans l'ostentation même de sa propre insuffisance et de sa médiocrité. Scheler*

*a mis cette structure en lumière dans le comportement du* bourgeois : *son analyse phénoménologique est capitale pour la formation du soi-disant passif-masochisme.*

*Il est inexact de réduire — comme le font Hélène Deutsch et Freud — la passivité de la femme* au développement sexuel de la fillette *et* tout particulièrement à une difficulté précise de ce développement *(Genitaltrauma). La passivité — quand elle existe — est une façon née le plus souvent du ressentiment de se choisir passivement soi-même. C'est une passivité* humaine, *point animale, et c'est pourquoi elle peut pénétrer l'existence tout entière. Pour illustrer la conception, fondamentalement* inexacte *selon nous, que les psychanalystes se font de la* nature *féminine, citons une fois encore Hélène Deutsch :* Cette prépondérance des tendances passives s'affirme dans toute la vie instinctive de la femme. Nous n'en produirons qu'un exemple : chez la femme c'est surtout la tendance passive et exhibitionniste à être vue qui domine, au lieu que chez l'homme c'est l'action de regarder qui est prépondérante. *Si vraiment ces tendances passives avaient un fondement biologique, le paon serait un modèle de féminité!*

### *L'ambivalence du concept « masochisme ».*

*La psychanalyse ne nous apprend guère autre chose que ce que nous savons déjà d'une autre façon. Lorsqu'elle parle de la* nature *passive-masochiste de la femme, elle veut simplement indiquer que le goût de la conquête est plus prononcé chez le garçon et chez la fille celui de la sécurité. Nous avons compris cette différence par la dynamique expansive prédominant chez le garçon et les mouvements d'adaptation prédominants chez la fillette. L'un et l'autre, poussés par le milieu, se développent dans la direction qui leur est propre. Ce développement sera mis en lumière plus tard dans la vie sexuelle, mais on en peut, dès l'enfance, relever certaines traces dans les relations, vraies ou mimées, de tendresse et d'érotisme. Le projet existentiel de la fillette exige une prudence qui est également* pré-voyance : *qui lui apprend à être réservée et retenue. On peut parler ici de passivité. Il n'est pas de sécurité au monde qui ne soit menacée. Cependant, ce qui menace l'expansion, en même temps l'exalte. C'est pourquoi l'existence du garçon se développe* facilement *à la façon d'une transcendance illimitée où il trouve satisfaction et plaisir. Si au contraire la sécurité est au centre de l'existence, celle-ci n'est point accidentellement, mais essentiellement mise en péril. La menace ne peut être conjurée que grâce à une sécurité plus profonde, celle qui abolit ou semble abolir toute menace. A cette sécurité-là, la psychanalyse donne le nom de sublimation. Dans l'existence féminine, la sublimation est un acte qui ne se comprend qu'à partir du fondement même de cette nature et qui naît d'un caractère essentiel du monde féminin. Mais pour l'enfant elle n'est jamais qu'apparence. Il ne touche à la sécurité que dans des situations qui* toutes *sont menacées. Que la fillette admette cette nécessité, on pourrait l'appeler masochisme : mais il ne s'agit point d'un plaisir tiré de la souffrance, de la dépendance, de la faiblesse, de l'impuissance, etc...*

*En revanche, la femme adulte peut trouver une sécurité qui n'est pas menacée — dans la bonté, dans la vérité, en Dieu. Si on parle ici de sublimation, ce ne peut être que dans un autre sens que celui que vise la psychanalyse. Car que veut dire alors le passif-masochisme, en quoi consiste cette soi-disant nature de la femme?*

*A la vérité, le concept* masochisme *a une double signification. Littéralement, c'est le plaisir qu'on éprouve à souffrir; plus profondément : la découverte d'une* valeur *positive mise dans l'acceptation de ce qui d'abord n'a qu'une valeur négative et qu'on commence par accueillir avec déplaisir. Ces deux significations diffèrent dans leur principe même. Ce n'est pas du tout la même chose : que la souffrance se change elle-même en plaisir ou que, grâce à la souffrance, un bien s'accomplisse qui ne peut être obtenu que parce qu'on l'accepte. On peut se demander si cette relation de la souffrance au plaisir existe déjà dans la conscience directe et dans l'existence irréfléchie. Nous la rencontrons en tout cas dans la conscience réfléchie : un grand nombre d'idéaux moraux et religieux témoignent qu'à accepter la souffrance on reçoit en récompense le progrès de la joie : mais on ne saurait assimiler ces notions à celles de masochisme et de sublimation.*

*Hélène Deutsch n'a pas la naïveté de croire que l'humiliation, la souffrance et le viol sont* désirés *par la femme, mais elle pense pourtant, et cette idée est chez elle essentielle, que le narcissime et le masochisme sont deux* forces *élémentaires qui, se trouvant dans une relation particulière, déterminent la vie psychique de la femme. L'erreur fondamentale ici est de confondre la nature particulière de la personne et la structure de l'existence. Quand par un acte déterminé une femme (ou un homme) s'oppose au monde en affirmant son autonomie, on dit que sa* nature, *ou son caractère, ou que « lui-même » est narcissique. Cette nuance est capitale pour la conception de l'être humain. L'ancienne psychologie, à laquelle la psychanalyse continue d'appartenir, ne voit pas que l'être humain ne réalise son existence et donc son essence concrète — son caractère — que par un acte incessant d'affirmation ou de négation, donc par un choix; qu'il ne possède pas la détermination d'une chose, mais existe en liberté. Celle-ci peut être limitée par les sollicitations mondaines, c'est-à-dire la nature en nous et autour de nous. La psychanalyse se fonde sur une détermination psycho-mécanistique où des influences extérieures peuvent refouler la réalité intérieure, l'évoquer ou la renforcer, où des forces peuvent être ou non en équilibre, et dans une certaine mesure en harmonie, selon que les circonstances sont ou non « favorables » (mais pourquoi favorables?)*

*Il est intéressant de voir en quels termes Simone de Beauvoir traite de la psychanalyse.* La femme se détermine elle-même en prenant à son compte et en assumant sa nature dans l'affectivité (1).

*Nous devons reconnaître qu'une telle thèse met infiniment mieux en lumière l'humanité de la femme que toute la littérature psychanalytique. Car il ne s'agit pas d'une* nature *qui déterminerait la femme, mais de la façon dont sa liberté la choisit. S'il est vrai que*

(1) Simone de BEAUVOIR, *le Deuxième sexe.* (Édit. Gallimard.)

*cette nature est physiologiquement plus affective, plus fragile, plus sensible, plus aisément impressionnante, nous devons nous demander* comment *cette différence est acceptée. Simone de Beauvoir démasque le freudisme en constatant que pour lui la femme est un homme amoindri. Et il est bien vrai que Freud se fait une idée traditionnellement masculine de la femme. Sans doute il reconnaît qu'elle est un être humain : mais en fondant son existence sur l'envie et la jalousie qu'elle éprouverait dès l'enfance parce qu'elle n'est pas un homme, il fait bon marché de son humanité.*

*L'univers féminin*

*Pour Simone de Beauvoir, le choix qui s'ouvre à la femme est ailleurs. Il est entre l'autonomie et l'hétéronomie, entre l'indépendance, l'assomption de la liberté humaine originelle et l'abandon aux forces et à la volonté étrangères. Au regard de Freud, pense Simone de Beauvoir, c'est l'*anatomie *qui décide du destin de la femme — ce qui n'est pas tout à fait juste : la psychanalyse a bien pour point de départ la différence anatomique des caractères sexuels primaires, mais elle souligne que le développement de l'existence masculine ou féminine dépend de la manière dont les différences anatomiques sont éprouvées. Cependant Freud se trompe assurément lorsqu'il réduit cette expérience à une opposition simpliste entre des instincts et des sentiments inconscients, le plaisir et la douleur, la satisfaction et l'envie, l'amour et la haine, etc...*

*C'est une analyse de l'existence qui fait défaut ici. Simone de Beauvoir s'y est efforcée.*

*Pour la psychanalyse freudienne, la femme peut s'aliéner de deux manières : en jouant l'homme — ce qui est toujours un échec; en acceptant le rôle de la femme — ce qui est toujours duperie. Les erreurs que commet la psychanalyse, même dans l'explication des faits les plus simples, sont dès lors évidentes. Si une fille grimpe à l'arbre, Freud prétend qu'elle veut imiter un garçon. Simone de Beauvoir — qui doit en savoir plus long là-dessus — rétorque simplement qu'il est agréable de monter dans un arbre. Si une femme choisit un métier indépendant, on parle de sublimation d'une tendance masculine. Simone de Beauvoir le nie : c'est là, dit-elle, falsifier l'histoire de la femme en tant qu'être humain. La psychanalyse décrit la fillette comme cherchant à s'identifier au père ou à la mère, elle l'accuse d'osciller des tendances masculines aux tendances féminines en cherchant entre elles un compromis. Simone de Beauvoir au contraire tient la fillette pour un être bon qui hésite entre le rôle de l' « objet hétéronome » et l'acceptation de sa liberté avec les dangers et les angoisses que la liberté comporte. Elle se résume ainsi :* Pour nous, la femme se définit comme un être humain en quête de valeurs au sein d'un monde de valeurs, monde dont il est indispensable de connaître la structure économique et sociale...

*Quelles sont donc les valeurs que cherche la femme? S'agit-il seulement des formes érotiques du plaisir ou tente-t-elle, à partir de sa nature, de réaliser, outre l'humanité universelle que prescrit la*

*culture à laquelle elle appartient, des valeurs qui ont un sens décisif pour l'existence proprement féminine?*

*La définition de la femme comme être passif-masochiste ne fournit aucune réponse à ces questions. Dans la mesure où la femme répond à une telle définition, il s'agit d'une* seconde « *nature* » *: on l'a choisie et recherchée telle pour lui donner la signification de nature au regard de la conscience féminine comme au regard de la conscience masculine. Nous comprenons pourquoi les concepts de passivité et de masochisme n'ont pas un contenu déterminé et pourquoi la psychanalyse même ne peut les tenir pour des notions purement biologiques.*

*Beaucoup de psychanalystes en conviennent. Nous approuverons donc Karen Horney quand elle écrit que* le phénomène masochiste représente un *espoir* d'atteindre à la sécurité et à la satisfaction dans la vie au travers de l'illusion et de la dépendance(1).

### *L'être au monde de la femme et le souci.*

*En résumant, nous aboutissons à la conclusion que la conception psychanalytique de la nature féminine ignore la véritable réalité humaine, puisqu'elle présuppose plusieurs réactions innées de la femme à la façon des instincts des animaux.*

*Le milieu social et pédagogique peut supprimer ou développer ces tendances instinctives. La suppression appelle les conflits qui plus tard se manifestent dans les symptômes neurotiques.*

*Le point de départ de cette théorie est contraire aux faits. Il n'y a pas de comportements innés spécifiquements féminins ou masculins. La seule différence préexistante entre les sexes est, comme nous l'avons démontré, la prédominance d'une certaine manière de se mouvoir; à savoir la dynamique expansive ou la dynamique adaptative.*

*Ce n'est pas une construction théorique, mais bien un fait constaté que, dès la naissance, les deux dynamismes sont à la base d'une différence de rencontre avec les choses et avec les hommes.*

*L'enfant rencontre les choses par ses mouvements expansifs comme des résistances, des obstacles; par les mouvements d'adaptation, il les rencontre comme des qualités.*

*L'expérience prouve que cette résistance suscite, dans le dynamisme viril, une* activité expansive renforcée, *tandis que la rencontre d'une qualité suscite — pour la féminité — la tendance à se* reposer auprès des choses, *à vivre les qualités comme des valeurs en soi. Le suspens de l'agitation expansive crée un monde* sympathique. *Le* Dasein *devient alors une existence sur le monde du* nous — *ce qui revient à dire, selon* Binswanger, *qu'une telle façon d'être échappe à la dimension de l'intentionnel, de toute action technique et dépasse donc tout projet d'intelligibilité, de façonner, de construire, de créer. Le mouvement d'adaptation et d'équilibre équivaut à une conscience qui se comprend elle-même dans son* être-*avec*-l'autre.

*La théorie psychanalytique part de l'idée qu'il y a une différence original et autonome entre le développement sexuel du garçon et de*

(1) Karen HORNEY, *New Ways in Psychoanalysis*, New York, 1939, p. 113.

*la fille. Cette différence déterminerait à chaque âge le comportement, les sentiments et les inclinations.*

*Contre cette théorie, j'ai défendu la thèse que le type dynamique originel est en corrélation avec le monde et le comportement.*

*La femme s'insère dans son monde d'une autre manière que l'homme dans le sien. Cette différence détermine toute relation humaine, et particulièrement le commerce* normal *entre la femme et l'homme.*

*L'opposition des deux dynamiques se manifeste dans presque toutes les habitudes quotidiennes et surtout dans les relations sexuelles* normales — *étant entendu que nous appelons* normal *une forme de comportement caractéristique pour notre culture.*

*On observe dans toutes les civilisations supérieures, en principe, les mêmes différences de comportement entre les sexes. Ce fait s'explique par la conformation de l'éducation au type dynamique de l'enfant.*

*Nous disposons de peu de données concernant l'influence qu'exerce la manière de traiter l'enfant sur son développement. Tout de même on a constaté deux faits :*

1° *La grande sensibilité du nourrisson au soin de l'amour. Cette sensibilité a été prouvée par l'observation de la maladie nommée* hospitalisme *qui conduit à la mort par le manque de l'affectivité adéquate.*

2° *On a observé qu'il est parfois possible d'élever un garçon comme une* vraie *fille et inversement. On peut le comprendre parce que le dynamisme masculin et féminin sont pareillement* humains, *donc présents comme possibilité dans l'un et dans l'autre sexe.*

*L'idée d'une opposition du dynamisme explique la différence de comportement entre des garçons et des filles plus âgés. C'est la différence entre la broderie et le football. Nous sommes aussitôt conscients de la manière dont ces activités doivent être exécutées et donc de l'impulsion dynamique qu'elles requièrent.*

*Pour l'existence humaine accomplie, l'opposition des sexes se manifeste dans la différence de deux actes que nous distinguons provisoirement : le* travail *et le* souci. *Il est facile de retrouver dans ces activités les caractères des mouvements typiques du garçon et de la fille.*

*Le* travail *suppose une conscience fixée sur un but en même temps que sur un monde compris comme un système de moyens, de matériel, d'instrument ou d'obstacle. Le travailleur se forme une existence autonome, expansive et agressive.*

*La structure du* souci *s'oppose à celle du* travail. *Dans le souci s'exprime une conscience de la présence concrète des valeurs. La coexistence avec l'autre tend à découvrir ces valeurs, à les conserver, à les susciter, à les accroître. L'existence de la personne en* souci, *se fait soumise, attentive, obéissante, désintéressée. Cette existence se développe comme l'éthique de la sensibilité que nous tenons pour féminine en s'appuyant sur cette manière de se mouvoir que nous avons appelé la dynamique d'adaptation.*

*On ne peut mieux caractériser la différence des sexes que par les mots d'*Alain *dans un de ses Propos :* L'esprit masculin ne cesse pas de composer. La fonction féminine est de conserver la forme humaine,

de la protéger. *Et il ajoute :* L'humain donc étant la province féminine et l'inhumain la masculine. *On comprend à tort cette opposition en supposant que le monde masculin est un monde sans affectivité, tandis que l'émotion serait le privilège de la femme. La demeure sentimentale propre au* souci *n'est pas affective, mais l'amour* désintéressé.

*Ainsi le travail se place généralement dans l'éthique du devoir, du courage, de l'effort; le souci dans celle du sacrifice et de l'abandon.*

*Le nouveau-né humain vit — comme l'animal — par la spontanéité et l'organisation de son corps animé. Mais l'enfant s'humanise en assumant l'humain qu'il rencontre dans le monde déjà constitué par les hommes. Il s'humanise par les activités suscitées par sa corporéité et imposées par le milieu. Selon que cette corporéité est masculine ou féminine et que les exigences du milieu augmentent l'une ou l'autre, on comprend que la* vie *de l'enfant se transforme en une existence authentiquement masculine ou féminine. Ainsi l'opposition des sexes n'est pleinement elle-même que dans une opposition éthique.*

*De cette façon, on comprend également la vocation maternelle, non comme un phénomène de nature, mais comme fondée dans l'humanité de la femme. Cette vocation ne se réduit pas à la seule manifestation de la maternité, mais elle s'exprime par l'intention qui, à travers le tendre geste, le tendre regard, la tendre parole, vise à se rendre présent comme personne et à se soucier de l'autre comme personne. Insistons encore sur le fait que selon notre conception l'opposition des sexes n'est nullement absolue.*

*Ainsi la vocation maternelle ne saurait être pleinement humanisée sans l'élément viril, sans que la femme appréhende l'univers dans sa dureté, dans sa résistance, sans qu'elle assume un travail tendu vers un but réel.*

*Sans doute le corps féminin est toujours et partout le centre du monde féminin. C'est pourquoi la vocation maternelle, choisie par une femme comme l'accomplissement de son existence, ne peut apparaître que par le renvoi du monde à son corps en tant que réalité et apparence de sa féminité. Ce rapport détermine la conscience que la femme a d'elle-même, de sa* liberté ; *liberté qui se manifeste comme chez tous les êtres de bonne volonté, par la tendresse et l'humilité de cœur.*

F. J. J. BUYTENDIJK.

# *L'Évolution des sexes d'après l'ethnographe Margaret Mead*

MARGARET MEAD, chargée de conférences dans diverses universités des États-Unis, conservateur adjoint d'ethnologie au Musée américain d'Histoire naturelle, est, certes, l'une des personnalités féminines les plus remarquables de notre époque. Sa renommée est internationale et il est regrettable que ses œuvres n'aient pas encore été traduites en français. Il serait à souhaiter que des travaux aussi importants ne restent pas inaccessibles à ceux qui ignorent la langue anglaise (1).

Un de ses derniers livres, *Mâle et femelle : une étude des sexes dans un monde en pleine évolution* (2), représente la somme de plus de vingt-cinq années de recherches pratiques et de méditations. Dans ce livre, l'auteur aborde un certain nombre des problèmes qui se posent à nous : la civilisation n'aurait-elle eu pour effet que de rendre les hommes trop casaniers et de détruire l'intimité naturelle de la femme avec ses enfants? L'éducation ne serait-elle que nuisible? Comment faut-il concevoir les rapports entre les deux sexes?

Suivant une formule célèbre, Margaret Mead considère la société comme un *patient* sur le cas duquel elle se penche. Après avoir souligné le rôle primordial joué par le *Corps*, étudié les divers aspects de *Sociétés* primitives, elle nous donne une étude à la fois analytique et constructive des deux *Sexes* dans l'Amérique contemporaine. Elle entend, par là, faire œuvre internationale et non nationale, nous mettre sous les yeux une coupe, non pas microcosmique mais macrocosmique. Pour reprendre ses propres termes : *de même que, dans le passé, la culture de chaque petite société humaine croissait, se modifiait, s'épanouissait, dépérissait ou se transformait en une culture différente et que rien de ce qui en faisait partie n'était entièrement insignifiant pour l'ensemble de cette culture, celle du monde est, aujourd'hui, devenue* une — *une dans son interdépendance même, bien qu'elle soit loin de l'être dans les divergences et contradictions qu'elle comporte.*

(1) Signalons que l'Unesco a, sous l'égide de la Fédération mondiale pour la Santé mentale, fait paraître, en français, un recueil d'enquêtes effectuées sous la direction de Margaret MEAD, *Sociétés, traditions et technologie*, 1953 et que les éditions Plon préparent la publication de l'ouvrage *Sex and temperament in thoce primitive Societies* dans la collection « Terre humaine » que dirige Jean Malaurie.

(2) *Male and Female : a study of the sexes in a changing world*, William Morrow et Company, New York, 1949.

Ainsi, son champ d'étude s'étend aussi bien aux tribus de Nouvelle Guinée, encore anthropophages, qu'à ses propres compatriotes, *standardisés par l'avenir*, et non conditionnés par le passé; aux habitants de Bali, équilibrés, harmonieux, artistes, et dont la culture, par l'intermédiaire de l'Asie, rejoint les nôtres; aux Polynésiens et à plusieurs tribus du Pacifique...

Pour Margaret Mead, qui reprend là certaines des thèses psycho-sexuelles, le comportement de l'être humain est conditionné, non par son sexe, mais par l'attitude physique et éthique de la société. Elle ne craint pas de rapprocher les techniques matérielles et les attitudes mentales : *à Bali, la structure des maisons — un système de pièces détachées préfabriquées, réunies temporairement pour la construction de la maison, est l'expression de l'attitude qu'ont toujours eue les Balinais à l'égard du corps humain qu'ils voient comme un système de pièces détachées, assemblées en un corps unique, mais jamais de façon absolument sûre.* Parallèlement, elle souligne l'influence de la structure sociale qui s'imprime dans l'enfant, avant même qu'il prenne conscience de son propre corps, par l'intermédiaire du comportement corporel de ses parents — de sa mère, en particulier.

Il y a lieu ici d'insister sur certaines des théories de Margaret Mead, ré-exposées dans le chapitre « Sexe et tempérament ». Formulées pour la première fois, elles avaient déclenché, jadis, de violentes réactions. Margaret Mead n'admet pas, dans le cadre d'un même sexe, la notion de continu, d'échelles sexuelles. Il est, considère-t-elle, faux, et parfois même dangereux, de parler, par exemple, d'hommes *peu*, *plus* ou *très* masculins. Et aussi ridicule de comparer un Balinais imberbe, fluet, dont les attaches sont fines et la poitrine assez développée (type asthénique), à un *Tarzan* occidental, un pygmée à un géant de Nubie, que de chercher à déterminer le sexe d'un lapin en rapprochant son comportement de celui d'un lion. Ils appartiennent à des types constitutionnellement différents. Cela vaut, non seulement pour les caractéristiques physiques, mais pour d'autres aspects de la personnalité. Un homme qui paraît *efféminé*, comparé à un professionnel du catch, semblerait masculin auprès d'une femme du même type. *Si nous arrivions à libérer nos esprits de l'habitude de mettre tous les mâles dans un même tas, toutes les femelles dans un autre, d'être hantés par les barbes des uns et les poitrines des autres et à chercher, au contraire, des mâles et des femelles de types différents, nous présenterions peut-être aux enfants un tableau bien moins obscur.* Cette théorie permettrait de résoudre des problèmes de maturité ou de potentiel sexuels, d'élargir des notions trop dogmatiques ou étroites et d'épargner à certains êtres les qualificatifs, trop vite décernés, d'asociaux, d'aberrants ou d'anormaux.

Après avoir démonté le mécanisme corporel, Margaret Mead passe en revue les problèmes qui peuvent se poser à toutes les sociétés humaines bi-sexuées, car elles sont toujours la conséquence d'un compromis. Dans près de la moitié des sociétés primitives étudiées par l'auteur, ce compromis tient compte des particularités de la femme. *Biologiquement plus complexe que l'homme, elle est devenue un modèle pour l'artiste, le mystique, le saint.* Mais, bien souvent, à cause d'elle, l'équilibre péniblement acquis entre le monde intérieur

et le monde extérieur est rompu. Ce serait là une des causes des nombreuses invectives antiféminines qui pullulent dans la littérature bon marché actuelle. Il faudrait voir là le désir de rétablir des rapports plus équilibrés entre les deux sexes.

Passant ensuite à l'étude des valeurs spécifiquement humaines, acquises, par opposition aux valeurs ataviques, Margaret Mead commence par isoler le sentiment paternel. La famille, fondée sur des rapports permanents, de protecteur à protégés, est une création de l'homme, susceptible de varier suivant les sociétés. Dans certaines, les enfants ne sont pas ceux du chef de famille; dans d'autres — pour la plupart modernes — le rôle de ce dernier est tenu par l'État, encore que des études d'anthropologie comparée laisseraient croire qu'une telle société ne serait pas viable.

Cette cellule sociale, la famille, se fonde sur des rapports sexuels que la société contient dans des lois ou des tabous destinés, non à les restreindre mais, assez paradoxalement, à protéger le droit d'en user librement : une société qui prétendrait régler ces rapports se condamnerait à mourir. Des comportements acquis prennent, de nos jours, souvent la place d'instincts biologiques. Certaines traditions socialement reconnues — vocations religieuses, sociales, états où les rôles des deux sexes sont plus ou moins nivelés — parviennent même à dépasser, à sublimer le désir de tout être humain, physiquement et socialement équilibré, d'avoir des enfants. Il s'agit, pour nous, non pas de retourner à la simple nature, mais de développer et d'approfondir les méthodes nouvelles d'évolution, de les intégrer à cette puissance potentielle qu'ont les humains de s'unir pour mettre des enfants au monde et les élever, de donner une forme et une discipline à cette puissance.

Ce trop bref exposé ne rend pas justice à l'art, très personnel, avec lequel Margaret Mead sait présenter ses sujets. Nul, mieux qu'elle, n'excelle à animer les événements quotidiens. Elle évoquera, au sein d'un village idéal où relations sexuelles et naissances se confondent dans la notion de joie, parfois presque sacrée, les enfants-fleurs, aux yeux de velours, rêvant au bord des lagunes bleues, les bras et les chevilles cerclés de bracelets de fleurs roses, aux cérémonies plaisantes, hautes en couleurs, qui marqueront pour eux l'apparition de la puberté. Ailleurs, elle nous introduira dans des sociétés fondées sur la méfiance et la haine réciproque des deux sexes; pour ces sociétés les rapports intimes ne sont qu'un mal nécessaire, l'enfant un intrus, un rival en puissance, qu'on laissera avec un minimum de soins dans une corbeille grossière, avant de le jeter, tout bébé encore, dans une vie traquée, dominée par le *struggle for life*, et où il n'atteindra l'état d'adulte qu'au prix de cruelles initiations. Ainsi, des sociétés étranges prennent corps pour nous. Nous y voyons les hommes, jaloux des privilèges de la femme, chercher à l'imiter et à s'approprier son rôle; celui d'un être supérieur, en contact avec les sources spirituelles mêmes, celles de la vie...

La partie la plus originale, dans *Mâle et femelle*, est celle où l'auteur s'attaque aux problèmes sexuels des États-Unis.

Elle nous présente, avec une franchise lucide, d'une impartialité presque brutale, une Amérique inattendue. Ses compatriotes considèrent son livre comme *à peine moins sensationnel que* le fameux rapport Kinsey. Ces pages hardies ouvrent des horizons et éclairent les aspects paradoxaux d'une civilisation trop neuve et dont l'unité réside dans sa complexité même.

Ici, pas de survivances ancestrales communes, pas de moule atavique où la société coule l'enfant, pas de *passé de civilisation*, cher à Jung : *il n'est donné à aucun couple de se mouvoir au rythme des mêmes berceuses remémorées et, par cela même, chaque foyer est semblable*. Cette absence de passé oriente la famille américaine vers le futur, vers ce que l'enfant peut devenir : il ne s'agit pas de perpétuer le passé ou de stabiliser le présent. Cela explique *le drame de la classe supérieure, inéluctablement vouée au déclin, car, dans la culture américaine, se contenter de maintenir une position est un concept qui n'existe pas*. Cette notion, d'un modèle d'existence standard imposé par le futur, s'accompagne d'un mécontentement destructeur! Des sondages opérés dans l'opinion publique révèlent une Amérique inquiète, consciente de son anxiété, malgré des apparences *cent pour cent heureuse*. Cette faille tient à l'idéal même qu'elle s'est fixé : ce n'est pas qu'il soit trop élevé, mais c'est un rêve, venu de l'avenir, et aucun passé organique n'a appris aux Américains à le réaliser. Aucun souvenir ne les a aidés à acquérir progressivement les réflexes nécessaires pour évoluer sur cet autre plan, pour équilibrer rêve et réalité et en affirmer la synthèse par leur vie personnelle.

Certains y renoncent. Pour eux, le rêve prend le pas sur la réalité et, confusément, ils cherchent à s'adapter à ce qu'ils croient être la vie parfaite. D'autres refusent de repousser la réalité. Deux attitudes s'offrent à eux : vaincus par elle, ils en arrivent à nier toutes possibilités d'amélioration. Ils se retirent dans une coquille lisse, parfaitement ajustée, mais que menace la fêlure. Ceux-là, sont à la merci d'une *casse psychotique*. Ou bien, ils cherchent à aménager cette réalité, en particulier à améliorer le sort des minorités. *Ces derniers sont les libéraux, le ferment de l'État, indispensable à la société américaine pour pouvoir rendre son rêve valable, et sans lequel elle serait perdue*. L'auteur souligne cependant que leur présence n'est pas sans entraîner un sentiment de malaise. Elle classe ces groupes pro-minoritaires dans les *neurotiques :* ceux qui ont fait face aux contradictions inhérentes à leur culture et les ont incorporées dans leur personnalité.

Entre les libéraux qui luttent pour que le rêve devienne réalité, et les réactionnaires qui, renonçant à la fois à supporter la réalité et à la modifier par des demi-mesures, la nient, il y a l'énorme majorité qui émousse ses perceptions et sacrifie ses expériences pour se donner l'illusion d'avoir été préparée à ce rêve.

Il faut tenir compte de ces diverses attitudes avant d'aborder le problème de la croissance et de l'évolution de l'enfant américain. Pour la plupart, vivre consiste à nier, brouiller, émousser, parfois rejeter brutalement certaines attitudes sensuelles qui ne sauraient venir s'insérer dans leurs rêves. Les Américains ont ainsi établi un idéal sexuel dissocié des antécédents-souvenirs indispensables.

La mère américaine n'a pas reçu de méthode, de réflexes innés;

elle ne suit pas un dessin, immuable depuis des générations, et dont son corps, commandé par une mémoire organique et formé par la société dans laquelle il se meut, répète fidèlement le tracé. Sa science lui vient de lectures, de films, de la radio, de réclames, d'observations personnelles. Elle se l'est donnée en fonction d'un certain idéal et s'en sert sans cesse pour rajuster son comportement.

Par le fait même, l'enfant américain est contraint, dès sa naissance, d'abandonner son rythme physique propre pour un rythme externe, donné, non par les réactions du corps maternel, mais par les normes plus ou moins rituelles des convenances sanitaires, dictées selon les cas, par la clinique ou l'opinion du voisinage. La mère perd son rôle créateur et humain pour n'être plus qu'un agent : *la mère est surtout là pour mettre certains objets dans la bouche ou dans la main de l'enfant, biberons, cuillers, biscuits, hochets. Au fond de l'image indistincte que se forme l'enfant des relations entre les hommes et les femmes se trouve celle de la satisfaction primitive d'avoir senti quelque chose dans sa bouche. Plus tard, quand le soldat américain sort de son pays, des étrangers, intrigués par la morale américaine, déclarent que c'est le jus d'orange, le coca-cola, ou quelque autre nourriture ou boisson répandue en Amérique qui joue le rôle capital.*

Plus tard, on apprendra à l'enfant la propreté. Dès lors, l'enfant aura tendance à confondre vertu et hygiène, à associer la notion d'amour maternel à celle de récompense. Mais tout autres seront ses rapports avec le père qui, lui, introduit une différenciation entre le garçon et la fille. Le père joue avec son fils, fait à sa fille une cour discrète, à son échelle. Pourtant, père et mère s'unissent pour attendre des enfants qu'ils réussissent, exigeant d'eux un effort en dessus de leur âge; toujours, on décèle chez les parents la crainte latente d'un échec.

Garçon et fille grandiront côte à côte, plus ou moins sur le même plan, souvent dans la même école. Le garçon évitera tout ce qui pourrait le faire traiter de fille, et la fille, tout ce qui risquerait de lui attirer le qualificatif de *garçon manqué*. Elle aura, de plus, certaines dispositions à se montrer exigeante avec son frère et à le manœuvrer.

Cette camaraderie s'achèvera avec l'ère du *dating*, terme intraduisible où entrent à la fois la notion de rendez-vous et celle, assez édulcorée, du flirt. Le *dating* est une course dans laquelle on entre très jeune, avec l'assentiment des parents. Il marque l'accès, ou mieux, le prépostulat de l'âge adulte, le début de responsabilités nouvelles. Pourtant, les relations ainsi nouées ne sont pratiquement teintées d'aucune nuance sexuelle. Il s'agit de se faire voir en compagnie d'une jeune fille propre à exciter l'envie. Le garçon sort la jeune fille comme il sortirait sa voiture neuve, mais de façon plus impersonnelle car la voiture lui appartient et la jeune fille n'est à lui que pour la soirée. Il apprend ainsi à manier le téléphone, à équilibrer un budget, à s'affirmer; tandis que la fille apprend la valeur du charme, de la beauté, d'un maquillage et d'une toilette impeccables. En fait, tous deux ils cherchent à développer, par ce jeu hétérosexuel, la confiance en soi et les recettes de réussite si désirée par les parents, à se faire les griffes avant de se lancer dans la vie personnelle.

Viennent ensuite les vrais postulats de l'âge adulte. A peine y

sont-ils admis que les jeunes gens comprennent combien leur situation est fausse : la société leur laisse toute latitude, toute liberté, mais n'admet pas l'enfant né avant mariage. Margaret Mead le souligne : *nous plaçons vraiment nos adolescents dans une position intolérable en leur donnant toutes facilités pour se conduire d'une façon dont nous les punirons s'ils succombent à la tentation. Le curieux ajustement trouvé par la culture américaine à cette situation anormale est le* petting, *une variété de pratiques sexuelles qui ne doit pas se terminer en grossesse... Mais il a des effets excitants, il exige un accord très spécial du mâle et de sa compagne. La première règle est de savoir, avec un contrôle absolu, ne pas dépasser la limite. Une impulsion irrésistible, un désir non réprimé de possession complète ou d'abandon complet et la partie est perdue, et perdue ignoblement.*

Ce jeu avec le feu, expliquerait la froideur de la femme américaine, formée, presque dès l'enfance, à se dominer, à ne jamais s'abandonner complètement, d'où les incompatibilités souvent invoquées dans les affaires de divorces et discrètement qualifiées d'incompatibilités d'humeur. Comment les anciens partenaires du *petting*, obéissant à des règles différentes : pour le garçon, demander le plus possible, pour la fille, accorder le moins possible, apprendraient-ils à se mettre au même diapason? *Mieux ils auront su surmonter les problèmes de la liberté, du* dating, *du* petting, *et moins ils seront préparés à se plier aux critères particuliers indispensables à l'adaptation sexuelle dans le mariage.*

La civilisation occidentale tend encore à croire qu'hommes et femmes se forgent, au sujet les uns des autres, des concepts-clichés auxquels, de mauvaise grâce, ils se conforment. Il est grand temps de réviser ces notions et ces limitations désuètes; nous ne vivons plus dans un monde *créé par les seuls hommes, où les femmes dupes involontaires et sans défense, sottes ou intrigantes de premier ordre, dissimulent leur puissance sous les plis de leurs jupons; mais dans un monde fait par l'humanité, pour les êtres humains des deux sexes.* Les rôles respectifs sont encore loin d'être équilibrés et la littérature contemporaine s'exprime assez violemment à ce sujet. Certains auteurs se plaignent de voir la femme se viriliser, d'autres considèrent que l'homme devient de plus en plus efféminé, ou attaquent simultanément les deux sexes. Nous vivons, à la vérité, une période de transition où tout ce qui nuit à un sexe, nuit à l'autre. En accusant la femme — ou l'homme — d'être l'unique responsable des problèmes actuels, consécutifs au manque d'équilibré entre les sexes, on ne fait *qu'ajouter aux difficultés inhérentes au climat d'un monde en pleine évolution, à une technologie mouvante, à des changements culturels de plus en plus rapides et violents.*

Quoi qu'on en puisse penser, l'Amérique n'est pas un matriarcat : pour tout ce qui demeure important — notamment dans le domaine juridique, elle est restée une société patriarcale et monogame. Elle a, en effet, conservé le cadre que lui avait légué l'Europe, mais dans les circonstances exceptionnelles qui ont présidé à la genèse de l'Amérique, *ce branle-bas que représentait la colonisation d'un continent neuf*, la femme, habituée à diriger la ferme, à remplacer auprès de ses enfants le père souvent absent, et à se défendre contre les Indiens, a dû se conformer à une vie plus dure que celle de la jeune fille à

marier du Vieux Monde, pourvue d'une dot et d'une mère... Ce qui ne veut pas dire que la femme américaine ait pu se permettre de tourner à la virago, car l'homme tenait, par-dessus tout, à ce qu'elle demeurât désirable et féminine.

Plus tard, on a vu, peu à peu, paraître la femme plus âgée, célibataire, ou veuve, s'occupant d'éducation ou d'œuvres sociales. Cela a permis de *récupérer* deux classes surnuméraires et de pourvoir des carrières où, à moins d'exercer une activité purement financière ou administrative, les Américains ne pénètrent guère qu'au risque de se faire traiter d'efféminés.

Hommes et femmes se trouvent emportés dans une course sans fin ni merci, dans laquelle leur *tempo* est conditionné par celui des autres coureurs. Seul, le succès compte. Les assistantes sociales elles-mêmes, remarque avec tristesse Margaret Mead, expliquent qu'elles ont choisi cette carrière parce qu'elle est intéressante et que c'est une de celles où une femme peut réussir. Elles n'avouent qu'en s'excusant, leur désir de venir en aide à d'autres êtres humains.

Ainsi, nous arrivons aux stéréotypes actuels : *le mari, fatigué, qui n'aspire qu'à rester chez lui, le col de sa chemise ouvert, et la femme qui voudrait sortir; la mère qui voit trop ses enfants et ne cesse d'importuner le père pour qu'il s'en occupe davantage, alors qu'il voudrait tant aller à la pêche. Pour être apprécié à la fois par les hommes et par les femmes, un homme, en Amérique, devrait avant tout réussir dans ses affaires, avancer, gagner de l'argent, s'élever rapidement et, si possible, se montrer également aimable, séduisant, soigné, de rapports agréables, bien informé, adroit aux distractions à la mode dans son milieu, entretenir grassement son foyer, avoir une voiture en bon ordre de marche, entourer son épouse d'assez d'attentions pour ne pas donner à d'autres femmes l'occasion d'éveiller son intérêt. Une femme, pour obtenir la même approbation, devrait être intelligente, séduisante, savoir tirer le meilleur parti d'elle-même par sa façon de s'habiller et ses manières, réussir à tourner la tête à plusieurs hommes et les garder d'abord tous, puis un seul, mener sa maison et sa famille d'une main experte afin que son mari reste épris d'elle et que ses enfants surmontent tous les risques nutritifs, psychologiques et éthiques de la maturation et soient, eux aussi, une réussite; et, encore, avoir du temps pour l'extérieur... Une femme trop absorbée par son foyer risque de passer pour avoir « trop à faire », ce qui signifierait qu'elle ne sait pas s'organiser ou qu'elle a un mari incapable de gagner assez d'argent, ou que le couple a manqué de débrouillardise et a eu trop d'enfants.*

*Mais ce sont moins les qualités spécifiques du rôle que le succès que vous remportez dans ce rôle qui vous fait remarquer.*

Cette vie dont le *leitmotiv* est le succès, est l'aboutissement d'une éducation tout entière orientée dans ce sens. Elle a des résultats bien différents selon le sexe de l'enfant.

Dès le début, on a développé chez le garçon le sens de l'indépendance, de l'initiative, de la revendication. Il est devenu réceptif et optimiste, habitué à se dépasser sans cesse. L'inconvénient psychologique est que, formé à ne jamais considérer la réussite comme définitivement acquise, il ne saura jamais jouir vraiment de la vie.

Les jeunes filles, devenues sœurs, femmes et mères, représenteront

toujours, pour l'homme, *la voix lancinante de la conscience* et concrétiseront pour lui les valeurs sociales. Tout bébé, il cherchait déjà à plaire à sa mère et associait confusément les notions d'hygiène, d'amour maternel, de vertu et de récompense. Plus tard, il s'apercevra que *les femmes l'ont fait ce qu'il est et ont fini par se l'approprier. Entre temps, il a travaillé dur pour devenir l'homme qu'à les croire, il devait désirer être. Comme l'amour de la mère dépend de plus en plus du succès de son fils, elle finit par se confondre dans l'esprit de l'enfant avec la maîtresse de classe, sauf que la maîtresse prend certains des aspects de la marâtre que, dans les contes de fées d'un autre âge, on attribuait à la belle-mère.*

La sœur, souvent plus sage, plus studieuse, plus brillante, parfois hypocrite et, à âge égal, plus mûre, entre tôt en compétition avec son frère pour lequel elle sera tantôt coéquipière, tantôt rivale. On la lui présentera comme un modèle ou un épouvantail. Et pas question de lutter à armes égales. Il sera dressé à ne jamais lever la main sur elle, à ne pas récriminer, à rester bon joueur en toutes circonstances.

Dans la vie, l'homme professionnellement opposé à une femme, aura grand-peine à sauvegarder son amour-propre. Féminine, la femme *reculera d'horreur* à l'idée d'humilier son mari en gagnant plus d'argent que lui; plus virile, elle lui jettera sa propre réussite au visage. *Ainsi, nous en arrivons au tableau contradictoire d'une société qui semble ouvrir toutes grandes ses portes à la femme, mais lui présente chaque pas vers le succès comme nuisible à ses propres chances de se marier, et aux hommes qu'elle rencontre sur sa route.*

Cet antagonisme est surtout net dans la bourgeoisie où chaque succès remporté par une femme dans son métier marque un recul de sa féminité. Elle ne peut adopter qu'une solution de compromis : modérer son ambition en apprenant pour deux pas en avant, à en faire un en arrière; rassurer son mari, ne pas se montrer supérieure à lui, tout en ayant l'art, par sa réussite, de satisfaire son esprit d'émulation. Sinon, elle subira les conséquences de son ambition : une vie manquée. La femme brillante se trouve toujours devant ce dilemme délicat : si elle semble réussir dans sa profession mieux que l'homme, il finit par la lui abandonner complètement ou par prendre des mesures défensives humiliantes pour elle; ainsi, en Amérique, dans l'enseignement, la plupart des cours supérieurs ne sont jamais confiés aux femmes, mais les hommes ont tendance à leur abandonner les petites classes. A compétences égales, elles se voient toujours supplantées par leur rival masculin, pour la simple raison *qu'il fallait un homme.*

Une femme a-t-elle réussi dans sa carrière? Elle passera tout de même, si elle n'est pas mariée, pour avoir raté sa vie; c'est avoir échoué que de n'avoir pas su se procurer un mari et, pour l'échec, pas de pitié. Seules échappent à cette condamnation les religieuses. Elles ont su s'intégrer dans le plan de Dieu et réaliser, dans un mode de vie à la fois stylisé et plein de dignité, le but de l'être humain ainsi défini par le cardinal Spellman : *chérir et protéger les vies humaines et la vie du monde.*

En bref, pour la femme, le succès se limite à *trouver un mari et*

*le garder*. Et Margaret Mead de conclure avec humour : *la phrase usée « même les meilleurs chefs sont des hommes », devrait être accompagnée d'une note reconnaissant que les Américains ne sont pas dressés à se réjouir d'être les maris de cordons bleus*.

Si nous abordons le problème d'une famille enfin formée, c'est-à-dire, pourrait-on croire, celui de la vie en commun, nous apprenons qu'en Amérique on n'a le choix qu'entre se marier ou habiter seul. Se marier est synonyme de camaraderie, de compagnie, choses éminemment désirables puisque l'on peut pratiquement satisfaire tout autre besoin en dehors du foyer; habiter seul représente une vie considérée comme pénible, suspecte, égoïste, par les générations actuelles que rien n'a préparées à goûter la solitude et qui, intoxiquées de bruit, qualifient le silence de *déconcertant*.

Vivre seul, ne pas se marier, priver un être d'une compagnie, constitue donc un acte antisocial. La cohabitation de deux camarades, garçons ou filles, n'est guère admise : ce sont des maris ou des femmes en puissance qui se dérobent à leurs responsabilités.

La cellule sociale est donc la famille, parents et enfants, débarrassée des générations antérieures. La présence au foyer de ces éléments n'est pas désirable, elle représente une atteinte à la liberté émotionnelle du couple. On reste rêveur devant la dureté de cet ostracisme dans une société si sévère pour l'égoïsme et le refus des responsabilités !

Cette famille se trouve devant les mêmes problèmes qu'une famille européenne. Le moindre n'est pas celui de la réadaptation du couple à une vie à deux, une fois les enfants élevés, qui tombe, chez la femme, à une époque de bouleversement physique.

Mais le plus grave est sans doute de déterminer si le couple peut être durable.

Résultat d'un libre choix, souvent à base d'attirance physique, l'union américaine est de moins en moins fondée sur le principe des contraires qui s'assemblent. Les jeunes gens ont plutôt tendance à rechercher leur *double*. Nul apport matériel ne leur est, en général, accordé par la famille, le patron ou l'État. *Ce respect de l'indépendance est si fort que des parents riches, décidés à laisser toute leur fortune à leurs enfants, les laissent se débattre contre la pauvreté dans les années où leurs besoins sont les plus grands, plutôt que de leur accorder une aide qui serait mauvaise pour leur personnalité. La crainte de retomber à la charge du père, ou du beau-père, oblige toujours le jeune ménage à renouveler ses efforts car, aux États-Unis, la maturité n'est jamais atteinte de façon définitive, elle dépend de la possibilité de subvenir soi-même à ses besoins.* Margaret Mead souligne ici que *la même crainte de perdre une maturité durement acquise, se retrouve dans l'attitude américaine à l'égard de la Grande-Bretagne, avec l'appel politique périodique pour préserver notre liberté de l'intervention anglaise.*

Les jeunes mariés aborderont donc librement une vie que viennent trop souvent gâcher des divergences fondamentales. L'idéal de beaucoup de sociétés primitives — la virginité respective des époux — est aujourd'hui, le plus souvent, remplacé par une façade de soi-disant franchise totale. Chacun fait table rase du passé et cherche à bâtir ce mariage, théoriquement définitif, sur la base fragile d'une

attitude fallacieuse qui veut se persuader que le passé n'a pas d'importance.

Cette capacité d'effacer le passé, de ne pas voir le présent, avec une innocence qu'un *Européen ne pourrait acquérir que grâce à l'amnésie consécutive à un coup reçu sur la tête*, est un des traits du caractère américain, orienté vers le futur et chez qui la nostalgie du passé, et même du présent, ne saurait être de mise. Mais elle ne contribue pas à simplifier les relations sexuelles qui, sans cesse, oscillent de l'indifférence à l'inquiétude exagérée.

Malgré le divorce, devenu si fréquent et de plus en plus facile, beaucoup — suivant en cela les canons de l'Église et de l'État — nourrissent secrètement l'espoir de s'être engagé pour la vie. Ils considèrent encore, indépendamment de tout aspect religieux de la question, celui qui rompt le lien du mariage comme un *raté*, voire même un criminel. Mais, à côté de cette conception traditionaliste et spiritualiste, il se forme une attitude nouvelle, contradictoire, qui prend la valeur d'une éthique : aucun choix n'est irrévocable et, si l'un des partenaires s'est trompé, l'autre ne doit pas s'accrocher à lui. Ce serait transformer une erreur passée en prison actuelle et faire acte d'hostilité vis-à-vis de l'éventuelle tierce personne intéressée. Ainsi, loin de passer pour une preuve d'égoïsme, le divorce en vient à revêtir une certaine noblesse. En Amérique — c'est Margaret Mead qui parle, nous nous bornons, avec un rien d'étonnement, à la citer — on ne divorce souvent qu'après s'être posé des questions comme : *ai-je le droit de briser sa vie? ne serait-il pas plus heureux?* On en arrive à cette constatation : le divorce, dans certains cas, *peut*, et dans d'autres, *doit* se produire.

Paradoxalement, la liberté de divorcer enlève beaucoup de liberté aux maris et aux femmes. Le mariage, vulnérable, est devenu un ouvrage à remettre sans fin sur le métier, à reconquérir chaque jour. Sa fragilité même exige que soient créés de nouvelles mœurs, de nouvelles coutumes, un nouveau schéma de comportement susceptible entre autres, de protéger, sans l'étouffer, la génération montante.

Ici, Margaret Mead nous fait saisir sur le vif un des aspects du monde moderne, en pleine évolution. Les Américains ont perdu le contact avec les valeurs spirituelles inhérentes à la mort et refusent de la regarder en face; ils n'admettent pas davantage l'échec ou la douleur. Il deviendrait cependant urgent d'intégrer ce mal nécessaire — le divorce — dans la société, de le codifier, de le délivrer de la souillure qui s'y attache encore. Ainsi, il ne pourrait plus servir de porte de sortie trop facile à de hâtifs mariages. Mais, les âmes religieuses et orthodoxes n'en resteront pas moins les mieux protégées au milieu de ce monde en décomposition.

Ce monde-là a pourtant, suivant la poétique expression des Anglo-Saxons, *attelé son char à une étoile*. Or, ce qui compte, nous dit Margaret Mead, n'est pas la *nature* de l'étoile ou la *vitesse* lamentable du char, mais le rapport qui les unit : *la tension de la corde*, c'est-à-dire l'art d'établir un contrepoids entre la pratique et l'idéal. Compréhension et équilibre entre les sexes, voilà l'unique solution.

Chercher à donner la suprématie à l'un ne ferait, en effet, qu'appauvrir l'un et l'autre. Ainsi, enrôler les femmes, *c'est les désexualiser et faire peur aux hommes*. Il serait excellent d'arriver à réaliser une synthèse des dons spécifiquement masculins et féminins, à condition de ne jamais chercher à opérer de nivellements. La science qui *a terriblement tendance à pencher plus d'un côté que de l'autre*, aurait, par exemple, tout avantage à profiter des dons *intuitifs* de la femme.

Chaque pas qui nous éloigne d'une situation embrouillée depuis près d'un siècle est pénible, mais vital. La civilisation, et c'est à la fois une rançon et une gloire, ne peut être édifiée que par l'humanité.

Une œuvre aussi dense, bourrée de faits, donne un peu le vertige. Il faudrait des pages et des pages pour lui rendre justice. D'ailleurs, la pensée de Margaret Mead gagnerait souvent à être décantée, son style clarifié. Certains passages restent, même lors d'une seconde lecture, obscurs.

La portée de ces travaux n'en demeure pas moins considérable.

Marie-Claude Blanchet.

# POÈMES

## *d'Emily DICKINSON*

### *traduits et présentés par Alain BOSQUET*

*Ce numéro consacré à la littérature féminine se devait de rendre hommage — et non seulement parce que cette année marque le soixante-dixième anniversaire de sa mort — à Emily Dickinson qui, de toutes les femmes poètes de l'histoire, est sans doute la seule à rechercher dans l'expérience du langage une ascèse faite de sacrifice et de leurre. Elle n'a pas les claires voluptés verbales de Sapho; elle préfère un verbe toujours fuyant, toujours provocateur, toujours inaccessible, qui traduit l'intraduisible et qui exige du poète une discipline au bout de laquelle se situe sinon le silence, du moins l'ellipse la plus nue. Elle n'a pas les franches audaces de Louise Labé; c'est qu'elle laisse le soin aux images abstraites — mais oui, déjà heideggeriennes, chez cette recluse inculte — d'aviver l'imagination, persuadée que le langage n'est pas un moyen de rendre, mais une façon de réinventer. Ses extases sont celles d'une Thérèse d'Avila sans autre dieu que l'innommable nommé comme malgré elle, et qui s'interdit le cri. A côté d'elle enfin, une Elizabeth Barrett Browning, une Anna de Noailles, sont de rêveuses adolescentes. Jamais femme n'a connu — tout en s'occupant, la journée durant, de tartes aux prunes, d'abeilles, de myosotis et de fers à repasser — aventure malarméenne plus élevée, ni moins artificieuse. Elle est le seul ange — Edgar Poe restant le séraphin déchu — que la poésie américaine ait légué à la poésie universelle.*

A. B.

*Le cerveau est plus vaste que le ciel*
*Car si on les met côte à côte*
*L'un inclut l'autre,*
*Facilement, et vous en plus.*

*Le cerveau est plus profond que la mer*
*Car si on les met azur contre azur*
*L'un contient l'autre*
*Comme une éponge ou comme un seau.*

*Le cerveau est juste le poids de Dieu,*
*Car si on les pèse livre pour livre,*
*Ils diffèrent, cela se peut,*
*Comme syllabe et son.*

***

*Entre, cher Mars!*
*Combien je suis contente!*
*Je t'attendais.*
*Pose donc ton chapeau,*
*— Tu as dû tant marcher —*
*Tu es à bout de souffle!*
*Cher Mars, comment vas-tu ?*
*Et tout le reste?*
*Tu as quitté la Nature en bonne santé?*
*Oh! Mars, tu viens avec moi à l'étage,*
*J'ai tant de choses à te dire!*

*J'ai bien reçu ta lettre, et celle de l'oiseau;*
*Les érables n'ont jamais su*
*Que tu venais, — leur visage a rougi,*
*Je te le jure!*
*Mais Mars, pardonne-moi —*
*Et toutes ces collines que tu m'as données*
*A peindre;*
*Je n'avais pas la pourpre qu'il fallait,*
*Tu l'as prise toute avec toi.*

*Qui frappe? Oh! cet Avril!*
*Ferme la porte!*
*Je ne veux pas qu'on me poursuive!*
*Absent toute l'année, voilà qu'il se présente*
*Quand je suis occupée.*
*Mais les vétilles se font si futiles*
*L'instant où tu parais, que le reproche*
*Devient aussi cher que l'éloge,*
*L'éloge aussi gratuit que le reproche.*

***

*Je mourus pour la beauté, mais j'étais à peine*
*Mise au tombeau,*
*Qu'on mit un mort qui mourut pour la vérité*
*Dans la tombe voisine.*

*Doucement, il demanda pour quoi j'étais morte.*
*Je répondis : « Pour la beauté. »*
*« Moi pour la vérité, les deux font un,*
*Nous sommes des frères », dit-il.*

*Ainsi, parents retrouvés dans la nuit,*
*De tombe à tombe nous parlâmes*
*Jusqu'à ce que la mousse prît nos lèvres*
*Et couvrît notre nom.*

***

*Fleurir est aboutir. Qui rencontre une fleur*
*Et l'observe en passant*
*Soupçonne à peine*
*Le rôle d'un détail mineur*

*Dans l'entreprise*
*Brillante et compliquée*
*Qui se présente sous la forme*
*D'un papillon offert au méridien.*
*Remplir le bourgeon, combattre le ver,*
*Obtenir son droit de rosée,*
*Régler la chaleur, échapper au vent,*
*Éviter l'abeille qui rôde,*
*Ne pas décevoir la grande nature,*
*L'attendre ce jour-là :*
*Être fleur est une profonde*
*Responsabilité!*

***

*Fais-moi un portrait du soleil*
*Pour que je le suspende dans ma chambre*
*Et fasse semblant d'avoir chaud*
*Lorsque les autres s'écrient : « C'est le jour! »*

*Dessine-moi un rouge-gorge sur sa tige*
*Pour que j'entende celui dont je rêve,*
*Et lorsque les vergers se taisent,*
*Pour que je mette fin au simulacre.*

*Dis-moi s'il fait assez chaud à midi,*
*Si les boutons d'or volent*
*Ou si les papillons fleurissent.*
*Puis saute par-dessus le gel de la prairie*
*Et la rainette sur son arbre :*
*Jouons à ceux qui ne sont pas venus!*

***

*Qu'est-ce qu'un cœur, mon Dieu,*
*Argent, or ou pierre précieuse,*

*Étoile, arc-en-ciel ou partie*
*De ces choses — ou toutes ces choses en une?*

*Qu'est-ce qu'un cœur, mon Dieu,*
*Que tu le guettes, le convoites,*
*Y mettant tout ton art,*
*Comme si tu n'avais rien d'autre à faire!*

***

*Il vécut une vie de guet-apens*
*Et partit du côté du crépuscule;*
*Aujourd'hui par-dessus son nom subtil*
*Se trouve un astéristique*
*Qui comme nous lui fait confiance :*
*— Nous sommes invincibles —*
*L'immortalité tout entière*
*Tapie dans une étoile.*

***

*Puisque mon ruisseau coule,*
*Je sais qu'il est à sec;*
*Puisqu'il est silencieux,*
*Je sais qu'il est la mer;*

*Alarmée par sa crue,*
*Je m'efforce de fuir*
*Là où les hommes forts m'assurent*
*Qu'il « n'y a plus de mer ».*

***

*Deux fois la pourpre est à la mode :*
*A cette époque de l'année,*
*Et puis lorsque l'âme se sent*
*Impératrice.*

***

*Lequel vaut mieux, la lune ou le croissant?*
*Ni l'une ni l'autre, disait la lune.*
*Ce qui n'est pas vaut mieux. Accédez-y,*
*Et vous éclipserez l'éclat.*

*Jouissance n'est pas de détention.*
*Tremblez d'atteindre.*
*Tout de suite la joie se décompose.*
*Elle est née prisme.*

***

*Je vais au ciel!*
*Je ne sais quand,*
*Ne me demande pas par quel moyen*
*Car j'en suis trop surprise*
*Pour te répondre!*
*Je vais au ciel!*
*Cela sonne bien vague!*
*Il en sera ainsi pourtant,*
*C'est sûr comme la nuit les bêtes rentrent,*
*Guidées par leur berger!*

*Toi aussi, tu y vas peut-être!*
*Qui sait?*
*Si tu arrives le premier,*
*Réserve-moi un petit coin*
*Auprès des deux êtres que j'ai perdus!*
*La moindre « robe » m'ira bien,*
*Avec un morceau de « couronne » :*
*Tu sais, l'habit importe peu*
*Quand on rentre chez soi.*
*Je suis heureuse de ne pas y croire*
*Car j'en aurais le souffle coupé net,*
*Et puis j'observerais volontiers un peu plus*
*Cette terre curieuse!*
*Je suis heureuse qu'y aient cru*
*Ceux que je n'ai plus retrouvés*
*Depuis ce lourd après-midi d'automne*
*Où je les ai portés en terre.*

***

*C'est un Dieu bien jaloux que Dieu*
*Qui ne supporte pas de voir*
*Qu'au lieu de jouer avec Lui nous préférons*
*Jouer les uns avec les autres.*

EMILY DICKINSON.

*(Traduit de l'anglais par Alain Bosquet.)*

# *Situation sociale de la femme en 1956*

LORSQUE l'on évoque à un titre quelconque la condition sociale de la femme dans la société moderne, un mot est aussitôt brandi : celui de *libération*.

Deux questions peuvent alors se poser :

1° La femme moderne est-elle réellement *libérée?* C'est-à-dire, bénéficie-t-elle d'une situation jusqu'alors inconnue d'elle?

2° Quelles sont les conditions au milieu desquelles se déroule cette libération?

Alors que Rome régnait sur la presque totalité des terres connues à cette époque, la femme se trouvait en possession d'une parfaite indépendance juridique et patrimoniale. Bientôt de celle-ci allait tout naturellement découler l'égalité morale et sociale. Les femmes des familles patriciennes apprendront le grec, s'occuperont de philosophie, de poésie, et paraîtront en quelque lieu que ce soit en compagnie de leur mari.

Il est vrai qu'elles prendront leurs repas assises et non étendues comme les hommes, et que si elles sortent seules il leur sera recommandé que ce soit, de préférence, en litière. Mais ces restrictions bénignes ne les empêcheront pas d'organiser de nombreuses manifestations publiques en vue de faire voter certaines lois ou certains décrets, telle, en l'année 196 av. J.-C., la fameuse démonstration au cours de laquelle elles prétendaient obtenir l'abolition de la loi *Oppia* contre le luxe.

Mieux encore : déjà sous la République existait à Rome une sorte de club féminin appelé *Conventus matronarum*, dont la réputation est parvenue jusqu'à nous.

Enfin, et surtout, les femmes romaines pratiquaient avec passion la politique. Le rôle qu'elles y jouèrent fut considérable et, parfois, déterminant.

En France, en 1182, à Beaumont-en-Argonne, les veuves, les femmes *dont le mari est absent*, les *filles tenant ménage*, prennent part aux délibérations du bourg et de la paroisse. Au XIIIe siècle, le pape Innocent IV, commentant les *Décrétales*, concède les droits électoraux « à tous les êtres humains âgés de plus de quatorze ans, qu'ils soient hommes ou femmes ».

*Dans la plupart des pays, explique M. Abisour en parlant du XIVe siècle et de ceux qui le suivirent, les femmes comme les hommes étaient tenues d'assister aux assemblées des communes et de signer avec*

*eux le procès-verbal des déclarations. Dans quelques endroits, la masse des femmes ne jouissait pas de ce droit, mais on trouvait toujours des femmes dans les assemblées : les veuves à titre de chefs de famille, les marchandes à titre de notables.*

Plus tard encore, les femmes posséderont le droit de vote pour désigner leur candidat à la députation des États généraux. Elles agiront directement, ou par procuration. Elles voteront encore pour les États généraux de 1789, mais ce sera pour un long temps leur dernier geste d'électrices : la Déclaration des Droits de l'Homme les ignorera, et Olympe de Gouges ira sur l'échafaud expier la prétention d'avoir voulu leur opposer les *Droits de la Femme*.

Seul, Condorcet se prononcera en faveur du vote des femmes. La Révolution, implacable, les écartera de la vie politique... officiellement, du moins.

L'Histoire nous rappelle également, entre autres exemples, que Christine de Pisan, la première femme à vivre de sa plume, assuma à la cour de Charles V les fonctions officielles d'historiographe du roi. Grâce à elle nous savons que les Italiennes professèrent le droit à l'Université de Bologne, et qu'à la cour de Charles de Bohême, la maîtrise du droit romain et du droit italien était détenue par Giovanna Bianchetti.

Il faut bien admettre que, dans le passé, les femmes ont pu, à travers le temps et l'espace, régner par le cœur ou l'esprit, gouverner un pays.

Pris parmi une multitude, les cas de l'influence d'une sainte Thérèse d'Avila sur le roi d'Espagne, en dehors de l'autorité religieuse dont elle fut revêtue et qu'elle conserve pour l'éternité, celui d'une Blanche de Castille sur les affaires royales de France, ou de cette Inès de Suarèz, compagne du conquistador Pedro de Valdivia, qui fut au Chili conductrice d'hommes, fonda des communautés, y introduisit la culture du blé et l'élevage des animaux de basse-cour, prouve que chez les femmes latines, les plus réputées pour l'*esclavage* où elles étaient maintenues, les évasions n'étaient pas rares, et somptueuses les randonnées humaines qu'elles permettaient.

Plus près de nous, cependant avant la guerre, une Amelia Earhardt, une Mme Curie, ont démontré avec éclat que la gloire ne se dérobait pas plus devant les femmes d'exception, que devant les hommes d'exception.

Pareillement, les lois régissant l'existence des femmes dans les pays qui leur sont en apparence les plus cruels, leur donnent, tantôt un occulte, mais réel pouvoir, tantôt une liberté pour ainsi dire absolue.

C'est ainsi qu'au Hoggar, les célèbres cours d'amour dont le P. de Foucauld a transcrit quelques-uns des extraordinaires poèmes, sont placées depuis des siècles sous le vocable de femmes *libres*, c'est-à-dire célibataires, veuves ou divorcées. Ces femmes remarquables par leur personnalité, leur beauté, et souvent pour ces deux raisons assemblées, reçoivent en suzeraines l'hommage des meilleurs guerriers et des plus grands poètes.

En Afrique occidentale, la femme Boussansé demeure maîtresse des décisions concernant ses filles, auxquelles une grande liberté sera accordée au moment du mariage.

Quant aux femmes Bobos-Oulès, Samos et Gourounsi, elles affichent une indépendance totale. Certes, une dot est versée pour les obtenir en mariage, mais elles ne se croient pas liées pour autant : la coutume les oblige évidemment à rejoindre la demeure de leur mari légal, et elles s'y rendent. Mais que quelque chose leur déplaise ou les afflige, elles reprendront alors leur liberté comme bon leur semblera.

Enfin, d'une façon presque générale, depuis la Béarnaise jusqu'à la Chinoise, la *mère* a connu une situation privilégiée compensant les vicissitudes endurées au cours de son existence de jeune femme.

On rétorquera que maigres sont ces avantages et assez mesquins, en face de la *libération* dont jouit la femme en 1956 d'un bout à l'autre du globe.

Cela est à examiner.

Cette fameuse *libération* se résume, d'après les experts, en deux points :

Le droit de vote ;

Le droit au travail.

Le droit de vote semble, à première vue, plus symbolique que constructif. Il apporte, sans doute, une satisfaction, non un avantage bien effectif.

Les femmes votent, trop souvent :

Pour le candidat de leur mari, si elles ont confiance en celui-ci.

Contre le candidat de leur mari, si elles se sentent supérieures à lui, ou si elles lui sont hostiles.

Pour le candidat de leur employeur, ou sur les conseils d'une amie, lorsqu'elles désirent afficher une indépendance qu'elles ne sont pas capables de soutenir par manque de confiance en elles-mêmes, ignorance politique, ou paresse à se documenter.

Pour le candidat qui leur semble le plus séduisant (cela avec un mépris effarant des partis en présence) .

La plupart de ces femmes, prises dans leur ensemble, apportent leur voix à la vie publique de cette façon plus ou moins regrettable, en grande partie parce qu'accablées par une vie quotidienne âpre et fatigante, elles n'ont ni les loisirs, ni le goût, de parfaire leur instruction civique.

C'est pourquoi il serait souhaitable que ladite instruction civique figure aux programmes de l'enseignement tant primaire que secondaire, autrement qu'elle n'y est inscrite, et surtout pour ce qui concerne les filles, lesquelles, moins que les garçons, auront, plus tard, les occasions de prendre conscience de leur condition de citoyennes.

Le fait est, en attendant, que le vote des femmes n'a pas apporté aux élections le bouleversement que les hommes redoutaient ou escomptaient.

Si l'on jette un coup d'œil sur la situation politique des femmes à travers le monde, on constate que quinze pays seulement restent

réfractaires à leur participation politique. Ce sont : l'Afghanistan, l'Arabie Saoudite, le Cambodge, l'Égypte, l'Éthiopie, l'Iran, l'Irak, la Jordanie, le Laos, la Lybie, le Lichtenstein, le Nicaragua, le Paraguay, la Suisse et le Yémen.

A noter qu'en Arabie Saoudite et au Yémen, les hommes ne votent pas davantage que les femmes, et que les Nations Unies, dont les documents servent à établir ces renseignements, demeurent silencieuses sur ce qui se passe en Espagne.

D'autres pays présentent, en matière de vote, certaines particularités. Au Brésil, les invalides et les personnes âgées de plus de soixante-dix ans ne votent pas.

Au Chili et au Guatemala, les électrices doivent savoir lire et écrire.

En Irlande, le droit de vote suppose un bon caractère, une réputation sans tache et un certain crédit.

Au Liban et en Syrie, les femmes doivent posséder le certificat d'études primaires.

Au Portugal, les femmes sont électrices si elles sont majeures ou émancipées, et si elles possèdent un certain degré d'instruction.

A Ceylan, l'âge requis pour voter est pour les femmes de quelques années supérieur à celui des hommes.

Le premier pays qui octroya le droit de vote aux femmes fut la Nouvelle-Zélande en 1893, Les derniers : la Colombie en 1954, le Honduras, le Pérou et le Vietnam en 1955.

D'après un sondage de l'U. N. E. S. C. O. dans les Pays-Bas, on évalue à 92% le nombre des femmes qui votent de la même façon que leur mari. Situation sensiblement identique pour la France.

Il semble également, en tenant compte du rapport présenté par M. Maurice Duverger au congrès de l'Association internationale des Sciences politiques, que les abstentions sont plus élevées chez les femmes âgées de plus de cinquante ans ; supérieures chez les célibataires à ce qu'elles sont chez les femmes mariées ; dans les campagnes par rapport aux villes ; et dans les milieux modestes en comparaison des milieux aisés.

Il est à remarquer que la participation des femmes au gouvernement politique dans les pays mêmes où elles ont acquis depuis longtemps le droit de vote, est très restreinte. L' U. R. S. S. arrive en tête avec 17% de femmes au Soviet suprême ; mais tout de suite on tombe à un pourcentage inférieur qui, pour les divers parlements, arrive péniblement à une moyenne de 5%

En 1949, pour cinquante-neuf pays, on ne comptait que onze portefeuilles ministériels accordés à des femmes, et seulement quatre pays avaient une femme ambassadeur ou ministre plénipotentiaire.

Peut-être cette précaire représentation au sein des gouvernements est-elle la cause initiale de l'action inconsistante des élues, car, enfin, aucun problème crucial concernant la femme n'a été résolu, ni sur le plan du travail, ni sur celui des salaires — ni, d'ailleurs, sur aucun autre.

Nous attendons des crèches du samedi et du dimanche. Les parents, entassés dans une pièce, avec leurs deux, cinq ou huit en-

fants, pourraient s'en décharger sur elles, pendant quelques heures, et se retrouver en un bienfaisant et quiet tête-à-tête ; les jeunes ménages y faire garder leur bébé, le temps d'aller voir un film, écouter un concert ou une conférence. Des milliers de femmes de vingt ans ne connaissent pas, au cours de la semaine, un instant de répit. Elles sont éprises de leur mari, elles ont de l'ardeur à vivre et besoin de détente. Or, les voilà enfermées dans une impasse : elles se sacrifient et, jusqu'à un certain point, sacrifient leur mari, ou elles traînent un bébé au café dont l'orchestre tzigane fascine leur naïveté, sinon au spectacle, où elles peuvent enfin rêver, après tant de cauchemars courageusement écartés.

Ce n'est là, évidemment, que l'un des aspects de l'aménagement de la vie sociale des femmes. Aménagement pratique et non théorique, qui ne semble préoccuper aucune de celles qui sont au pouvoir.

Aucune : ne soyons pas injustes. Les maisons qui étaient closes ont ouvert leurs volets. Mais à quel prix ! Des Champs-Élysées au quartier de la gare Saint-Lazare, l'offre se maintient allégrement supérieure à la demande.

Et l'on en vient au second point de la *libération de la Femme :* le droit au travail.

Cette formule, d'inspiration masculine, gagnerait à subir une modification :

1° La libération pour une femme, est le droit de recevoir, pour un travail égal, le même salaire qu'un homme...

2° ... mais la question se pose de savoir si travailler est la façon la plus définitive et la plus bienfaisante d'être libérée. Relativement peu de femmes sont soumises à autre chose qu'une besogne alimentaire.

Il est indéniable que dans des quantités de branches (H. E. C., Hautes Études Internationales, Licences, Écoles de Secrétariat, etc.), les femmes ne se retrouvent pas à égalité de salaire vis-à-vis des hommes, et que, le plus souvent, si elles sont préférées à leurs compagnons, c'est parce qu'elles *coûtent* moins cher.

A chaque pas de leur existence professionnelle ; elles sentent une restriction due à leur sexe, s'aperçoivent qu'elles sont mises sur un plan secondaire. Aux États-Unis, 48% des femmes gagnent moins de 1 000 dollars (400 000 francs) par an ; 3% seulement ont un salaire supérieur à 3 000 dollars. Par contre, 26% des hommes gagnent plus de 3 000 dollars par an, et 20% seulement moins de 1 000 dollars. Or, l'Amérique est considérée comme le paradis de la femme.

Quoi qu'il en soit, en France on dénombre 800 femmes chauffeurs de taxi ; 18 conductrices d'autorail ; 4 000 pharmaciennes ; 300 gardiennes de la paix ; 7 commandantes d'aéroport ; 320 conductrices de poids lourds ; 2 400 femmes médecins ; et des millions de femmes travaillent en usine ou dans un bureau.

Faut-il en augurer, d'une part, que la femme *libérée* par le travail se jette éperdument dans le nouveau mode d'existence qui s'offre à elle ; d'autre part, qu'elle se sent, sur tous les plans, l'égale absolue de l'homme?

La femme travaille avant un premier enfant parce qu'elle est tentée par une vie extérieure plus brillante. Le fait d'apporter au budget du ménage une aide souvent indispensable, n'intervient, quant à son comportement intérieur, qu'en deuxième position. Il se trouve que ce qui lui est agréable est aussi ce qui est utile.

La femme travaille encore parce que les conditions d'habitat où elle se débat sont telles (peu d'espace ou cohabitation avec des beaux-parents) qu'elle aspire à leur échapper le plus possible.

Mais au premier, et surtout au second enfant, la face des choses se retourne brutalement. Nombreuses, alors, les plus nombreuses, sont celles qui aspirent à demeurer chez elles...

Parce que livrer les enfants à un personnel dont elles sont plus ou moins sûres leur répugne en leur laissant toujours une certaine inquiétude ;

Parce que les confier à une grand-mère, ou à une parente, ne va pas sans inconvénients et sans servitudes ;

Parce qu'un foyer où l'on ne passe durant la semaine que quelques heures par jour s'en ressent inévitablement. Plus une femme est attachée à son intérieur, moins elle se fait d'illusions, plus elle montre à cet égard de la perspicacité ;

Parce que, tout simplement, elle éprouve plus de satisfaction profonde à élever ses enfants qu'à remplir au dehors des fonctions qui, à la longue, se sont révélées souvent assez fastidieuses, sinon nuisibles à l'harmonie du foyer : par exemple, lorsque les heures de travail entre le mari et la femme correspondent mal, que celui-ci rentre le soir le premier pour se retrouver devant une employée qui lui met les enfants sur les bras, fatigués et affamés, alors que sa compagne arrivera beaucoup plus tard.

C'est ainsi que certaines choisissent très vite d'abandonner tout travail extérieur, tandis que d'autres n'osent pas *lâcher* une situation, ne mesurant pas, ni leur mari non plus, du reste, à quel point rester chez soi *paye*. D'autres, encore, croient bénéficier d'une indépendance qui leur est nécessaire, en contribuant aux frais de la vie commune.

Car il n'y a, hélas !, de véritable liberté, que la liberté économique, et les femmes devraient bien commencer par trouver le moyen — il existe — d'aménager le salaire de la femme qui élèvera ses enfants en demeurant au foyer.

J'ai été à même, et dans une très large mesure, de contrôler cette désaffection de la mère pour le travail à l'extérieur, la répulsion et l'angoisse qui s'emparent d'elle à certains moments. Car elle sait que la maternité n'est pas un acte qui prend quelques heures douloureuses et vous laisse étendue quelques jours, mais une œuvre de chaque instant, dont elle refuse de plus en plus de se laisser frustrer.

Elle n'en mènera d'ailleurs pas pour cela une vie de mollesse et de *farniente*, puisque, selon une enquête de M. Jean Daric, chef de l'Institut National d'Études Démographiques, une femme met soixante-dix heures par semaine à accomplir les travaux qui lui incombent.

Le travail annuel des ménagères françaises est de 46 milliards d'heures ;

contre

42 milliards d'heures, représentant le travail annuel de la population active, hommes et femmes.

Ces chiffres sont, à peu de chose près, valables pour l'Amérique, l'Angleterre et la Belgique.

Faut-il s'étonner, après cela, que lors d'une récente assemblée, 1 300 femmes, appartenant à 47 nations, aient décidé, à Edimbourg, en congrès d'Économie Domestique, qu'il convenait d'étudier *les méthodes rationnelles d'amener l'homme à participer de façon effective et constante aux travaux ménagers?*

Voilà qui a dû faire dresser l'oreille à Maurice Toesca, lequel, dans son livre *La question des femmes*, soutient un séduisant et très révolutionnaire aphorisme, selon lequel la femme occupe dans l'espèce humaine la place que l'homme devrait tenir et que l'homme a usurpé les fonctions de la femme. *Je formule ainsi mon idée : dans l'espèce humaine, c'est la femme qui possède naturellement les qualités physiques et morales pour tenir le rôle que l'homme s'est attribué,*

*— Comment se l'est-il attribué? — Par astuce.*

*Il faut chercher l'explication du côté de l'intelligence.*

*Évidemment, cette idée renverse tout, car on peut penser, si on l'accepte, que l'humanité, après des millénaires de direction masculine, étant arrivée à l'impasse de son suicide involontaire, connaîtrait un destin nouveau si elle revenait à la loi naturelle de la direction féminine.*

Pour assumer cette direction avec continuité et brio, il semblerait nécessaire, en premier lieu, que la femme ne subisse, vis-à-vis de l'homme, aucune infériorité physique ni aucune différence physiologique.

Ce n'est pas gratuitement que le vol à voile est interdit aux femmes à certaines époques, ni qu'aux mêmes moments les mayonnaises se « broussent » et que les absences au bureau se multiplient.

Quiconque a veillé sur un groupe de femmes connaît cette atmosphère et le cortège d'ennuis qui accompagne inexorablement celles-ci, après avoir souvent précédé leur formation. Plus fréquemment, surtout, leur maturité en sera annihilée, leur résistance nerveuse ébranlée.

État de fait qui n'empêche nullement bon nombre d'exceptions d'être mises en évidence, semblant apporter la preuve du contraire.

Il existe désormais — cela est indéniable — des femmes soldats et officiers. Les résultats de la guerre d'Indochine offrent la triste constatation que l'ardeur guerrière — si ardeur guerrière il y a eu — ne s'est pas révélée à l'usage un antidote sérieux à la condition de fille-mère. Il va de soi que les services de l'armée demeurent dans la plus stricte logique, et préfèrent le genre Walkyrie à celui de Musette. Ils écartent avec une douceur pleine de fermeté les imprudentes qui, à l'exemple des tribus primitives, ont confondu, dans leurs transports, les chants de l'amour avec ceux de la guerre.

On ne parlerait pas tant des *mantes religieuses* et des *scorpionnes*, si elles représentaient un cas banal.

On a prétendu, par ailleurs, que la femme avait plus de résistance physique et nerveuse que l'homme.

Il est exact qu'elle se montre, en définitive, plus robuste, et qu'il meurt, en proportion, plus d'hommes que de femmes. On évoque, à ce sujet, la résistance avec laquelle elles portent leurs enfants et les mettent au monde. Mais c'est là une épreuve moins accablante que celle de la guerre, ou de la lutte quotidienne pour la vie, qu'accomplissent, dans des conditions de tension nerveuse extrême et d'épuisement, la plupart des chefs de famille.

Cependant il ne faut pas se hâter d'en déduire que les femmes supportent mieux, ou même aussi bien, le danger et le surmenage. Et si certaines statistiques s'inscrivent en faux contre cette prudence, on peut raisonnablement supposer que la vanité, la timidité, l'indifférence, ont faussé le jeu et détruit l'équilibre des chiffres.

En tout cas, toujours d'après l'une des enquêtes de l'U. N. E. S. C. O., des restrictions ont été jugées souhaitables, qui limitent l'accès des femmes à certaines professions.

Les travaux de force, les carrières ecclésiastiques ou militaires, prennent place au premier rang des zones réservées ; 41% des personnes interrogées estiment que n'importe quels travaux, n'importe quelles carrières ne sauraient être accessibles aux femmes en pleine égalité avec les hommes ; 17% précisent que par travaux pénibles elles entendent l'exploitation minière ou forestière, le ramassage et le transport du lait ; 12% n'admettent pas l'accès des femmes au sacerdoce ; 5% à la carrière militaire ; 3% à la police ou au métier de marin ; 1% vont jusqu'à souhaiter les éliminer des fonctions parlementaires et de la profession de chauffeur de taxi.

En ce qui concerne l'accès des femmes à l'état ecclésiastique, il est intéressant de rappeler le sondage opéré à ce sujet par l'Institut Gallup dans l'opinion norvégienne en 1946. Les résultats avaient été les suivants :

Pour : 44%
Contre : 47%
Sans avis sur la question : 9%

Les arguments invoqués dans le sens négatif furent d'ordre traditionaliste : *cela ne convient pas*, 87% ; d'ordre biblique : 7%.

Parmi les arguments positifs : 15% invoquèrent le principe d'égalité ; 3% admirent que les femmes aussi bien que les hommes étaient capables d'accomplir le service de Dieu.

En cette occasion, comme en plusieurs autres, ce furent les femmes qui se montrèrent les plus hostiles aux femmes.

Si l'on se réfère, à présent, à la longue et importante enquête à laquelle s'est livré le professeur Ashley Montaigu, encore dans le cadre de l'U. N. E. S. C. O., il ressort, aux derniers chapitres, que pour une femme qui bégaye on trouve cinq hommes bègues et que dans presque tous les pays le nombre des suicides est trois fois plus élevé parmi les hommes que parmi les femmes.

Cela dépend de l'interprétation donnée au suicide. Acte répréhen-

sible aux yeux du christianisme et d'un certain humanisme, il n'en réclame pas moins un courage si probant que la nation japonaise doit au hara-kiri une large partie de sa réputation de bravoure.

Par contre, le professeur Montaigu apporte une explication au malaise dont souffre notre époque, Les femmes ne peuvent qu'en approuver la teneur.

*Le type d'intelligence dont le monde a le plus grand besoin est celui que les femmes possèdent au plus haut degré, à savoir le type d'intelligence qui assure la vie, la protège, en multiplie les possibilités.*

*Si le monde n'est pas ce qu'il devrait être, la faute en incombe surtout aux hommes qui n'ont jamais donné aux femmes l'occasion de leur rendre le service qu'elles sont le plus aptes à leur rendre : leur apprendre à aimer leur prochain. C'est le rôle des femmes que d'apprendre aux hommes à être humains.*

Pour ma part, si l'on me demandait ce qui me frappe le plus dans l'évolution contemporaine de la femme, je répondrais que c'est la solitude dans laquelle les nouvelles mœurs l'ont impitoyablement plongée.

En effet, les femmes mariées qui travaillent n'ont ni les loisirs, ni le courage, d'entretenir des relations, de recevoir régulièrement, sinon quelques amis intimes avec lesquels, non sans mal, elles gardent un contact. Les questions financières interviennent souvent aussi dans ce sens. Un jour, le tour de leur fille est venu de connaître les joies du travail au dehors. Un va-et-vient commence : bureau, atelier ou usine — maison ; maison — bureau, atelier ou usine. Le samedi après-midi on fait des courses, on va chez le dentiste, le dimanche on lave le linge personnel, on repasse les chemisiers de la semaine, on fait le ménage à fond. On va, de temps à autre, au cinéma. Pas très souvent.

Il y a bien les vacances. Mais un mois ne suffit pas à secouer la glu d'une année. Seule la baguette des fées opère ce genre de miracle. Et les fées sont parties pour l'exil, dans une direction inconnue.

Aucun élément masculin ne troublera la monotonie poignante des mois qui déferlent. Le chef de service se montre distant, ou il se trouve *en mains* ; les autres employés sont trop jeunes, ou nouvellement mariés. Ce seront là, durant des années, les seules rencontres offertes à la soif d'aimer et de fonder un foyer des vierges sages.

Les vierges folles, de nos jours, ne sont, d'ailleurs, guère mieux partagées.

A considérer les unes et les autres avec leurs teints de salades mises à blanchir dans une cave, à les observer, courbées sur leurs machines, à la lumière si funeste pour les yeux, à la longue, des ampoules au néon, déjeuner d'un sandwich, et d'une pomme ; à les savoir se débattre avec des salaires qui ne leur permettent, ni de manger à leur faim, ni de se couvrir suffisamment, ni de s'épanouir, ni de vivre, qui les laissent seulement subsister, je me demande, en fait de libération, si ce ne sont pas les hommes qui ont

réalisé magistralement la leur, en se déchargeant, à nos dépens, de servitudes petites, moyennes et grandes, dont ils avaient été jusque là tributaires vis-à-vis de nous.

Le résultat est que nous nous retrouvons avec une tâche journalière largement amplifiée, et, pour couronner le tout, cette victoire, paraît-il, prestigieuse : gagner notre pain à la sueur de notre front.

En l'état actuel des choses, enfanter dans la douleur suffisait, je le crains, à étancher notre soif d'activité.

Mais c'est à Guglielmo Ferrero, l'un des premiers sociologues et historiens de l'époque moderne, que sera empruntée une conclusion dont la base, au moins, semble d'une actualité et d'une vérité inamovibles.

*Si la femme dans les temps de forte discipline est la plus tenace des forces conservatrices d'une nation, elle est par contre, dans les temps d'anarchie et de désordre, la plus active force dissolvante par son luxe, sa dépravation, sa stérilité voulue. Trouver un équilibre entre l'aspiration naturelle à la liberté, qui n'est autre après tout que le besoin de bonheur, aussi vif dans le cœur de la femme que dans le cœur de l'homme, et la suprême nécessité d'une discipline sans laquelle l'espèce, l'État, la famille sont ébranlés quand ils ne périclitent pas tout à fait, est une des plus grandes difficultés de toutes les époques et de toutes les civilisations. Cette difficulté, dans l'exaltation de la richesse et de la puissance, est considérée par l'esprit moderne avec la frivolité et le dilettantisme qui gâtent et confondent aujourd'hui tous les grands problèmes de l'esthétique, de la philosophie, de la politique, de la morale. Nous vivons, si l'on peut s'exprimer ainsi, au milieu des Saturnales de l'histoire du monde, et dans leurs clameurs nous n'entendons plus le tragique de la vie.*

MARIANNE MONESTIER

# *La romancière positiviste : Clotilde de Vaux*

En avril 1844 vivait au quartier du Marais, près de son père, M. Marie, capitaine en retraite, une jeune femme de lettres, blonde maladive et mélancolique, qui se faisait appeler tantôt Mlle Clotilde Marie, tantôt Mme de Vaux; car un préjugé pseudo-nobiliaire l'emportait sur la honte et la rancune. Son mari, M. de Vaux, percepteur dans l'Oise, avait disparu depuis quatre ans, ayant mangé la grenouille. Il n'en restait que le nom.

Clotilde de Vaux était un peu une déclassée. Le divorce n'existait pas. L'amour libre eût fait scandale dans la petite bourgeoisie. Comme elle avait un joli brin de plume, et qu'elle avait été une bonne élève à la Légion d'honneur, elle songeait à faire carrière dans la littérature.

Or la gloire lui est venue, par hasard, de la philosophie, car, au printemps de cette année-là, elle connut chez son frère, ancien polytechnicien, M. Auguste Comte qui s'éprit d'elle, la courtisa vainement jusqu'à la mort de cette pauvre femme, et prétendit ensuite la promouvoir au rang de déesse-mère de l'Humanité... Ce n'est point cette idylle étonnante qui nous intéresse ici, mais l'œuvre littéraire de Clotilde.

Avant de monter sur les autels d'une religion athée, elle commença par faire des vers. de pauvres vers niais et gauches, bourrés de fautes contre la prosodie, mais que plus tard les positivistes, espèce peu lettrée, ont admirés comme des chefs-d'œuvre. Voici un poème sur *l'Enfance :*

> Approche, bel enfant, tout près... que je contemple
> Ta blonde chevelure et ton bel œil si doux.
> Tes grâces ingénues qui font tant de jaloux
> Ton front où l'innocence a érigé son temple !
>
> Pourquoi faut-il quitter ces charmes de jeunesse,
> Ces grâces qu'une mère avec amour caresse?
> Pourquoi s'écoulent-ils, ces rêves d'avenir?
> Ah ! c'est qu'il fallait bien un jour se souvenir.

L'idée finale n'est pas sans finesse. quoique fort mal exprimée : peut-être en effet n'importent que les choses disparues, les amours abolies; peut-être la vie n'est-elle douce qu'à regretter et non pas à vivre. Sans le savoir, Mme de Vaux approchait là d'une vérité dont elle fut la première illustration. Vivante, elle ne fut rien; morte, elle devint quelque chose. Tout ce qu'on peut dire sur la période creuse de sa brève existence, c'est que son esprit se cultiva et s'élargit beaucoup; qu'elle prenait l'habitude avec sa mère de discuter de questions sociales et politiques : le problème du mariage indisso-

luble n'était pas le moins obsédant. Elle ne se consolait guère d'être mariée sans l'être, d'apparaître dans la société comme une victime impossible à secourir, avec ce léger déshonneur qui accompagnait son infortune. Elle y rêvait sans cesse, et c'est le fruit de ses réflexions que nous voyons dans *Lucie*, son premier roman.

Lucie est la femme d'un banquier qui a pris la fuite après s'être ruiné et avoir commis une tentative d'assassinat. Elle reste seule, séparée de corps et de biens, mais sans enfant et surtout sans liberté. Quelle législation que celle-là qui reconnaît un divorce de fait sans l'admettre au domaine du droit, sans autoriser les époux, surtout le non coupable, à recommencer la vie ! Lucie en discute longuement avec un jeune homme bien sympathique, nommé Maurice, qui l'aime et qui ne demande qu'à obéir à la nature plutôt qu'aux règles des hommes. Elle résiste, et non pas seulement de corps, mais d'esprit : avec des arguments qui sont parfois gros, mais dont l'expression est sublime. La dernière phrase est devenue légendaire dans le florilège des moralistes français :

*C'est en vain*, dit-elle, *que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société. Ses institutions sont grandes et redoutables comme le labeur du temps. Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.*

Et puis la doctrine flotte, la tentation augmente, mais elle ne cède pas. Et elle meurt à point nommé. Et Maurice, inconsolable, se donne la mort...

Ne sourions pas. Il y a dans cet humble petit roman des passages qui en font une sorte de *Princesse de Clèves*, encore un peu plus laïque que la première, et, si on peut dire, d'un cornélianisme bourgeois. Certes le récit est gauche, linéaire, l'action nulle et la phraséologie parfois démodée; mais dans le propos même du livre, qui est de peindre un malheur achevé et une passion domptée, on reconnaît une grande âme. Clotilde voulait se consoler du réel par une fiction plus désolante encore, mais qui enchantât ses facultés nobles : un romanesque de la raison, ce n'est pas si mal.

Pour ce qui nous intéresse, *Lucie* permet assez de penser que Clotilde ne faillit pas, et que, si elle eut des aventures, celles-ci restèrent cérébrales; telle est d'ailleurs la légende qu'elle imposa à son infortuné soupirant, M. Comte. Rien ne serait plus à son honneur que ses défaillances mêmes, si innocentes fussent-elles, elle les aura imaginées.

Un roman sert parfois d'évasion à l'auteur comme aux futurs lecteurs de l'œuvre. On a l'impression, en lisant *Lucie*, que la chaleur des discussions, la peinture des entraînements, le triomphe de la sagesse, tout cela est artificiel, concerté, par une femme à qui le destin avare imposait cette obligation terrible de rêver la vie héroïque comme d'autres font la vie coupable.

Clotilde venait de terminer *Lucie* et prenait décidément figure de femme de lettres, quand elle rencontra pour la première fois Auguste Comte, qui d'abord la regarda à peine, qu'elle ne craignit pas d'observer ensuite.

Il lui parut un barbon bien laid et bien embarrassé, arrondissant

des phrases pédantesques pour dire des banalités solennelles. Il faut se représenter ce professeur déjà mûr, marchant à pas comptés dans les rues étroites qui mènent du quartier Latin au Marais. Il était vêtu de noir, sans élégance aucune.

Tel quel, il n'offrait sûrement pas à Mme de Vaux l'idéal de l'homme de lettres, mais quoi! il écrivait, il publiait des livres scientifiques, il avait une clientèle; elle voyait luire autour de lui un petit halo de renommée. M. Comte n'aurait certainement pas prévu de consacrer un jour sa vie à une romancière. Certes il avait été, au collège, brillant en humanités comme en mathématiques. D'ailleurs ses correspondances de jeunesse sont encore d'un tour assez vif et heureux; c'est plus tard que le charabia didactique vint engoncer son esprit et, partant, son style. Cela dit, il avait gardé peu d'intérêt pour la littérature. Il gardait toutes les admirations classiques pour Homère (il possédait une *Iliade*), pour Montaigne, pour Montesquieu, pour La Fontaine qu'il semble avoir pratiqués comme un bachelier de son temps. Il prisait beaucoup Sterne, il lisait aussi l'italien, et se targue d'avoir compris Dante dans le texte. En revanche, aucune ouverture sur les jeunes maîtres du jour, ses aînés ou ses contemporains. Il professait surtout un culte pour la suave Élisa Mercœur : c'était une jeune poétesse morte en 1835 à l'âge de vingt-six ans à peine et qui a laissé des élégies fades, banales, mais d'une sincérité touchante.

*C'est assez d'un printemps, je ne veux pas d'hiver,*
*Je veux me reposer avant d'être lassée...*

Ses œuvres venaient d'être rééditées à grand succès en 1843, et faisaient couler bien des larmes. Que l'austère M. Comte ait eu un faible pour ce genre de poésie-là, cela prouve bien qu'une disposition sentimentale couvait en lui : nul n'était mieux préparé à s'attendrir plus tard sur la mort d'une jeune femme. Hélas! celle qu'il allait aimer était justement promise au destin des pâles fleurs de la vallée que la tendresse divine vient trancher avant qu'elles soient flétries.

Mme de Vaux, mise en confiance, ne cachait pas ses projets à ce nouvel ami, bien digne de les approuver. Elle lui parlait de *Lucie*, lui en donnant des aperçus par bribes. Elle lui citait même des vers qu'elle avait griffonnés jadis sur ses albums; et M. Comte trouvait ceux-là exquis de tout point :

Quoi! l'avoir au jeune âge! le sentir dans son cœur
Ce fardeau du génie qui vous mène au malheur!
Pourquoi ces tristes dons? ce sont crimes des dieux.
Mais j'adore et m'incline : Mercœur est dans les cieux!

Il ne s'apercevait même pas que les vers avaient parfois treize syllabes; il avait bien envie de baiser les petites mains qui avaient écrit de telles strophes.

Elle trouva ces dispositions un peu dangereuses. Elle se sentait déjà lasse. Elle toussait de plus en plus. Toux nerveuse, disait-on. Et puis elle se sentait attirée vers un ordre de sentiments tout nouveaux — le *National*, un des plus grands journaux d'alors, accepta et publia enfin *Lucie* (10-21 juin 1845) en deux feuilletons qui ne pou-

vaient manquer de faire du bruit. Clotilde ne pensait plus qu'à cela. Elle voyait se rouvrir l'horizon. Ah! joies naïves d'une débutante! La renommée, la fortune, et l'amitié aussi d'un savant austère, qui lui donnait un peu d'orgueil!

Pour le morigéner, lorsqu'il devenait entreprenant, elle lui raconta que *Lucie* cachait un récit autobiographique. Mais les historiens sont persuadés que la confession n'était qu'une adroite défaite :

*Le vice, le crime, le désespoir se sont présentés souvent en idée devant moi. J'ai compris mieux que personne la faiblesse de notre nature quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions. Vous trouverez cet épisode dans mon écrit actuel* (c'est le roman de Lucie) *et il est un funeste exemple du mal que peut le désordre, même le plus légitime et le plus honorable dans ses causes.*

Morale fort austère, mais toute laïque. Car il est à noter que Clotilde nièce d'une abbesse et d'un illustre noble émigré, était devenue peu à peu une indifférente, une incroyante, et presque une militante de la libre pensée. Comment se soucier de la Providence quand on a subi tant de malheurs absurdes, quand on voit son honnête homme de père aussi ignorant de la religion catholique que de la littérature hindoue, son excellente mère aussi à l'aise dans la bonté laïque que tant de dévotes dans la méchanceté cléricale? M. Armand Marrast, directeur du *National*, avait proposé justement à Mme de Vaux, auteur de *Lucie*, de tenir dans son journal une critique littéraire consacrée aux romans de femmes, et une rubrique hebdomadaire sur les questions d'éducation féminine. Elle accepta avec orgueil. Elle proposa de commencer par une satire des *Vices et Niaiseries de l'éducation religieuse*. Le plus drôle c'est que ce dessein déplut à M. Comte, qu'elle tenait pour un esprit affranchi. Il la mit aussitôt en garde. Il lui expliqua, à demi-mots, qu'en attendant la régénération de l'humanité (par lui-même, cela va de soi) il serait imprudent de saper la discipline chrétienne, fondée sur une excellente pédagogie, et surtout de paraître retomber dans le « pur négativisme » voltairien. Il lui conseilla en bref de s'en tenir à l'*épluchage* des romans de ses consœurs.

Le résultat fut que M. Comte devint jaloux du protecteur littéraire de Clotilde, de M. Armand Marrast, le directeur du *National*. Et aussi mécontent de la profession d'écrivain, laquelle convenait si mal à une colombe entourée de vautours. En quoi il partageait sur le métier des femmes de lettres l'opinion du capitaine Marie. Il devait écrire textuellement, dans son *Catéchisme positiviste* (sept ans plus tard) : « *J'aime mieux voir une mère de famille peu fortunée laver le linge de ses enfants que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de son intelligence...* J'excepte bien entendu, la femme éminente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société son libre essor. »

L'exception confirme la règle. Heureusement, la première jouait en faveur de Clotilde. En attendant de remporter, comme critique littéraire et comme moraliste positive, les honteux succès du boulevard, Mme de Vaux était autorisée à tâter du journalisme. Elle songeait déjà à écrire un autre roman, *Willelmine*, qui devait peindre une

femme incroyante et anarchiste, dévorée de passion, mais pure et se rangeant peu à peu sous les lois austères de la sagesse. Elle avait envers Comte de plus en plus de confiance et moins de timidité, il avait déjà montré qu'agréé ou repoussé, il demeurait son esclave. Une femme ne résiste pas à exercer un semblable pouvoir.

★

*... Wilhelmine déposa un baiser radieux sur le front du philosophe. Mais, cette sensation douce et chaste ayant épuisé les forces de la jeune fille, elle retomba pâle et privée de mouvement.*

*« — Je t'aime et je veille sur toi, murmura Stéphane en se penchant vers elle. Prends courage, pauvre âme fatiguée...*

Depuis la mi-septembre 1844, Clotilde avait en effet commencé son nouveau roman, qui devait, à coup sûr, établir sa gloire et sa fortune. Dans le premier chapitre, les lignes qu'on vient de lire, avaient été tracées de sa grande écriture, noble et un peu embrouillée. En les corrigeant, en les raturant, que pensait-elle de ses propres amours? Elle aussi avait un soutien en ce monde, un philosophe, son ami, son conseiller. L'idée que ce petit homme la désirait et se formait d'elle des images grossières, lui donnait une grande mélancolie et ne la flattait pas. Elle se croyait de très bonne foi une intellectuelle; quand elle eut envoyé à M. Comte les premiers feuillets de son ouvrage, elle fut comblée : il l'admirait, il attachait la plus grande importance à *Willelmine*. Ce serait un événement dans l'histoire des lettres, du cœur humain, que dis-je, de la pensée humaine! Allons! M. Comte n'était pas beau, ni bon courtisan, mais il fallait lui rendre justice; car pour parler si bien de *Willelmine*, il fallait vraiment qu'il aimât Clotilde de la bonne façon, qu'il fût aussi épris de son âme! Il l'était déjà, à défaut d'autre chose. Il avait une prodigieuse faculté de justifier les mouvements de son cœur, et de transfigurer, comme s'il en avait mené le jeu, les événements fatals : en somme, le génie consiste à repenser les choses au lieu de les subir.

Cet automne-là, il y avait au Marais une jeune dame poitrinaire qui écrivait dans sa mansarde un roman naïf où ses rêves se peignaient sous l'aspect le plus noble et le plus consolant, — et, au demeurant, elle eût écrit tout autre chose si un éditeur ou un journal se fussent engagés à le publier. Mais il y avait aussi dans le quartier des Écoles (rue Monsieur-le-Prince), un professeur de mathématiques qui avait lu peu de romans, connu encore moins de femmes de lettres, et qui s'expliquait, se démontrait à lui-même que *Willelmine* était un chef-d'œuvre, ne pouvait être que cela; car cet ouvrage sortait du cerveau de Celle qui était moralement l'épouse du régénérateur de l'Humanité.

Les moindres détails de cet humble récit, il les interprétait dans un sens philosophique. Il estimait surtout que le propos du livre était fort propre à servir l'ordre intellectuel et social : cet ordre nouveau où, libéré des craintes et des regrets ancestraux, ayant rompu avec l'au-delà et ses billevesées, avec l'égoïsme individuel et ses effets néfastes, l'homme, enchanté de son sort, se donnerait pour mission consciente de servir l'espèce, de connaître le monde et de

faire progresser la science. Justement, *Willelmine*, comme *Lucie*, marquait que son auteur avait autant de bon sens que de talent romanesque. Et aussi le sens du dramatique : car il n'y a de touchant dans les fictions de l'esprit, que les destinées malheureuses, les révoltes domptées, les passions étrillées. M. Comte se disait donc :

« Voici que ma Clotilde, femme éminente, mûrie par le malheur, consacre librement sa belle carrière littéraire à l'active défense des lois inviolables de la société élémentaire. Elle y a d'autant plus de mérite que notre siècle est préoccupé d'utopies anarchiques sur l'économie fondamentale de la famille humaine. Donc *Willelmine* sera un coup de foudre. Elle portera la réfutation décisive, quoique indirecte, de ces paradoxes dangereux. Mme George Sand, cette éloquente contemporaine avec laquelle (je le crois) le talent de ma chère Clotilde ne redouterait pas une équitable comparaison, aura beau faire. Voici désormais une concurrente pour elle, et qui va prêter sa voix à la raison! »

Il relisait donc minutieusement les feuillets du chef-d'œuvre futur, sans se défendre contre la tentation de croire que tous les mots y dévoilaient pour lui un sens caché : au surplus Willelmine c'était Clotilde, et le jeune et fameux philosophe Stéphane Sax (oh! le beau nom) son parfait amant, c'était évidemment Isidore-Auguste Comte, le positiviste. Quel enchantement!

Willelmine, *la célèbre Willelmine, écrivain d'un grand talent, joignait à une beauté parfaite les grâces et les délicatesses les plus suaves de la femme.* Mais, après de terribles épreuves, elle s'est jetée à l'eau du haut d'une falaise. Stéphane Sax, qui se trouvait là en proie à ses doctes méditations, la sauve héroïquement. Il s'installe à son chevet. Elle s'apprivoise, et lui raconte en confidence sa vie agitée.

Mais ici les détails importent, car rien ne saurait mieux évoquer l'existence que Clotilde se donna en esprit, elle dont le destin était de ne connaître, de la vie, que l'ombre et encore quelques années à peine...

*Willelmine vivait seule avec une vieille servante, et repoussait l'idée du mariage. Elle avait le culte du seul sentiment vraiment noble et grand, l'indépendance.* Mais elle regrettait la maternité. Elle n'avait pas de philosophie solide, et d'ailleurs elle avait été folle, enfermée dans une maison de santé. Très tôt orpheline de père, assez tôt privée de sa mère, mais pieuse et sans goût pour la discipline scientifique. Elle vit à Paris, dans une vieille et belle maison, sur un quai solitaire. Elle a absorbé toute la littérature du XVIII^e^ siècle, et s'est convertie à Rousseau. Son premier livre a fait sensation *comme une comète*, bien que quelques penseurs *aient essayé de le réfuter*. Elle avait un salon littéraire. Le jeune poète Raoul pénètre un soir dans sa chambre, et au nom de la nature, la convainc de... Il plaide éloquemment contre les lois de la société. Et elle lui cède en deux heures.

Elle s'en repent aussitôt, mais elle se laisse entraîner par le tourbillon de la vie mondaine. Raoul est beau comme un dieu; hélas! c'est un libertin, un ambitieux sans scrupules. Il s'occupe de courses, de littérature, de politique. Il ne souffre pas chez lui les visites de Willelmine, qui, un beau jour surprend par hasard à son côté une vieille maîtresse tyrannique, laquelle lui apprend quel danger il y

aurait à compter sur cet homme. N'importe : elle lui rend sa confiance et s'affiche avec lui. Mais du moins elle apprend par cette imprudence quelle image se forme d'elle l'opinion publique. *Cette Willelmine, dit un inconnu... c'est un de ces messies bavards éclos sous l'aile de la civilisation et de l'anarchie, et qui se croient appelés à déposséder le monde de ses plus anciennes institutions pour peu que la barbe s'endorme* (sic) *: c'est... ce que nous appelons chez nous une femme de talent, une de ces créatures dont l'habileté consiste à transformer leur grâce en massue* (sic), *leur intelligence en poison et leur passion en doctrine.*

Au surplus, on la tient pour une gourgandine. Cela lui permet de réfléchir sur son cas. Et il ne faut rien de moins que le bonheur pour amortir ces pénibles retours de conscience. Nos amants mènent la grande vie, ils sont bientôt à court d'argent et Raoul propose à Willelmine d'en gagner au moyen d'un roman immoral, oui, d'un roman contre le mariage... Elle fait donc taire ses scrupules, elle écrit l'ouvrage en quinze jours, touche des sommes considérables *(la première édition avait à peine paru qu'on m'offrit 20 000 francs de la seconde)*, dit naïvement Clotilde, qui n'avait pas d'éditeur.

Mais le scandale accompagne la richesse. Willelmine passe décidément pour un auteur immoral et subversif. Raoul, qu'elle fait vivre à ses crochets, lui donne bien des désillusions; et un beau jour il la quitte pour accepter un poste à l'étranger et faire une fin. Sur quoi l'amante infortunée tombe folle, est encore internée, goûte les douceurs du régime des incurables. Après un long stage à l'asile, elle guérit; elle demande à sortir, ce qu'elle obtient sans difficultés.

Elle apprend qu'un inconnu, M. Léonce Mongolfier, payait sa pension, s'intéressant à sa santé et à sa rédemption morale. Lui c'est un homme de bien, un homme d'ordre. (Clotilde a dû lui choisir ce nom que rendait fameux la vieille Mme de Montgolfier, veuve de l'aéronaute, qui venait de mourir à cent onze ans). Il fait sa connaissance. Il la rassure car elle a peur d'être aimée de ce vertueux bienfaiteur : *Il me peignit nos relations comme un acte de dévouement de ma part, destiné à embellir sa vie. Il me renouvela la promesse de ne jamais attenter à ma liberté de cœur...* Elle songe à quitter le monde et à se faire sœur de charité. Mais il lui trouve une autre situation : qu'elle aille habiter chez sa sœur, une veuve, musicienne et charmante, qui habite une ravissante maison de banlieue, pour l'aider à élever sa petite fille. Ainsi Willelmine trouvera à la fois l'amitié, les apparences de la maternité, et un foyer paisible. Elle est toute prête à se muer en éducatrice. Elle arrive dans un château. On l'installe dans une bergère, une fourrure sous les pieds, on lui sert *des œufs frais, du laitage et quelques-unes de ces primeurs presque toujours concluantes sur l'estomac des citadins...* Mais le manuscrit s'arrête là, et nous ne saurons jamais quelle mésaventure nouvelle a poussé la pauvre et géniale Willelmine à se précipiter du haut d'une falaise, à rencontrer le providentiel philosophe qui va être son guide dans la vie...

★

Il n'est pas difficile de démêler quelles naïvetés puériles attestent dans ce roman le peu d'expérience qu'avait Clotilde de la vie réelle,

et spécialement du monde littéraire. Néanmoins, si gauche que soit la fable, si imparfaits que soient le style et le langage, on y sent une jeune femme intelligente, beaucoup plus moraliste que romancière, qui a seulement de la peine à incarner ses idées dans des personnages et des faits. La fable, si elle était nourrie d'assez de réalisme, serait intéressante; elle offrirait, si l'on pouvait y croire, une merveilleuse réaction contre les illusions du romantisme, contre le culte de la passion, contre l'individualisme.

Mais, à cet égard, on ne peut en douter, Clotilde est devenue élève de M. Comte, et s'il n'a pu conquérir d'elle que la meilleure part, au moins a-t-il réussi à se faire une disciple de celle qui ne fut pas sa maîtresse. C'est en somme un succès plus rare.

A plusieurs expressions employées par la romancière, on voit en effet qu'elle a voulu imaginer Willelmine comme une héroïne positiviste, c'est-à-dire libérée des superstitions du spiritualisme ordinaire, mais puisant dans sa raison les principes d'une sagesse nouvelle. Willelmine était une rationaliste, mais sentimentale, *une philosophe de cœur*, expliquait Clotilde avec une lourdeur de néophyte, *une femme qui aime l'Humanité pour elle-même, et sans terreur de la marmite bouillante d'en-bas, tout comme sans espérance d'un lit de roses dans l'éther*.

On peut donc penser que toute la fin du roman eût été une morale positive en action, ce qui n'en eût pas fait un ouvrage très folâtre. Ne regrettons donc pas trop la *Willelmine* complète. Le fragment qui en reste nous éclaire assez sur l'âme de Clotilde, et sur l'envoûtement que faisait peser sur elle son amant rebuté.

Il était si content d'elle qu'il lui promit de la faire collaborer à la *Revue Positive* que Littré assurait devoir fonder bientôt. Il se comparait à Voltaire, et Clotilde à Mme du Châtelet. Elle était flattée, mais non abusée par ces espérances et ces éloges. Elle restait une simple femme, et n'osant trop poser à l'intellectuelle devant le philosophe, elle exerçait sur lui un pouvoir plus sûr que si elle eût joué le rôle officiel d'élève, de collaboratrice, de rivale enfin.

Pendant sept mois Willelmine vécut entre eux, avec eux, objet de leurs conversations, habita leurs châteaux en Espagne. M. Comte avait du bon sens, et il tenait à voir dans ce roman une psychologie cohérente et minutieuse. Clotilde, d'autre part, voulait que l'historiette fût lourde d'idées, et de bonne doctrine. Elle avait une imagination médiocre, que son ami trouvait admirable et prestigieuse. Elle manquait de l'observation, de l'objectivité naturelle, qui distinguent les vrais romanciers. Mais elle aimait à rêver sur des êtres fictifs et s'enchantait à penser que ces pâles fantômes étaient sa création, sa postérité...

En outre *Willelmine* offrait pour M. Comte une qualité plus belle que le mérite artistique; elle était une confidence de Clotilde sur elle-même, quelque chose comme une confession voilée de son inconscient. Dans les notations de sa sensibilité, de son goût, dans son choix des fictions, dans les détails du style, il voyait, et fort justement, ce que nous appellerions une révélation des démons refoulés. Il la connaissait mieux depuis que les pages du manuscrit arrivaient chez lui, avec leurs ratures, leur brouillamini. Il distinguait des sens cachés sous les phrases les plus simples.

Et surtout, il voyait paraître, comme nous, dans cette biographie d'une femme malheureuse, rêvée par une femme solitaire, le désir d'une protection, c'est-à-dire d'un protecteur. Raoul, Léonce, Stéphane, n'était-ce pas le même homme nécessaire à Clotilde, son soutien dans la vie, son directeur, son amant ou son maître : Auguste Comte enfin, embelli, transposé en diverses hypostases toutes assez flatteuses? et ce progrès de Willelmine vers la sagesse et la philosophie, n'était-ce pas la route que suivrait par vocation Mme de Vaux, maintenant qu'elle était l'épouse spirituelle du seul homme dont fût digne cet ange-là?

Elle lui demanda d'écrire à sa place une lettre sur le mariage, et la nécessité des liens légitimes, qui ferait merveille dans un des chapitres gnomiques de *Willelmine*. Il se mit lentement à la tâche, il mit cinq mois à composer ce hors-d'œuvre! On avait pourtant un besoin pressant de voir paraître *Willelmine*, ou du moins de l'offrir au *National*. L'argent manquait de plus en plus. M. Armand Marrast, comme tous les rédacteurs en chef, manquait de parole. La collaboration régulière, la chronique sur la vie féminine, c'était toujours du domaine de l'avenir... Quant au prochain roman, on demandait à voir. D'ailleurs, le journal avait encore à publier un feuilleton passionnant, les *Mémoires d'un prêtre*, jusqu'à la fin de l'hiver. Mais en faveur de *Willelmine*, Clotilde accepta d'aller rendre à M. Comte des visites personnelles dont la passion du pauvre homme fut enflammée et tourna en une sublime folie.

C'est à cause de *Willelmine* qu'elle lui adressa une corbeille de fleurs artificielles : des roses rouges fabriquées de sa main. Ce bouquet était accompagné d'une poésie de couventine qui plus tard a été mise en musique par des compositeurs brésiliens. Et aujourd'hui on la chante encore dans les offices de la religion positiviste. Le titre en est *les Pensées d'une fleur*. Les roses sèches figurent dans le tabernacle de la chapelle comtiste, rue Payenne, avec quelques reliques de la pauvre Clotilde de Vaux. Parmi les vers sacrés, il y a ceux-ci :

Je nais pour être aimée : oh ! merci, bon destin !
Que les puissants mortels contre toi, se déchaînent,
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

O doux destin, si les soupirs profanes
De tes décrets pouvaient changer le cours,
Seule ici-bas dans mes langes diaphanes
Je renaîtrais au souffle des amours !

Et c'est bien justement ce qui advint à Clotilde de Vaux. Morte peu après, à trente et un ans, elle renaquit vraiment au souffle de l'amour. Auguste Comte refusa de la céder au néant et la dota solennellement de l'*immortalité subjective*. Magnifique histoire d'un philosophe à demi aliéné qui réussit, pour lui-même et toute une secte, à faire d'une petite plumitive une déesse, et d'une femme qu'il n'avait point possédée, la Vierge-Mère de l'Humanité. L'échec de la religion positiviste ne rend point cette tentative ridicule. L'apothéose de Clotilde, n'eût-elle duré que vingt ans, était bien une victoire de l'amour, plus fort que la mort.

ANDRÉ THÉRIVE.

## *Hier, aujourd'hui, demain*

George Sand, et en même temps qu'elle Daniel Stern (qui écrivit *l'Histoire de 48* en trois volumes) ; plus tard Daniel Lesueur, Arvède Barine, Jean Viollis, Gérard d'Houville... En parcourant un de ces obscurs manuels où l'on entasse les auteurs de peur d'avoir à les choisir, je lis encore pour la même période d'un demi-siècle à cheval sur 1900, les noms d'Henry Gréville, Georges de Peyrebrune, Jean Bertheroy, Jean Dornis, Pierre de Coulevain, Jean Pommerol, Claude Ferval, Marcel Dhanys, Jacques Morel, et j'en passe.

Tout cela, des femmes. Des auteurs femmes à la pelletée, des romancières surtout, dissimulant avec pudeur leur démangeaison d'écrire sous un nom masculin ; ou bien sous les pseudonymes ambigus de Gyp et de Rachilde. Seules, les plus grandes n'ont pas de complexe d'infériorité, et s'affirment comme femmes : Colette (jouant sur son nom de famille), Anna de Noailles, et puis l'admirable Marie Lenéru, la tendre Marguerite Audoux.

Autre phénomène : de Daniel Lesueur comtesse d'Agoult, à Gyp, comtesse de Martel et à la comtesse de Noailles, que de dames de haut rang ! Parmi les auteurs que j'ai cités, les noms véritables sont Marie-Louise de Heredia et Mlle Favre de Coulevain, Mme de Mirandole ou la baronne Aimery de Pierrebourg : noblesse, ou à tout le moins, haute bourgeoisie, ces seules classes connaissent les loisirs nécessaires et parfois le nécessaire ennui. Dans une société sans chauffage central et machine à laver, comment la mère de famille ou la travailleuse au dehors aurait-elle trouvé le temps d'être écrivain?

Si la femme de 1955 est encore étroitement assujettie, en général, à des conditions économiques et sociales qui l'empêchent d'embrasser l'univers, du moins peut-elle déjà connaître un horizon plus vaste que le bout de son nez, les battements de son cœur et les soupirs du sein. Mais que faire d'autre en ces temps-là? Une philosophe comme Mme Ackermann, plus tard une critique comme Mme Adam, sont l'exception. C'est déjà beaucoup, à l'époque des Enfants de Marie, des romances au piano et de l'adultère sous voilette, que d'oser affirmer les battements d'un cœur délivré du péché, les soupirs d'un sein mécontent, et même le désir ingénu de la culture bourgeoise réservée à l'époux. Je n'ai pas envie de rire de ces titres, naïfs porte-drapeaux : *la Rebelle, l'Affranchie, l'Émancipée, les Entravées*. Les chèvres donnaient leurs maladroits coups de cornes. Les mâles ironisaient avec indulgence ; ils les savaient bien attachées à la mangeoire et à l'amour, confessant

leur sujétion par la volonté même de copier la supériorité masculine, tout aussi bien que par le souci contraire de s'exalter comme Éternel Féminin, comme objet désirable... La critique souriait, et tressait d'une main légère *la Corbeille des Roses ou les Dames de lettres* (Jean de Bonnefon, 1909). Pouvait-elle comprendre quelque chose à l'illogisme (ou à l'ironique masochisme) d'une Rachilde qui, après avoir trente ans porté culotte, fumé la pipe et noirci des tonnes de papier, écrivait : *Pourquoi je suis antiféministe?*

Il me semble que la femme-écrivain de l'époque 1900 (sans doute encore celle de 1950) ne cessait guère de lorgner du côté de l'homme, de se comparer, de s'égaler, de s'opposer, finalement de le vouloir séduire par les prestiges d'une intelligence ou d'une sensualité osant enfin se révéler. A celle qui disait : « Moi aussi je veux voter. D'ailleurs, j'ai lu Platon », répondait celle qui disait : « Moi aussi j'ai un sexe ; apprenez mes désirs. »

La lecture de Platon ou le roman à thèse ne donnant pas grand-chose du point de vue création personnelle, les femmes écrivains n'ont guère jusqu'à présent séduit le reste du genre humain qu'en libérant leur lyrisme et leur sensualité. C'est justice. On tenait enfin quelque chose de neuf : la révélation aussi totale que possible de cet être sensitif et affectif, dont les millénaires ont accentué la différence avec son compagnon au point qu'il n'y comprend parfois rien du tout.

Ce n'est pas, bien sûr, tout à fait nouveau, et Louise Labé précède Anne de Noailles. Tout de même, des confessions vraiment sincères, on en manquait jusqu'au XXe siècle, — si aujourd'hui on en a un peu trop. Stendhal qui goûtait tant les femmes leur reprochait pourtant *de n'être jamais franches qu'à demi*. Il aurait aimé Colette, et même la comtesse de Noailles. Car enfin, s'il y a encore en celle-ci les roueries de la coquette et les langueurs de la dame à flacon de sels, il y a aussi une passion qui ne trompe pas, un irrépressible aveu : celui de toutes les voluptés de la terre avec toutes leurs saveurs, du besoin charnel plus que sentimental de l'*Autre;* de l'horreur de n'en être plus désirée ; du refus opposé à la résignation, à la dignité de matrone, à la mystification des « vertus féminines ».

Colette, elle, est bien plus grande, parce que si subtilement et si totalement femme dans sa sensibilité, en même temps que si virile par la lucidité et la maîtrise de l'expression. Son œuvre est comme la charnière, la transition entre l'ancienne littérature féminine et celle qui triomphe peu à peu, que l'on soupçonne promise à un éblouissant avenir.

Les progrès sont d'une extrême lenteur, pourtant assez remarquables pour nous faire prendre patience. Il est bien connu que la pensée (d'un petit nombre) est en avance sur les faits économiques et sociaux, alors qu'au contraire les mœurs, l'affectivité générale retardent, sont longtemps aveugles à ce qui s'annonce, à ce qui se fait, à ce qui est déjà là. Les lettres féminines n'échappent pas à cette règle. A l'avant-garde marchent les penseuses, à défaut de génies (personne n'ayant encore relayé Colette) ; et

si l'on peut dire, un bon quart de siècle derrière, le bataillon serré des romancières de seconde classe. Entre les deux, d'excellents éléments de liaison : par exemple ces dépuratifs ; si je peux dire, que sont les sens du merveilleux, la cocasserie, l'humour, hélas ! si rare chez les femmes — ce qu'illustrent Louise de Vilmorin, Lise Deharme, les chroniques de Germaine Beaumont.

La troupe avance toujours sur la lancée non de l'imagination créatrice, mais de la sensation, non de la peinture d'êtres et de milieux divers, mais de la confidence personnelle. (Nous ne parlons que des Françaises ; pour les Anglo-Saxonnes, c'est autre chose.) Nos romancières continuent presque toutes de se prendre elles-mêmes pour thème d'inspiration, en sorte que la plupart de leurs œuvres tiennent du Journal intime autant que du roman. Elles n'osent guère peindre les hommes, craignant de n'en connaître que ce qui les concerne, et se soucient peu de peindre les enfants, les connaissant trop bien pour rêver sur eux. Comme elles n'ont encore ouvert qu'une toute petite lucarne sur le monde extérieur, elles ne sont pas sûres d'avoir vu et compris, aimé ou haï grand-chose ; mieux vaut s'en taire... Mieux vaut aussi éviter le théâtre qui exige des « types », une certaine objectivité, une transposition rigoureuse, et quelques notions d'architecture.

Pourquoi donc tant de femmes écrivent-elles, alors que leur registre est si réduit? Sans doute parce que l'époque est particulièrement favorable à la littérature *subjective*. Du reportage à la confession, du témoignage au récit autobiographique, notre demi-siècle aime la chose vue et vécue. Nos notions sur la vie et l'humain sont devenues si confuses que chacun cherche à les éclairer par la confidence des autres. Les femmes en profitent pour se révéler à qui mieux mieux, sachant bien aussi que leur aveu est toujours, pourvu qu'il soit vraiment intime, avidement guetté à la fois par l'autre sexe et par les innombrables sœurs incapables de s'analyser seules.

A vrai dire, elles n'en sont plus aujourd'hui à l'aveu ni au défi, mais à l'audace tranquille (ou qui se voudrait telle). Le ton général n'est plus celui du lyrisme (qui exalte ou justifie), mais celui du défoulement méthodique et pour ainsi dire hygiénique, de la lucidité que rien n'arrête — surtout pas l'hypocrite pudeur des aînées escamotant toujours le strip-tease sous un dernier voile. La fillette de *Bonjour tristesse* a contrôlé depuis longtemps, même sans l'aide du maquillage, les rougeurs des joues adolescentes ; *le Deuxième sexe* appelle un chat un chat avec le sérieux imperturbable du technicien décidé à ignorer les sourires grivois des profanes ; dans *les Lions sont lâchés*, la frivolité mondaine ne masque pas l'analyse très scientifiquement amorale des désirs et du cynisme féminins ; l'héroïne de *Suzanne Allen* qui veut, elle, échapper à *la mauvaise conscience*, n'y parvient que par le même moyen : à force d'avoir tout essayé, et de tout nous redire dans les termes les plus crus parce que les plus exacts.

C'est une besogne qui devait être accomplie. La chose est faite, les hommes sont fixés. Passons à d'autres exercices. On me dira que M. del Duca continue à « vendre du rêve aux femmes », comme

il dit, sans excessive philanthropie ; qu'elles se ruent toujours — les intellectuelles comme les autres — sur « la page de la scoute » et selon leur éducation sur l'histoire de la dactylo qui épouse le patron, ou la peinture des affres de la délaissée. Mais n'est-ce pas aux femmes-écrivains qu'il appartient d'élargir le champ d'expérience, de préparer le public, de pressentir ce que sera demain?

Elles ont raté le surréalisme, raté le grand mouvement du roman social avant 14, raté les maux du siècle, les évasions et les inquiètes adolescences. Aucune n'a cherché Dieu sur les traces de Jacques Rivière (1), ni scruté la condition humaine sur les traces de Malraux. La soupape de sûreté, quand débordait l'envie d'exprimer, n'a joué que vers l'intérieur : moi, moi, moi. La compensation naturelle aux siècles d'instruction superficielle et de sujétion légale, ce fut : « Moi, moi j'existe aussi, pas tout à fait comme vous l'entendez. »

La femme se trompait en grande partie. Elle restait modelée justement par la façon dont l'homme l'entendait, lui accordant la sensibilité, rien de plus. Bavarde et de plume féconde, elle pouvait moins que jamais admettre que, selon tel Père du Grand Siècle, *Dieu a tiré la femme d'une côte, l'avertissant par là d'imiter la nature des os qui ne parlent pas.* Mais elle donnait raison à ce M. Larnac qui savait bien que *le retentissement des représentations affectives est, chez la femme, le double* (tout juste !) *de ce qu'il est chez l'homme.* (Histoire de la littérature féminine, 1923.)

Malgré sa volonté actuelle de lucidité et même d'impudeur, elle continue de s'exprimer comme un être changeant et irrationnel, centré sur ses sensations et ses impulsions à elle-même imprévisibles. Elle continue de se contempler dans un miroir — dans le miroir que l'homme lui tend.

Quelqu'un pourtant a dénoncé la mystification de l'Éternel Féminin et présenté le sphinx si souvent fier de son rôle comme un être humain mutilé. Ce mystère de la femme, forgé par l'homme avec un amoureux mépris, un mélange de crainte, d'attirance passionnée et de répulsion, Simone de Beauvoir tente de le déchirer comme un vieux rideau de théâtre. Mais la société, *c'est* le théâtre. Le rideau tient bon, d'autant qu'il est aussi et tout d'abord — qu'on excuse la crudité de l'image — le rideau de l'alcôve.

*Le Deuxième sexe* n'est pas un livre habile. Certaines affirmations sont excessives : *on ne naît pas femme, on le devient.* Le langage n'y est ni académique, ni poétique, mais technique, c'est-à-dire parfois lourd et toujours immodeste. On a eu beau jeu de voir en l'auteur une pédante, une virago, une pornographe.

Pourtant, là s'exprimait une femme, si paradoxale qu'il puisse paraître plus femme que bien d'autres, puisqu'elle avait une conscience si aiguë du problème de son sexe. Et que Simone de Beauvoir soit femme, intimement, on l'a bien vu plus tard en lisant la belle et douloureuse histoire d'amour des *Mandarins.*

Mais elle osait dire que nous vivons encore dans un monde

(1) N'oublions pourtant pas Paule Régnier.

masculin où la femme n'a place qu'*en fonction de...* où elle cherche sa place autonome, joue des coudes à l'aveuglette, se heurte aux angles, sombre dans les ridicules du féminisme militant, ou bien se replie sur ce qui est déjà son *passé*, le lyrisme sentimental, la sensualité craintive ou provocante.

Cependant la fenêtre n'est plus grillagée. Elle s'ouvre chaque jour un peu plus sur l'univers. Timide exploratrice encore, la femme-écrivain élargit les lieux et les milieux qu'elle peint; et même elle insère les événements vécus dans le roman, mais le plus souvent comme un décor, un simple « fond » au destin singulier. (Cf. *le Pas du fou* de Dominique Aubier.)

Les jeux sont faussés, dès l'origine, par son ignorance de la vie à l'extérieur du foyer, des réalités économiques et sociales. Aussi n'est-ce qu'à gauche, parmi celles qui veulent « changer le monde », qu'on trouve, le talent aidant, les seules femmes-écrivains témoins de leur temps : Marguerite Duras par exemple, un très petit nombre d'autres, et dominant nettement le groupe, la Simone de Beauvoir des *Mandarins :* à ce titre, le prix Goncourt 1954 marque une date capitale dans l'évolution de la littérature féminine.

Il serait juste d'ajouter que les jeux sont faussés aussi, cette fois à la « sortie », par la curiosité d'un public qui flaire avec délices le plus léger espoir de scandale féminin. Malgré leur talent, la double Nicole des *Lions sont lâchés*, l'héroïne du *Récit de Grete* n'auraient guère connu le succès sans certain relent de cynisme ingénu ou d'impudique ingénuité. Françoise Sagan elle-même, si elle avait eu quarante ans... Au contraire, il faut une maîtrise de pensée et de style exceptionnelle pour que s'impose une œuvre profonde et sobre telle que les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar.

Simone de Beauvoir, Simone Weil, Marguerite Yourcenar, l'idée ne leur serait pas venue de prendre un pseudonyme masculin. Mais si elles le faisaient, qui se douterait que le roman, le récit, la méditation, sont écrits par des femmes? Marcel Proust n'est-il pas beaucoup plus féminin que Simone Weil, à la pensée toute virile? Il est très certain que la littérature va, court, vole, vers un avenir où *Animus* et *Anima* seront séparés beaucoup moins selon le sexe que selon l'individu, où les seuls critères seront le talent personnel, la profondeur et la sensibilité de celui-ci, ou de celle-là.

On jouera à savoir si ce roman dur et sévèrement construit n'est pas d'une femme, ou ce poème si tendre d'un homme. Sera-ce donc la confusion du langage, la Tour de Babel des sexes, l'appauvrissement de la littérature? Que non; car celui-ci ou celle-là seront toujours, chacun, *le plus irremplaçable des êtres;* car le fond des richesses humaines sera enfin accessible à tous, la poésie faite par tous, hommes et femmes, mains à plume et mains à charrue. Il y aura seulement un chapitre de moins au sommaire des manuels de littérature.

CLAUDINE CHONEZ.

# *Le Roman Revendicatif Féminin*

Certes, la revendication féminine n'est pas un thème neuf dans la littérature. On pourrait en trouver des traces chez Louise Labé, Mme de La Fayette, George Sand et plus près de nous, sous une forme plus clinique, chez Colette.

Mais il est non moins vrai que depuis quelques années ce thème a cessé d'être, pour plusieurs de nos écrivains femmes, un simple élément romanesque et s'est transformé en un objet de préoccupation si important qu'il a donné naissance à un véritable genre littéraire : le roman revendicatif, le roman de combat féminin.

Ce type d'ouvrage est un produit de notre après-guerre. Il est de toute évidence patronné par Simone de Beauvoir qui lui a tracé la voie avec *l'Invitée* ou *les Mandarins* et qui lui a surtout fourni une armature théorique avec *le Deuxième sexe*. *Ravages* (1), de Violette Leduc ou *la Mauvaise Conscience*, (2) de Suzanne Allen, sont des compléments à cette étude exhaustive de la condition actuelle de la femme. Violette Leduc a dédié son roman à Simone de Beauvoir et rien ne serait plus facile que de retrouver chez Suzanne Allen l'écho de questions longuement traitées dans *le Deuxième Sexe*. Exemples : le maquillage. *Depuis quelque temps j'avais commencé de me poudrer, croyant ainsi cacher aux regards des autres cette peau nue, désarmée et trop offerte de mon visage.* Ou les travaux de ménage : *Ce travail chaque jour fait et défait, chaque jour à recommencer, j'y voyais une des causes de la passivité féminine, et de sa résignation.*

★

La tentation est grande, et beaucoup s'y laissent aller, de considérer le mouvement féministe comme une révolution.

Mais qu'est-ce qu'une révolution? Le remplacement d'un clan politique par un autre, d'une classe sociale, réputée parasitaire, par une autre. Dans le cas qui nous occupe, il s'agirait de la destruction de l'espèce des hommes par l'espèce des femmes. On voit le ridicule de la chose. Il est évident que les rapports entre les hommes et les femmes, s'ils sont en partie sociaux, sont aussi d'une autre nature, et personne n'arrivera jamais à faire accepter que le mâle face à la femelle ou la femelle face au mâle jouent un rôle social quelconque : ils remplissent deux fonctions amoureuses irréductibles.

Or, par un curieux aveuglement, ces romancières sont surtout attirées par le caractère sexuel du problème qu'elles soulèvent. L'origine de leur révolte, elles ne cessent de le proclamer, est dans la sensation d'être possédée, pénétrée. C'est pourquoi elles se refusent, se condamnent à la chasteté, et ne sont heureuses que dans un monde

(1) Violette Leduc, *Ravages*. (Édit. Gallimard 1955.)
(2) Suzanne Allen, *la Mauvaise conscience*. (Édit. Gallimard 1955.)

d'où l'homme est absent. Les expériences homosexuelles abondent dans les confidences qu'elles nous livrent, et l'on ne peut s'empêcher de penser, d'ailleurs à tort, en lisant par exemple *la Mauvaise Conscience*, que l'héroïne finira fatalement lesbienne. Mieux encore, la maternité les effraie et leur inspire de la répulsion. Enceintes, elles se sentent aliénées à l'espèce. *Quelque chose en moi était hostile à la protubérance, au bourgeonnement*, écrit Suzanne Allen. Tout menace de s'achever dans une volonté délibérée de transgresser les lois de la nature, de se révolter au moment de subir. Le besoin légitime de se savoir disponible et libre de choisir ses partenaires aboutit à la découverte de la solitude, au désespoir de la séparation provoquée par l'anomalie. Une anomalie qui, puisqu'elle existe, mérite d'être étudiée et éclairée par des témoignages, mais qui ne saurait en aucune façon constituer le dernier mot d'une prédication, la réparation apportée à une injustice.

Par leur dépouillement extrême, qui dénonce la fatalité de la vie, de telles expériences relèvent de l'absolu. D'où l'odeur secrète de mysticisme, entre les draps et devant le réchaud à gaz, dans un livre comme *Ravages*, plus près en définitive de *l'Histoire d'O* ou du marquis de Sade que de la revendication féministe. Un radicalisme doctrinaire nous mène tout droit sur les chemins de la plus éperdue métaphysique. L'impasse est totale, et le drame ne peut guère se résoudre que sur le plan individuel.

Celà nous conduit à d'autres considérations. Le révolutionnaire parle au nom d'un groupe, de la classe à laquelle il appartient. La fin de son esclavage, il ne l'estime possible que par un changement de condition à l'avantage de tous ses camarades. S'il lui arrive de songer à se sauver tout seul, ou s'il s'allie à quelque faction du camp adverse, il devient un déserteur, un transfuge.

Mais la femme? Elle parle pour elle et elle seule. Elle nous fait part de ses expériences intimes. Elle ne peut écrire la Femme, avec une majuscule et une enquête poussée, comme celle du *Deuxième Sexe* ne reflète qu'une connaissance très étroite de l'espèce des femmes. Elle a le parfum du quartier où elle a été écrite et les pétitions de principe y tiennent souvent lieu d'observations rigoureuses. L'existence d'une mère dans *Ravages*, la tyrannie d'un père, le hasard d'un geste incestueux dans *la Mauvaise Conscience* gauchissent la vie de l'héroïne et transforment son destin en quelque chose d'exceptionnel.

Quant à l'ennemi, c'est-à-dire l'homme, il se présente en formation dispersée. Il est tantôt dangereux, inquiétant, tantôt gentil, insignifiant. Surtout insignifiant, car ni Dubreuil, ni Henri, dans *les Mandarins*, ni Jacques, Philippe, Michel, André ou Marc, dans *la Mauvaise Conscience*, n'inspirent le sentiment très net qu'ils sont l'adversaire à combattre et à faire disparaître. On notera que dans tous ces romans ne se rencontre jamais la satire féroce dont les prêtres ou les bourgeois ont pu être l'objet. Et l'on aurait tort de s'en étonner. Par la force des choses, la femme entretient avec ce partenaire obligatoire des rapports familiers et sentimentaux qui interdisent toute peinture trop accusée et définitive. Elle est trop concernée par l'amour, moulée et influencée par l'homme, à charge de réciprocité d'ailleurs, pour pouvoir prendre du recul, généra-

liser. Le corps à corps, une mêlée où les adversaires se confondent, fait qu'elle ressent les blessures sans avoir le temps de voir quelle main les a portées. De plus, l'événement d'une rencontre, une convenance fortuite peuvent amener à réviser les jugements, à métamorphoser la rancune en reconnaissance. L'héroïne de *la Mauvaise Conscience* se met, avec Marc, à aimer pleinement et, après un premier avortement, elle est prête à accepter la maternité. Nadine, dans *les Mandarins*, se range de la même manière. Le problème est tranché. La révolution n'a plus de raison d'être.

Relevons enfin, en changeant de point de vue, que le conflit qui oppose les hommes et les femmes ne s'exprime jamais clairement, tout au moins dans les œuvres que nous étudions, en termes politiques, moraux ou économiques, mais en termes psychologiques ou philosophiques. Simone de Beauvoir définit la femme comme *l'Autre*. Suzanne Allen parle de son refus *de devenir objet alors qu'on se sent la vocation pleine et entière du sujet*. Ce sont là des notions abstraites, des produits de la sensibilité, des séquelles d'un certain impressionnisme qu'il est plus facile de retourner ou d'anéantir que des faits sociaux concrets.

Tout cela fait que les *maîtres* de ces esclaves versatiles ne sont guère portés à considérer avec inquiétude les revendications qu'on leur présente. Il s'agit à leurs yeux moins d'un mouvement de longue haleine que d'un *mauvais moment à passer* : la crise adolescente d'une compagne pleine d'illogismes et de contradictions. On remarquera en effet que les romans dont nous parlons ne traitent jamais que le sujet de l'éducation sentimentale. *En racontant ce que fut mon enfance, ce que fut mon adolescence*, écrit imprudemment Suzanne Allen, *j'essayerai de me trouver adulte*. Le personnage d'Anne, dans *les Mandarins*, ne semble pas satisfait de sa maturité, pourtant triomphale. Elle remet tout en question, elle se redécouvre toute jeune avec un nouvel amant. J'imagine donc que les *maîtres* pensent ceci : patientons, faisons confiance à la vie et, si nous sommes contraints d'agir, considérons chaque cas dans son individualité propre. Dissocier pour régner. Le plus souvent d'ailleurs, il est même inutile de consentir à des concessions. La persuasion suffit. La femme — toujours aux yeux du *maître* — est une malade qu'il est possible de guérir par la thérapeutique mentale. On appelle la psychanalyse à l'aide. Et tout est dit. Le plus drôle est que les patientes elles-mêmes considèrent souvent leur mal sous cette optique et, parfois, ne se croient pas de meilleur ami que Freud.

Mal pensée dans ses buts et ses limites, privée d'idées nettes et positives sur l'amour, sa place dans le monde, les rapports du couple, privée aussi d'esprit de corps, anarchique et individualiste, la révolution féministe s'achève dans un insoutenable isolement *(J'étais seule, enfin seule*, sont les derniers mots de *Ravages)* ou dans la réconciliation (*Partage immense de l'espoir*, comme écrit Suzanne Allen avant de poser la plume).

★

J'attends qu'on me dise : c'est pécher par excès de radicalisme que d'anticiper comme vous le faites. Les femmes n'en sont pas là.

Elles vivent une phase temporaire de leur révolution, elles en sont au stade de la *prise de conscience.* D'accord, et il est vrai qu'ainsi considéré, le problème change d'aspect. On se trouve incité à nuancer ses jugements. Plus exactement, à les exprimer d'une manière ambiguë : envers et revers de la médaille.

Aucun doute n'est possible. Simone de Beauvoir, Suzanne Allen, Violette Leduc sont à des degrés divers des femmes courageuses. Alors que la bourgeoisie, comme le fait remarquer Roger Vailland, a fait un mystère des *menstruations auxquelles on pense tout le temps, mais dont on ne parle jamais*, elles ont la volonté de tout dire. Elles s'insurgent contre l'hypocrisie, les fausses pudeurs, les mensonges par omission. Elles demandent à voir et elles offrent à voir. Il n'y a pas de turpitudes qui les fassent reculer et elles amorcent par-là une révision complète et indispensable des domaines de l'amour. J'ajouterai qu'au même titre que les rapports Kinsey, en dévoilant partout ce qu'il est convenu d'appeler des vices, elles contribuent à les banaliser et, ce faisant, à supprimer peut-être chez beaucoup d'êtres scrupuleux des remords et des terreurs inutiles. Secondement, elles ne sont point sincères seulement par le regard qu'elles portent sur autrui, elles le sont par la manière dont elles se peignent elles-mêmes. Toutes les rigueurs de l'analyse leur sont bonnes pour traquer en leur esprit la fausse bonne conscience, le confort moral et intellectuel. Elles sont féroces à l'endroit de leurs faiblesses, sans merci, possédées par un puritanisme dont Simone de Beauvoir se reconnaît marquée, non sans en souffrir. Ces *lavages de cervelle*, ces criblages d'idées et de réactions ne peuvent qu'inspirer l'estime et annoncent certainement la venue au monde d'une femme indépendante, en possession de ses seules qualités d'être humain. Ces débourrages qu'on nous met devant le nez éveillent aussi sans doute, chez certaines lectrices, un sentiment de révolte très saine. Il est bon que l'on sache que tout ne va pas pour le mieux dans le monde du *deuxième sexe.*

Cependant, il faut reconnaître que cet exercice de la sincérité n'est pas sans dangers, ou plutôt sans excès dangereux. La revue de nos malformations ou de nos comportements amoureux plus ou moins orthodoxes tourne à l'obsession et le public a tôt fait d'appeler cela de la pornographie ou de l'érotisme et de considérer l'auteur comme une détraquée. J'avouerai que *la Mauvaise Conscience*, par exemple, est un livre que presque sans le vouloir on lit en sautant d'un passage graveleux à l'autre.

Mais il y a plus grave. De la sincérité, on glisse facilement à la complaisance. *J'aimais donner à tous les mouvements de mon âme, au moment qu'ils se produisaient*, écrit Suzanne Allen, *la fine innervation de l'analyse, l'os du jugement. Je me regardais vivre et les événements extérieurs n'étaient que prétexte à mon narcissisme.* Et de cette complaisance à l'exhibitionnisme, il n'y a encore qu'un pas que, par dégoût d'inhibitions ancestrales, Violette Leduc franchit allégrement. *Je ne peux plus me détacher de toi. Si tu voulais comprendre... Je ne peux pas me détacher de toi. Je ne peux pas. Toi, quand c'est fini tu te lèves, tu t'habilles, tu siffles, tu pars, tu disparais. Pour moi, c'est la nostalgie qui commence.* Un tel étalage d'humilité, de débilité appelle moins la pitié et la

compréhension que l'agacement et la répugnance. On a envie de s'écrier avec l'homme à qui s'adressent ces phrases : *Ce que ça peut être femelle une femme!* Voilà donc le drame. Toute pudeur abolie, à force de confidences, la femme indispose les autres contre elle. Une partie d'elle-même condamne, torture une autre partie d'elle-même, avec un fanatisme d'où toute dignité est bannie. Est-ce bien là de l'objectivité? Nous sommes plutôt en plein masochisme. *Je nourrissais les germes de mon propre esclavage et je haïssais en moi tous les réflexes féminins qui m'y portaient*, dit Suzanne Allen. On notera à l'appui des remarques ci-dessus, non seulement le plaisir de Violette Leduc à se rouler dans l'abjection, à dévoiler les pires lâchetés, mais l'insistance de Suzanne Allen à montrer combien, sur n'importe quel sujet, en politique par exemple, elle est portée à penser faux. Il n'est pas inutile de rappeler non plus que ces écrivains, semble-t-il, éprouvent une inclination perverse à faire partie de groupes sociaux battus ou condamnés à l'équivoque, au bavardage : les maurrassiens d'avant-guerre pour Suzanne Allen; les *mandarins* pour Simone de Beauvoir.

Étrange spectacle que celui-ci : la *prise de conscience* que nous étudions est une *prise de mauvaise conscience :* l'aveu d'un passé détestable, le déchirement intérieur, le dégoût, l'impuissance. Pas la moindre trace d'affirmation de soi, point de projection de soi dans l'avenir. Se montrer sous son plus mauvais jour pour persuader les autres de son bon droit, prêcher une révolution sans illusions pour celles qui la feront, sans promesses, sans modèles à suivre, quelle bizarre tactique!

On en vient finalement à soupçonner que les femmes se satisfont de ce seul déballage. Parler, serait en quelque sorte leur forme de passivité la plus active, s'humilier, leur manière la plus efficace d'être provocantes et d'attirer l'attention sur elles. Le livre qu'elles écrivent, sous sa forme de ruminations et de rabâchages, n'est pas une arme de combat, mais une entreprise de défoulement. Il est plus utile à son auteur qu'à ceux qui le lisent. Il fait partie du traitement de guérison par confidences et *relaxe* dont j'ai parlé plus haut : la méthode bien connue des psychanalystes.

N'exagérons pas. Ne serait-ce que par sa longueur, la moisson de détails qu'il contient, la bonne foi un peu aveugle de celles qui l'écrivent, le roman revendicatif féminin est beaucoup plus qu'une simple littérature de vidange.

*Nous ne rêvons pas d'un art supra-terrestre*, dit Simone de Beauvoir dans *les Mandarins*. C'est exact. Nous sommes au niveau du document humain, de la confession, du bilan. Nous faisons l'inventaire d'une boutique passablement délabrée.

Rien ne serait plus facile que de reconnaître dans ce genre romanesque les caractéristiques de la littérature féminine : aptitudes à enregistrer, à analyser; inaptitudes à inventer, à recréer. Égocentrisme, repliement sur soi et sur le passé, minutie, absence d'élan, de lyrisme, sinon intimiste et familier. Tout se passerait comme si la femme était marquée dans son génie par son attitude érotique strictement réceptive.

Mais je préfère attirer l'attention sur un autre point qui me paraît

plus spécialement lié aux œuvres qui nous occupent. Je veux parler de la dissociation de la personne. Dans la mesure même où la femme ne s'accepte plus, elle n'est plus une, comme l'a pu être, par exemple, Colette dans son amour panthéiste de la nature, mais divisée. Son être ancien subsiste, sensible, faisant feu et joie de tout bois. Des pommes cuites, des objets scolaires l'émeuvent : ... *le papier lisse et bleuté, les feuilles Canson au grain presque charnel... les tubes de gouache aux noms évoquant des voyages lointains.* Tout lui est occasion de s'exalter, odeurs et sensations tactiles. Le sordide même n'échappe pas à cette poétisation et loin d'inspirer le dégoût, lorsqu'il est évoqué, invite au contraire à une assez basse compromission avec lui. Mais secondement un être nouveau s'éveille aussi dans l'âme féminine, ce qu'on pourrait appeler un esprit de géométrie, de méthode, une fureur doctrinale, un besoin de systématisation rigide et desséchante. Cet être ancien et cet être nouveau se livrent bataille, s'adonnent à la surenchère. Plus le premier est encore vivant et d'une pesanteur entraînante, plus le second, par réaction, se souhaite distinct, prend du recul, appelle à la rescousse théories et doctrines, tout un appareil d'analyses savantes, traumatismes, symboles phalliques et j'en passe, pour faire le poids, écraser l'adversaire, le prendre lui-même comme objet d'étude, l'enfermer dans des schémas convenus. Pour se donner le droit d'user de sa subjectivité, le personnage féminin commence par se transformer en un objet de science, en un cobaye. Pour entrer dans la famille humaine, il se déshumanise d'abord en se soumettant à une observation clinique et naturaliste, au sens où Aragon utilise ce mot.

Il se trouve donc que, sur le plan de l'art romanesque, le roman féminin est curieusement tributaire de deux genres antinomiques et également peu satisfaisants : le sensualisme subjectif et l'objectivisme scientiste. Ce que Simone de Beauvoir, Suzanne Allen ou Violette Leduc écrivent a été d'une part profondément vécu et ressenti avec force, d'autre part est jugé sans indulgence ni hypocrisie d'aucune sorte. Mais le malheur veut que cela ne soit pas recomposé et revécu tout simplement devant nos yeux — encore qu'il faille noter de très remarquables progrès, une diminution agréable de tension chez Simone de Beauvoir entre *l'Invitée* et *les Mandarins*. Nous ne sommes pas dans la littérature supra-terrestre, c'est entendu, mais même pas dans la littérature terrestre, de recréation vivante. Il manque à ces livres le don de sympathie et de communication, cette objectivité qui, comme le montre Balzac dans une page fameuse, consiste à pouvoir se glisser dans la peau de n'importe qui. Ce défaut de participation, par crainte d'être dupe, fausse en particulier, à mon avis, l'optique entière de *la Mauvaise Conscience*.

A demain donc les romans de femmes qui ne seront pas écrits à la première personne, donc les personnages ne s'appelleront pas seulement Marc, Philippe ou Pierre, mais Marc X, Philippe Y et Pierre Z; romans qui ne seront pas des œuvres à clefs ni des confessions horrifiées et complaisantes, mais dans lesquels leur auteur aura usé en toute liberté et à sa guise d'une humanité dont elle sera membre.

GEORGES PIROUÉ.

# *Aux sources de la vocation littéraire féminine*

Il n'y a pas de fait plus souvent mis en relief, quand on aborde le problème de la littérature féminine, que la rareté des femmes de génie dans le domaine de la création. Les uns expliquent cette rareté par la trop grande subjectivité des femmes ( Emmanuel Mounier). Les autres l'excusent en disant que leurs possibilités ont été jusqu'ici étouffées et perdues ( Simone de Beauvoir). D'autres voient dans cette rareté la conséquence d'une trop grande dépendance à l'égard du milieu, qui leur interdit de *dépasser les limites des modes traditionnels d'existence.* (F.J. J. Buytendijk).

En réalité l'avenir seul nous dira s'il ne s'agit pas d'un malentendu. Peut-être en effet ne rencontrera-t-on jamais de femmes créatrices, tant qu'on les cherchera du côté de Michel-Ange, de Spinoza ou de Bach. Peut-être sera t-il toujours impossible au génie féminin de s'exprimer par la seule abstraction du nombre ou de l'idée. Il est difficile d'imaginer une femme douée de l'idéalisme glacé de Robespierre, de l'intelligence catégorique de Kant, du génie schizoïde de Kafka. C'est peut-être dans le domaine de la création artistique et intellectuelle qu'on comptera toujours le moins de femmes de génie, sauf dans un imprévisible avenir qui modifierait le fond même de la constitution psychique ou hormonale.

Certes, la conception d'une opposition fondamentale entre le psychisme de l'homme et celui de la femme s'efface devant la conception existentialiste d'une opposition accidentelle, conditionnée par les circonstances historiques et sociales. *La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité; les singularités qui la spécifient, tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent* (1). Cependant, accidentelle ou « polaire », la différence existe et les psychologues sont à peu près d'accord pour dire qu'elle porte avant tout, peut-être uniquement, sur l'émotivité.

*Tous les concomitants de l'émotivité sont les mêmes que ceux de la féminité*, nous dit Mounier (2) mettant l'accent sur la différence *quantitative* entre les puissances d'émotion chez l'homme et chez la femme. Buytendijk croit davantage à une différence *dans la nature des sentiments, ou différence qualitative : en un mot, la différence concerne toute l'existence* (3).

Si l'émotivité est bien *la racine du caractère* (Mounier), et s'il est vrai que les écrivains appartiennent souvent *à la famille lamentable et magnifique des nerveux*, qui, selon Proust, est le *sel de la terre*, on peut donc induire que les femmes-écrivains participent

(1) Simone de Beauvoir. *Le deuxième sexe*, II, p.p. 572 et 573.
(2) *Traité du caractère*, p. 245 (Éd. du Seuil).
(3) *La femme* (éd. Desclée de Brouwer). p. 158.

à un double titre des qualités et des défauts dus à une hypertrophie de la sensibilité.

*L'émotion créatrice.*

Une vocation littéraire peut être entièrement déterminée par une structure affective, et je voudrais la distinguer de la vocation purement intellectuelle. Un écrivain, et plus particulièrement un romancier, peut ne pas être un intellectuel, si nous prenons ce mot au sens que lui donne, par exemple, André Malraux : ... *un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie.* Le fait que la femme répugne à l'idée abstraite, même élémentaire, est un lieu commun, et de même le fait qu'il ne s'agit pas d'une impossibilité organique, mais d'un choix concret. L'exemple de Colette est à cet égard significatif. *Je crois,* nous dit-elle d'un de ses amis, *qu'il eût souhaité élargir (moi je disais : borner) ma vie à quelque grande idée... Je lui demandai un jour par malice et représailles, s'il imaginait ce que peut être une existence dévastée par une pensée unique.* (1)

Parmi les vocations littéraires elles-mêmes, c'est la vocation de romancier qui apparaît comme la plus féminine par la liberté que le roman offre au jeu de l'imagination, par sa plasticité et sa souplesse. C'est la forme d'expression où l'on peut le plus facilement couler un témoignage direct et personnel, à peine objectivé, présenter une gerbe de sensations et de sentiments, presque à l'état naturel. L'intellectuelle pure ( par exemple Simone Weil) est rarement romancière, elle sera de préférence professeur de philosophie ou de sciences, voire laborantine ou historienne. Et les chefs-d'œuvre de la littérature féminine : *Corinne, Indiana, Wuthering Heighs, Middlemarch, Christine Lavransdatter, Chéri,* sont des romans.

Nous ne nous étonnerons donc pas de ne pas rencontrer souvent la manieuse d'idées, la créatrice de types, le cerveau mâle, en un mot *la penseuse,* Nous ne nous étonnerons pas davantage de trouver chez la femme écrivain, l'émotion à sa première et puissante sources, qu'il s'agisse d'une femme dominée par le cœur, le corps ou l'esprit.

*Katherine Mansfield ou la boule de cristal*

Ce sont les romancières anglaises qui ont donné les premières à la littérature féminine une existence propre, une forme qui pouvait paraître la meilleure, et définitive. C'est à elles en particulier qu'on peut appliquer le jugement que porte Simone de Beauvoir sur les romancières en général, uniquement occupées *à persuader les femmes de « rester femmes » : vieilles maisons, parcs et potagers, aïeules pittoresques, enfants mutins, lessive, confitures, fêtes de famille, toilettes, salons, bals, épouses douloureuses mais exemplaires, beauté du dévouement et du sacrifice, menues peines et grandes joies*

(1) *Le fanal bleu.*

*de l'amour conjugal, rêves de jeunesse, mûre résignation, les romancières d'Angleterre, de France, d'Amérique, du Canada, et de Scandinavie, ont exploité ce thème jusqu'à la lie* (1).

Emily Brontë *(Wuthering Heighs,* ou la passion amoureuse à l'état pur), Katherine Mansfield, (l'intimité des êtres et des choses surprise à la seconde où elle se fait le plus intense, où elle va éclater et se disperser), Radcliffe Hall *(ce Puits de solitude,* ou l'homosexualité ressentie comme une tare) Rosamund Lehmann, *(Poussière,* ou l'adolescence vécue dans sa trouble ambivalence) Mary Webb *(Sarn, Gone to earth,* ou l'immanence féminine enracinée dans celle de la nature), et tant d'autres romancières anglaises, toutes célèbres, ont en commun la nostalgie de l'enfance, le culte de la maison, le sens de la complexité de la vie, et surtout le secret de donner un caractère universel à des éléments fortement autobiographiques. Enfin elles établissent un rapport intuitif avec le monde extérieur, et réalisent le plus subtil dosage entre la poésie et la réalité, celle-ci étant vécue dans ses détails les plus pratiques, parfois les plus terre-à-terre.

Certes ces qualités tiennent pour une part au climat de la littérature anglaise, intimiste comme le fut l'art flamand, et pour les mêmes raisons. Galworsthy, Huxley et quelquefois Charles Morgan composent les mêmes nuances... Mais dans le cas de leurs confrères féminins, il y a autre chose. Le secret des romancières anglaises ne réside pas seulement dans le choix d'un détail parfaitement révélateur de l'ambiance, mis en relief par une parfaite image. Le détail, l'image et l'atmosphère ne sont que les signes visibles de la vie intérieure qui sous-tend leur talent, et qui plonge elle-même aux sources de la féminité la plus authentique : un psychisme vibrant, et l'intuition de l'invisible. Le cas limite de Katherine Mansfield nous fait voir jusqu'où peut aller cette sorte de médiumnité féminine.

*Mon Dieu, rends-moi limpide comme le cristal, pour que ta lumière brille à travers moi,* écrivait-elle dans son Journal, quatorze mois avant sa mort.

Ne nous méprenons pas sur le sens du mot limpidité appliqué à Katherine. Il ne s'agit pas de l'enfermer, comme on le fait trop souvent, dans le cadre d'une féminité idéale, limitée et désuète. La fille aux yeux de braise était pure, mais de la pureté rouge du métal en fusion : *Ah! une fois en feu pour de bon... comme je flamberais; comme je brûlerais!* On trouve dans son œuvre toutes les nuances de l'amertume, de la frustration, du désir, et le sens aigu de la cruauté de la vie ; rappelons seulement *L'enfant qui était fatiguée, la Mouche, la femme de la cantine...* Le cristal de Katherine Mansfield n'est pas celui de l'innocence, c'est celui de la boule magique où joue le rayon vert.

La plus grande partie de son œuvre est inspirée par le désir de ressusciter le paradis perdu de la Nouvelle-Zélande, où son enfance s'était écoulée près de son frère. Quand celui-ci fut tué

(1) *Le deuxième sexe,* II, p. 552. Le sévère dernier mot s'explique par le cours du développement où il s'insère.

sur le front de France, en 1915, elle se sentit investie d'une véritable mission : *Oh! je veux, l'espace d'un instant, faire surgir aux yeux du Vieux Monde notre pays inexploré. Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux... Je dirai tout, même comment, à la maison du nº 75, le panier à linge grinçait. Mais il faudra tout dire avec un sentiment du mystère, une splendeur, un rayonnement de soleil disparu, parce que toi, mon petit soleil qui l'éclairais, tu t'es couché. Tu es descendu par-delà la lisière éblouissante du monde. Maintenant, il faut que moi je remplisse mon rôle* (1).

Dans cette voie, elle va jusqu'au bord de l'hallucination, et du dédoublement de personnalité. *Peut-être parce que je m'étais endormie en pensant à lui, je me suis réveillée et pendant un grand moment, j'ai été lui. Je sentais que mon visage était son visage endormi et grave. Je sentais que les contours de ma bouche avaient changé et je clignais les paupières comme il le faisait au réveil* (2). Ainsi naquirent beaucoup des nouvelles qui composent *Prélude, Félicité, la Garden-party* : *Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi.*

Il est inutile de souligner le caractère morbide de son identification avec un mort, et le caractère narcissique de la projection de soi-même qu'elle réalise par ce moyen. Nous sommes ici en pleine subjectivité, et il faut admirer que cette infrastructure psychique maladive ait donné naissance à une œuvre humaine, accessible à tous. En réalité, son secret est un don de double vue, qui la rend à la fois sensible à l'aspect le plus quotidien des choses, grâce à une rare faculté d'observation, et à leur aspect second ; (3) et cela sans jamais s'éloigner ni du naturel, ni du vraisemblable, grâce à son don de sympathie humaine, lui-même soustendu par un amour passionné de la vie réelle et vécue.

*Elle paraissait s'adapter à la vie comme une fleur se met en harmonie avec la terre et le soleil*, nous dit John Murry de Katherine. Jusqu'à la fin, cette grande malade resta une vivante. Trois mois avant sa mort, elle écrivait dans son *Journal* : *Je voudrais vivre de façon à travailler de mes mains, de mon cœur et de mon cerveau. Je désire un jardin, une petite maison, de l'herbe, des bêtes, des livres, des tableaux, de la musique. Et je désire écrire, tirer de là ce que j'écrirai, exprimer ces choses... Mais la vie, la vie chaude, ardente, vivante, m'y enraciner, apprendre, désirer, savoir, sentir, penser, agir, voilà ce que je veux.*

Trois mois après, elle était morte. Elle avait trente-quatre ans... Mais cette sorte de testament résume assez bien les sources

(1) *Journal*, 22 janvier 1916.
(2) *Ibid.* 13 février.
(3) On pourrait analyser bien des images de Katherine Mansfiel à cette lumière : plusieurs ont pour secret une intime alliance du concret et de l'abstrait, d'un sens premier, compréhensible pour tous, et d'une signification symbolique. Ainsi, celle-ci qui exprime le désespoir d'un homme redécouvrant sa chambre après une douloureuse épreuve : *Le grand lit aveugle était là, avec son pardessus gisant au travers, comme un homme sans tête qui disait ses prières...*

(L'Étranger.)

de son inspiration : un témoignage *intuitif* sur une vie et un monde considérés comme donnés.

*Colette ou le retour aux sources.*

L'éventail de la littérature féminine en France se déploie dans un climat tout différent. Il y a naturellement des exceptions : l'œuvre de Germaine Beaumont, par exemple, évoque souvent le climat des grandes romancières anglaises. Mais il semble que notre littérature féminine ait longtemps oscillé entre le service d'une cause politique ou intellectuelle, ( Mme de Staël, Simone Weil, Simone de Beauvoir), et l'affirmation d'une sensualité pleinement revendiquée (George Sand, Anna de Noailles, Colette). Ou si l'on veut simplifier à l'extrême, de l'intelligence passionnelle à l'expression de l'émotion concrète, voire physique.

Intensité de l'émotion concrète, respect du corps et des réalités physiques de l'amour, absence de souci spirituel, éloignement à l'égard de l'abstraction, sagesse paysanne ; avec Colette, nous avons l'impression d'entrer dans le domaine rassurant du concret, et, en même temps, dans les régions supérieures où le génie, androgyne par essence, ne garde de féminin que ce qui est nécessaire à sa propre sensibilité.

L'œuvre de Colette plante ses racines au cœur de la nature, le mot n'étant pas pris au sens romantique, mais dans ses deux acceptions les plus concrètes : la terre et l'instinct. La naissance de sa vocation elle-même, la découverte de son talent, évoquent une manifestation spontanée, un libre jeu de la nature : M. Willy lui tendant une plume... (Ainsi George Sand publia ses premiers romans pour subvenir aux besoins de sa vie indépendante, et découvrit presque par hasard le don qu'elle possédait). Germaine Beaumont définit Colette d'un mot qui suffit presque à la contenir quand elle l'appelle « cette sourcière... » (1). Le sourcier n'est pas un médium, il n'invoque pas les esprits, il se contente de capter les fluides naturels. Comparons, par exemple, au passage du *Journal* de K. Mansfield que nous avons cité, ce passage de *Sido* où Colette nous apprend que son père, le capitaine, souffrait d'une vocation artistique refoulée, et imagine qu'il revit en elle : « *C'est lui, à n'en pas douter, c'est lui qui me domine quand la musique, un spectacle de danse, — et non les mots! jamais les mots! — mouillent mes yeux. C'est lui qui se voulait faire jour, quand je commençai, obscurément, d'écrire...* » (2).

Cette simplicité devant le mystère, cette absence d'inquiétude et de curiosité morbides, Colette les doit à ce contact intime avec la nature, qui est le plus puissant des antidotes contre l'angoisse. C'est aux deux sources confondues de son terroir et de son instinct que la mène la baguette de coudrier, comme à ces deux sources perdues qu'elle révérait enfant et en quoi elle rêvait de se dissoudre à la mort :

(1) *Colette par elle-même*, p. 30. (Éd. du Seuil).
(2) *Sido*, p. 79.

*L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, en une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née, et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles, je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...* (1).

On sait assez qu'elle n'a rien refusé du monde extérieur, *depuis les nuits sans lune couleur de cendre bleue*, jusqu'à cette manière qu'avait Sido de *relever les roses par le menton pour les regarder en plein visage*, ni du monde animal : depuis ce chat de son enfance, Babou, qui mangeait les fraises et respirait les violettes, jusqu'à la chatte Dernière. Ni du monde matériel : quelle saveur de nourriture terrestre a-t-elle dédaignée?

Une adaptation au réel si réussie et si rare, suppose à la base une acceptation totale de soi-même, et donc de son propre corps, première réalité à laquelle une femme ait à s'adapter. Emmanuel Mounier insiste avec raison sur *l'étroite parenté qui relie l'adaptation au réel à l'adaptation sexuelle, et qui impose à l'intelligence le contrecoup des vicissitudes du sexe* (2). En ce sens on peut dire que Colette représente le génie féminin libéré de tout complexe, qu'elle illustre un affranchissement si total, qu'il ne demeure dans son œuvre aucune trace de revendication ni de justification. Elle a dessiné la courbe complète de la sensualité à travers les différents âges de la femme : depuis la verte adolescence *(le Blé en herbe)*, jusqu'au renoncement *(la Fin de Chéri* qui est aussi la fin de Léa... ) en passant par la maturité libre et sûre de son choix *(La Vagabonde...)*. Elle a exprimé toutes les faces de l'amour, les secrètes et les maléfiques, depuis *la merveille foudroyante et sombre de la volupté*, jusqu'à la jalousie, *ce purgatoire gymnyque où s'entraînent tour à tour les sens*. Et tout cela sans l'ombre de féminisme, avec une tranquille impudeur d'enfant de la nature.

Pourtant, sous l'expression de cette liberté sexuelle affirmée dans toute la première partie de son œuvre, on peut relever les traces imperceptibles d'une révolte qui se fond en acceptation passive, selon les lois les plus classiques de la psychologie féminine. Et c'est peut-être par ce trait à peine esquissé que Colette est le plus authentiquement femme, c'est peut-être ce trait qui donne à sa leçon de sagesse concrète sa vraie portée. Elle est trop lucide pour ne pas acepter, entre les sexes, une inégalité qui lui semble naturelle, et qui n'implique pas forcément une infériorité pour l'un des partenaires. *Soyez sûrs qu'une longue patience, que des chagrins jalousement cachés ont formé, affiné, durci cette femme dont on s'écrie : — Elle est en acier! Elle est « en femme », simplement, et cela suffit.* (3).

(1) *Sido*, p. 29.
(2) *Traité du caractère*, p. 623.
(3) *La Vagabonde*, pp. 38 et 181.

Paradoxalement, cette femme affranchie semble ainsi condamner les femmes à une passivité équivoque, qui n'aura pour seule supériorité sur celle de leurs aînées que d'être consciente, comme celle de Renée Néré au temps bref de sa liaison... : *je le regarde boire, comme s'il m'accordait une grande faveur. S'il veut, je lui nouerai sa cravate, et je veillerai au menu du dîner... Et je lui apporterai ses pantoufles... Et il pourra me demander d'un ton de maître : « Où vas-tu? » Femelle j'étais, et femelle je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir...* (1).

Il ne faut rien moins que le génie pour donner des ailes à une œuvre si profondément enracinée dans la contingence féminine. Du moins Colette a-t-elle fait la preuve qu'un génie féminin pouvait trouver sa source et sa fin en lui-même, et s'assurer une transcendance par le seul fait de s'exprimer.

*Simone de Beauvoir ou l'intelligence faite acte.*

Il y a cent ans, une petite femme jusqu'alors inconnue, Harriet Beecher Stowe, soulevait de telles passions en publiant le premier best-seller féminin, *la Case de l'oncle Tom,* que Lincoln pouvait la rendre pour une part responsable de la guerre de Sécession : *C'était plus qu'une œuvre, c'était un acte,* nous dit de ce livre Claude Aragonnès (2). Le mot est juste, et on pourrait l'appliquer à d'autres qu'à Harriet Beecher Stowe. Lorsqu'une femme, ayant, non plus seulement comme Colette ou les romancières anglaises, assumé sa féminité, mais l'ayant dépassée, se consacre à la défense passionnée d'une cause, bonne ou mauvaise, intellectuelle ou politique, elle réussit généralement dans la mesure même de sa passion. Mme de Staël en est un exemple célèbre. Simone de Beauvoir en est l'exemple le plus récent.

Si le cas de Simone de Beauvoir est particulièrement significatif et attachant, c'est qu'il illustre une des catégories de la littérature féminine, la revendication active, mais arrivée au suprême degré de son développement, et qui, si j'ose dire, s'épuise dans sa propre victoire... *Le Deuxième sexe* a gagné le dernier combat d'une cause depuis longtemps disputée. Mais il n'a été gagné que parce que l'auteur a pleinement engagé dans ce combat sa féminité révoltée. L'accent du célèbre chapitre intitulé *Montherlant ou le pain du dégoût,* ne peut pas tromper, c'est celui d'une femme qui défend sa propre cause : *Ainsi devant les bêtes féminines, le mâle, du haut de son piédestal, tantôt cruel, tantôt tendre, juste et capricieux tour à tour, donne, reprend, comble, s'apitoie, s'irrite; il n'obéit qu'à son bon plaisir; il est souverain, libre, unique. Mais il faut que ces bêtes ne soient que des bêtes; on les choisira à dessein, on flattera leurs faiblesses, on les traitera en bêtes avec tant d'acharnement qu'elles finiront bien par accepter leur condition... Ainsi se pratiquait systématiquement dans les camps de concentration l'avilissement de l'homme : la race des Seigneurs trouvait dans*

(1) *La Vagabonde,* pp. 38 et 181.
(2) Lincoln. (Éd. Hachette).

*cette abjection la preuve qu'elle était d'essence surhumaine* (1).

On admire généralement chez Simone de Beauvoir l'aisance du jeu qu'elle mène, d'égale à égale, avec les idées, on n'est peut-être pas assez attentif à la sensibilité féminine que révèle son œuvre. Dans *les Mandarins*, la montée de la folie chez Paule, dans *l'Invitée*, la longue maladie de Françoise, ouvrent au milieu de passages quelquefois arides, les sources d'une tendresse grâce à laquelle la romancière semble s'identifier à la fois à la femme-malade et à une femme-médecin. Comme la Pensée existentialiste s'assouplit et s'humanise, par exemple à travers les pensées de Françoise à la clinique : *Sur le guéridon, l'infirmière avait posé une carafe d'orangeade transparente et rose; il semblait à Françoise qu'elle ne se lasserait jamais de la regarder; c'était là;* le miracle était que quelque chose fût là, *sans effort, cette tendre fraîcheur ou n'importe quoi d'autre; c'était là sans inquiétude et sans ennui et ça ne se lassait pas d'être; pourquoi donc les yeux cesseraient-ils de s'en enchanter? Oui, c'était juste ce que Françoise n'avait pas osé souhaiter, trois jours plus tôt : délivrée, comblée, elle reposait au creux de paisibles instants tout fermés sur eux-mêmes, lisses et ronds comme des galets.*

Après la retraite de la maladie, voici la reprise inquiète de la conscience, le triste retour à l'existence : *Elle avait encore devant elle un long moment de solitude, mais ce n'était plus la solitude égale et blanche du matin... les fleurs avaient perdu leur lustre, l'orangeade, sa fraîcheur; les murs, les meubles lisses semblaient nus. Xavière. Pierre. Partout où se posaient les yeux, ils ne saisissaient que des absences. Françoise ferma les yeux. Pour la première fois depuis des semaines, l'anxiété renaissait en elle... Elle reconnaissait cette brûlure de la gorge, ces battements fébriles de son cœur. Pierre l'avait ramenée du fond des limbes et elle ne voulait plus y redescendre; elle ne voulait plus rester ici. A présent, cette clinique n'était plus qu'un exil. Même la maladie n'avait pas suffi à lui rendre un destin solitaire; cet avenir qui se reformait à l'horizon, c'était son avenir auprès de Pierre. Notre avenir...* (2).

En réalité, on pourrait résumer *l'Invitée* tout entier par la question informulée que Françoise se pose dans l'angoisse à travers l'ensemble du livre : *N'ai-je pas raison de tuer Xavière?* Et la partie autobiographique des *Mandarins* par celle-ci : *N'ai-je pas raison d'être Anne en face de Nadine, et son exact contraire?* Effort de justification pathétique qui se résoud dans le cri sur lequel se referme le livre *Qui sait? Peut-être un jour serai-je de nouveau heureuse? Qui sait?* Ainsi, arbitre du drame féminin dans *le Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir en redevient parfois l'acteur dans ses romans. La littérature est le seul domaine où l'on ait le droit d'être à la fois juge objectif et partie subjective. Mais il fallait souligner, grâce à l'exemple de Simone de Beauvoir combien chez une femme au talent viril, l'intelligence s'enrichit d'une impénitente féminité.

(1) *Le Deuxième sexe*, I, p. 324.
(2) *L'Invitée*, pp. 186 et 207.

*La guerrière Herminie.*

*La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée, ressemblent à Herminie revêtue des armes du combat : les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant; ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups ils atteignent au cœur,* écrit Mme de Staël dans le chapitre de *De la Littérature* consacré aux *Femmes qui cultivent les lettres.*

On ne peut pas exprimer plus romantiquement la conception d'une opposition *polaire* entre les sexes, ni condamner plus élégamment les femmes-auteurs à un éternel complexe d'infériorité. L'hyperémotivité féminine est un fait, mais nous savons de quelles manières multiples une femme écrivain peut utiliser le potentiel de sa sensibilité. Ce n'est pas celle-ci qui est sa faiblesse, c'est sa trop grande subjectivité *intellectuelle,* c'est son manque de recul par rapport à son œuvre. Or la littérature féminine n'en est qu'à ses débuts : cent cinquante ans d'existence contre deux mille, et dont le plus clair à été consacré à une sorte de *lutte pour la vie.*

Déjà il semble que les femmes écrivains aient perdu, pendant le dernier demi-siècle, la tendance à l'introspection, à l'autobiographie, au narcissisme offensif qui étaient autant de preuves d'une infériorité primitive fortement ressentie et les seules sources, ou presque, de leur expression littéraire. Dans le chapitre du *Deuxième sexe* consacré à *la Narcissiste,* les citations de Marie Bashkirtseff *(Je suis en scène quand on entre et qu'on me trouve à écrire)* et de Mme de Noailles *( J'étais moins vaniteuse des dons de l'esprit, si vigoureux en moi que je ne les mettais pas en doute, que de l'image reflétée par un miroir fréquemment consulté)* nous apparaissent aujourd'hui pour ce qu'ils sont : des témoignages de cas pathologiques. Simone de Beauvoir nous dit avec raison qu'une *des tares qui pèsent sur quantité d'écrivains féminins, c'est une complaisance à l'égard d'elles-mêmes, qui nuit à leur sincérité, les limite et les diminue,* mais elle nous dit plus justement encore, dans son Introduction : *Il est frappant que l'ensemble de la littérature féminine soit animée de nos jours beaucoup moins par une volonté de revendication que par un effort de lucidité.* Dans presque toutes les directions empruntées par les femmes écrivains, il est heureusement vrai que la *complaisance* à soi cède le pas à la recherche de la *lucidité.* Dans les meilleurs cas, même cette recherche devient inutile. et disparaît devant l'objectivité totale du témoignage : c'est le cas d'*Un barrage contre le Pacifique,* de Marguerite Duras, ou de *les Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, pour ne citer que deux exemples.

Il y a encore, il y aura toujours des exemples de compensation, chez des femmes affligées d'une quelconque infériorité physique et développant sur cette base une haute vocation intellectuelle. Il est, par exemple, impossible d'imaginer Simone Weil belle, heureuse ou aimée. Sa philosophie de la douleur la trahit : *Il ne faut pas pleurer pour ne pas être consolé.* La phrase terrible n'a pu être écrite que par une femme qui n'aurait pas été consolée si elle

avait pleuré... Son œuvre n'est peut-être que le commentaire de sa confidence pathétique sur ces femmes belles qui, en se regardant dans un miroir, peuvent croire qu'elles sont *cela : Une femme laide sait qu'elle n'est pas cela.* Ainsi, Marie Noël sublime, en vers, une solitude hantée de regrets :

*L'amour n'aura pas su comme j'étais charmante...*
*S'il avait su!*

Paule Régnier, frappée de la pire infirmité qui soit, avoue ce que son Journal était pour elle : *... le voile où j'essuyais ma face, le lieu où je m'ouvrais les veines quand le sang m'étouffait, ma soupape de sûreté, l'exutoire sans lequel je n'aurais pas pu vivre...*

C'est dans le Journal intime qu'on devrait trouver le dernier refuge du narcissisme féminin, et, au pôle psychique opposé — du masochisme moral. Or, les vrais maîtres du Journal intime, les plus intarissables graphomanes d'eux-mêmes, ont toujours été des hommes : B. Constant, Amiel, du Bos. Et c'est une femme, Katherine Mansfield qui eut au contraire le froid courage, dans les dernières années de sa vie, de détruire « les énormes cahiers de plaintes » où elle s'épanchait — ne conservant qu'un Journal tout mêlé de notes de travail.

Quant au mécanisme de compensation, on sait combien il joue souvent chez l'homme, et c'est Proust qui l'a le mieux défini : *Les idées sont des succédanés des chagrins; au moment où ceux-ci se changent en idées, ils perdent une partie de leur action nocive sur notre cœur et même au premier instant, la transformation elle-même dégage subitement de la joie.* Ainsi Colette sur la fin de sa vie, bénissait-elle son dernier *apprentissage*, celui de la douleur physique, qui lui ouvrait les portes d'un nouvel univers. Et Maria Le Hardouin nous confie dans *la Voile noire : C'est ainsi que la somme de vitalité que je représentais, détournée de l'action, est devenue le besoin d'écrire, mon seul instinct, une sorte de manière de me reproduire.* Il n'y a là rien de spécifiquement féminin. L'être humain a toujours été l'apprenti de la douleur. Peut-être cependant pourrait-on dire, en nous basant sur ces derniers exemples, que les vocations féminines sont fondées plus souvent que chez les hommes, sur la base d'une souffrance physique ou d'une maladie, la femme dépendant plus étroitement de son corps.

### *La maternité littéraire.*

C'est cet enracinement de la femme dans sa propre chair qui rend surprenante la relative pauvreté de la littérature « maternelle ».

Le fait est connu : la littérature féminine a rarement traité le thème de l'amour maternel. On a souvent relevé ce fait, en en donnant l'explication la plus simple : à savoir que l'émotion maternelle est trop brute et trop primitive pour pouvoir être élaborée par l'art (1).

(1) Cf. Jean Larnac, *Histoire de la littérature féminine en France.*

Certes, il est vrai, d'une part, que l'amour maternel pose moins de problèmes que tous les autres sentiments, et, de l'autre, que sa richesse intérieure, parfaite immanence, est aussi peu susceptible de développement littéraire que, par exemple, ces autres grandes expériences humaines que sont la souffrance physique ou l'extase mystique. Ce qui n'a pas empêché certaines femmes d'écrire de beaux livres sur le thème de l'amour maternel : je pense à *Dame en noir* de Camille Mayran, au *Fruit de vos entrailles* de Claude Longhy, à l'œuvre de Sigrid Undset et de Pearl Buck, aux vers plus anciens de Cécile Sauvage, qui ont rendu célèbre son « petit amant » :

*Tu baves ton lait du matin*
*Jeune allégresse de la terre!*

à la littérature chinoise, qui a souvent traité ce thème, depuis la fameuse poétesse Tsai Yen qui, faite prisonnière par les Hiong au IIIe siècle et relâchée dix ans après, dût abandonner ses enfants à leur père hiong et écrivit *Les dix-huit mesures chantées au cornet hung :*

*La mère et les fils rejetés*
*Aux confins opposés du ciel et de la terre,*
*La haine de mon sort injuste est plus grande que le ciel sans limites!*

Autant que la maternité douloureusement atteinte, la frustration de maternité peut inspirer la femme-écrivain. Ainsi Marie Noël:

*Je n'ai pas de petit à qui donner le lait*
*De ma jeunesse mûre, attiédie et fondante...*

Enfin, rien ne nous interdit d'espérer, pour un proche avenir, le pendant féminin du *Père Goriot* et de *Fils de personne*, voire du très beau roman de Howard Spring : *Mon fils, mon fils.* Ce n'est pas là qu'est le vrai problème, — plus exactement, il s'agit peut-être d'un faux problème : car il n'y a pas de nécessité absolue à faire interférer les deux vocations de la mère et de l'écrivain.

On a assez souvent comparé (1) la joie d'enfanter et celle de porter un livre, les peines de l'accouchement et les difficultés de la création, pour que la conclusion s'impose : à savoir qu'il s'agit dans les deux cas d'un don total de soi à une *créature* issue de soi, et que les deux vocations sont exactement *parallèles*. Une allusion personnelle est-elle permise? Je me rappelle avoir écrit à vingt ans : « Je ne sais pas ce qui serait le plus terrible pour moi, de ne jamais avoir d'enfant ou de ne jamais avoir mon livre. » Ce que j'appelais mes deux vocations m'apparaissait alors comme exactement *complémentaire* et leur non-réalisation une mutilation exactement semblable.

De là à supposer que l'une puisse enrichir l'autre, il n'y a qu'un

(1) Cf. Gina Lombroso, (*l'Ame de la femme*) : *De même que dans les naufrages on a vu des mères jeter avec joie dans le canot de sauvetage leur enfant, plutôt que de s'y jeter elles-mêmes; de même on a vu des sculpteurs, des peintres, des écrivains, insensibles aux intempéries, à la maladie et à la faim, mourir d'inanition et de froid pour finir et sauver leurs œuvres.*

pas, — qu'il ne faut peut-être pas franchir. Je croirais volontiers qu'une femme-écrivain bénéficie en devenant mère d'un enrichissement qui affecte *toute* sa personnalité, mais que l'apport reste le plus souvent indiscernable dans son œuvre. Les femmes exceptionnelles assument la maternité avec autant de simplicité que les autres, — plus peut-être : Mme de Staël, George Sand, Colette furent d'excellentes mères, en acceptant toutes les charges avec un parfait naturel, parce qu'elles étaient des êtres humains complets. Mais leur génie avait-il besoin de ce stimulant? Quand Katherine Mansfield malade rêvait d'un enfant : *Qu'aurait dit le docteur*, demande-t-elle dans son Journal, *si je lui avais raconté que, jusqu'à ces jours derniers, j'avais eu un petit enfant de cinq ans et quelques mois, et de sexe indéterminé? Parfois, c'était un petit garçon. Depuis deux ans, c'était très souvent une petite fille...* elle n'était plus qu'une jeune femme ordinaire, crispée sur son désir de vivre et de se survivre, et il est probable qu'à ces moments-là, elle ne se rappelait pas qu'il y avait pour elle un autre moyen de survivre.

★

Au moment où la littérature féminine arrive à l'âge adulte, la question qui se pose est celle-ci : doit-elle se fondre dans la littérature tout court, ou garder le sceau émotionnel qui lui donnait jusqu'ici ses caractéristiques propres? Est-il possible que la femme accède à la plénitude de l'efficience intellectuelle masculine, et si, contrairement à ce que nous supposions au début de ces pages, cette promotion est possible, est-elle souhaitable? On touche là le secret de l'avenir; si la littérature féminine ne pose plus de problème, elle contient encore une inconnue.

Sans doute son évolution dépend-elle (comme d'ailleurs la littérature masculine dépend finalement des hommes qui la font) de la qualité *humaine* des auteurs féminins qui nous succéderont. Plus en celles-ci le goût de l'action et le sens de l'humain auront dissous le tenace noyau du narcissisme, et éloigné la tentation du rêve, plus vite elles nous donneront leurs chefs-d'œuvre.

Or tout être humain pour être complet doit assumer son sexe, corps et âme, et la double nature de ce sexe, *animus* et *anima*. On sait assez que tout artiste participe de l'émotivité féminine, que toute femme créatrice tente un effort d'objectivation, et que tout chef-d'œuvre est androgyne. Finalement, il est peut-être sans importance qu'une des composantes l'emporte, quand il s'agit de chefs-d'œuvre, et s'il s'agit de génie.

GENEVIÈVE GENNARI.

# *A propos d'une lectrice de province*

*UNE dame de Saône-et-Loire disait récemment à un jeune homme à marier qui m'a rapporté le mot : « Ma fille sera une bonne maîtresse de maison; elle ne perd pas son temps à lire. » Qu'on puisse, en 1956, prononcer une phrase de cette sorte, prouve qu'un siècle et demi d'instruction obligatoire n'a pas eu le résultat qu'escomptaient les législateurs. Écrire, passe encore; cela permet de doter les filles, quand elles se nomment Françoise Sagan ou Minou Drouet; mais lire, c'est vraiment perdre son temps. D'abord, cela coûte de l'argent, et de l'argent qu'on ne voit pas. Vous me direz que des livres, on en voit sur les rayons des bibliothèques. Oui, ça meuble, mais il suffit d'un regard pour les apercevoir; tandis qu'un petit air de piano, cela occupe et fait parler. De sorte que des leçons de musique seront toujours un meilleur placement pour une mère de famille.*

*D'ailleurs, les esprits fins ne s'y sont pas trompés. Parlant d'Hélène vieillie, Ronsard écrivait :* assise au coin du feu dévidant et filant. *C'était un homme sérieux, connaissant les bonnes mœurs. Il se gardait de dire* dévidant et lisant. *Et Balzac, dont on ne saurait dire qu'il était un esprit faux, mettait en lumière les dangers d'un funeste penchant à la littérature, chez les dames.* Si ce mot ne devait pas, *écrivait-il,* comporter une espèce de blâme, on pourrait dire que George Sand a créé le *sandisme* tant il est vrai que, moralement parlant, le bien est presque toujours doublé d'un mal. Cette lèpre sentimentale a gâté beaucoup de femmes, qui, sans leur prétention au génie, eussent été charmantes. Le sandisme a cependant cela de bon que la femme qui en est attaquée faisant porter ses prétendues supériorités sur des sentiments méconnus, elle est en quelque sorte le *bas-bleu* du cœur : il en résulte alors moins d'ennui, l'amour neutralisant la littérature.

*Nous y voilà : l'amour et la littérature sont associés dans le cerveau des femmes. Avouer qu'on lit, c'est reconnaître qu'on pense à l'amour. Voici pourquoi on lit beaucoup, en province — n'en déplaise aux mères de Saône-et-Loire — sans toutefois en convenir. Pour beaucoup de dames et de demoiselles, prendre un roman sur un rayon c'est agir comme l'ingénue vieille qui changeait tous les matins de linge en observant qu'il pouvait toujours se trouver un impertinent...*

*Que sont ces livres dont la lecture est tenue secrète? Avant tout, des histoires de femmes honorables auxquelles il arrive des aventures*

*sans que leur responsabilité soit formellement engagée. Aurait-on vendu un million d'exemplaires de* Autant en emporte le vent *si l'épopée de la jeune Amérique n'avait réclamé plus d'audace que de vertu? Et* Caroline *aurait-elle été* chérie *si Cecil Saint-Laurent n'avait pris la Bastille au premier chapitre?*

*Ou alors, il faut que les aventures se situent au loin, dans des pays sans commune mesure avec Charolles ou Romorantin. Au Canada, par exemple, sur les traces de Mazo de la Roche, ou aux Antilles où sont les flibustiers. Il faut que l'intrigue se déroule* ailleurs, *mais selon les sentiments que l'on éprouve ici. Quelquefois, l'ailleurs est Paris, ou c'est, plus simplement, un milieu assez fermé. Ne parlons pas du jeune homme riche séduisant la pauvre ouvrière car, de nos jours, le jeune homme riche travaille comme Jenny et ne conserve de réel prestige qu'au cinéma, sur fond de palmiers. Le milieu qui plaît aux dames s'est vulgarisé, au cours des dix dernières années. Le milieu qui se vend bien, en ce moment, c'est une sorte de Zola sans gros rouge, du Zola au whisky.*

*Il m'a été donné de consulter la volumineuse correspondance reçue par l'éditeur de Simone de Beauvoir au sujet des* Mandarins. *Une infirmière écrit :* Le livre m'a été une évasion dans un monde nouveau et une détente au milieu de mon service parfois si pénible. *Une petite jeune fille qui signe Nelly révèle :* La langue crue et les mœurs libres des personnages ne ressemblent pas à ce que je connais dans mon milieu, mais, justement, cela me sort nettement de l'ordinaire. *Une dame de la Somme confie :* J'aime ce livre pour toutes les idées semblables, mais confuses, qui s'agitaient dans mon esprit et que Simone de Beauvoir m'a aidé à définir grâce à ses cruelles vérités.

*Mais que se passe-t-il en Saône-et-Loire? C'est de là qu'on écrit :* Vraiment, ces gens-là n'ont pas lieu d'être fiers.

*Bref, pour les lectrices obligées de ménager leur monture, il semble que le roman soit un moyen de voyager loin. C'est aussi un exemple qui sert de modèle aux rêves inavoués. Exemple de ce qu'on pourrait faire si l'on avait la chance d'échapper au tran-tran quotidien. Exemple de la séduction que l'on aurait si l'on possédait des diplômes ou des toilettes (selon que l'on vient de lire Simone de Beauvoir ou Christine Arnothy). Exemple de ce que l'on apprendrait dans les bras d'un certain homme...*

*Il est admis que les hommes conservent le privilège de lire les ouvrages légers. Mais depuis que le roman sérieux se permet d'être d'un* réalisme enivrant, *selon l'expression d'une lectrice égyptienne de Mme de Beauvoir, point n'est besoin, pour s'instruire, de dérober Crébillon fils. Et l'on comprend que les dames de bien n'avouent pas leurs lectures. Le philosophe libertin Maxime de Pont Saint-Esprit se montrait fort en avance sur son époque quand il écrivait :* Platon voulait que les deux sexes reçussent la même éducation. Nos dames et nos messieurs de la bonne compagnie se ressemblent le plus qu'ils peuvent depuis que les bégueules en fontanges tiennent des salons littéraires et se piquent d'égaler nos agréables par la variété et l'immensité des connaissances. Il serait fort singulier que, contre leurs intentions, tout cela n'aboutît qu'à ressusciter le platonisme

si bien oublié. Mais rassurons-nous, il n'y a rien de moins à craindre tant ce moderne savoir épargne de feintes, de mensonges, de faux serments. La science romanesque réduit à une simple inadvertance, à si peu de chose, à rien, ce qu'on appelait tragiquement perfidie dans les temps de bêtise, de brutalité ou de vertige. Dès qu'il est reçu que les passions sobres ne font que des hommes communs, que le bonheur est tout ce qui flatte le corps, que nos désirs sont nos suprêmes lois, que la résistance aux égarements est impossible ; le moyen qu'une femme qui ne veut pas confondre un homme d'un mérite supérieur avec des gens du commun, qui se sent distinguée du vulgaire par des passions voraces, relevées, sublimes ; qui, soumise à ses désirs comme aux lois de la nature, est à l'unisson avec tout homme aimable dont la philosophie est la même ; le moyen que ni l'un ni l'autre soit perfide ! Ils sont sous le charme. Ceux qu'ils peuvent avoir quittés n'ont pas le droit de se croire trahis ; on ne promet de l'amour que pour le temps qu'il dure, et les vœux illusoires de fidélité ne portent que sur l'aveugle présomption d'être constamment l'objet le plus aimable, tout comme une héroïne de roman. Les gens du bel air vont droit au fait, et ils en sont à leur dixième intrigue que, suivant l'ancienne et verbeuse méthode, ils n'auraient pas encore formé le nœud de la première. Sous l'influence admirable de la littérature, les maris mêmes contractent une sociabilité dont cette espèce ne paraissait pas susceptible ; les fureurs de la jalousie s'amortissent et se changent en condescendance ; les rencontres imprévues, les découvertes inopinées sont moins fréquentes et n'ont plus de suites funestes chez des époux qui savent leur monde et leur philosophie.

*Pont-Saint-Esprit parlait d'une sorte de maris dont l'espèce est aujourd'hui en voie de disparition. Mais ses observations sur les femmes instruites ont conservé leur justesse. Le roman dévoile des entrées secrètes dans le cœur des femmes et il en laisse la porte entrouverte. C'est pourquoi, sans le dire, on lit beaucoup en Saône-et-Loire.*

HÉLÈNE TOURNAIRE.

# Opinions et Témoignages

Enquête de Nadine LEFEBURE

*Les Lettres, autrefois presque uniquement métier d'homme, s'augmentent chaque année d'œuvres de femmes.*

*D'où naît cette profusion, quel est son apport dans* la Littérature, *quel est son avenir? Les grandes œuvres ne peuvent-elles indistinctement être attribuées à des hommes ou à des femmes? Les écrits de femmes touchent-ils un public féminin et sont-ils ignorés du public masculin, ou au contraire le lecteur est-il indifférent au sexe de l'auteur qu'il aime? Telles sont quelques-unes des questions que nous avons posées à des femmes qui, depuis quelques années, font preuve, par le rythme soutenu de leur production, d'une réelle vocation d'écrivain.*

*Au vrai, pour beaucoup, la littérature féminine ne serait qu'insatisfaction, mutilation, ou encore renoncement à la vie de foyer, existence à l'écart. Renoncement encore accru par une tendance à l'égocentrisme qui bloquerait l'écriture féminine sur la voie du lyrisme personnel.*

La véritable littérature féminine n'existe pas encore, *déclaraient Marcelle Auclair, Marguerite Duras, Françoise d'Aubonne, au cours d'une enquête d'Edith Mora* (1), *comme si une grande faiblesse pouvait être rachetée par une promesse d'avenir. D'une manière plus positive, ces programmes « en espoir » se heurtaient au fatalisme de Louise de Vilmorin, convaincue, elle, de la définitive* supériorité masculine — *ce qui donnait raison au psychologue Heymans, signalant chez la femme, à côté d'un impérialisme envahissant, un désir d'agir sur autrui, une fragilité congénitale marquée par l'absence de sens créateur, un manque d'esprit critique, de logique et d'intelligence abstraite .*

*En résumé, tous et toutes, qu'ils espèrent ou qu'ils constatent, s'accordent à reconnaître que la femme écrivain — sauf exception — n'a pas tenu ses promesses, et que l'avenir même est compromis, non par un retard, mais par de fausses directions; c'est ce qu'à bien mis en lumière Simone de Beauvoir :*

La femme (comme les noirs en Amérique) n'est pas réellement assimilée à l'ensemble de la société : elle ressent encore sa situation comme une limite. Ce qui peut conduire à deux attitudes dangereuses : ou bien renier systématiquement cette situation, ce qui revient à nier ou truquer, ou supprimer toute une part de l'expérience dont une œuvre d'écrivain s'alimente : on risque alors la

(1) Cf. *Nouvelles Littéraires* juillet-août 1951. Dans cette enquête, étaient constamment citées en exemple de littérature féminine *accomplie*, les œuvres de Simone de Beauvoir, Simone Weil, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar.

piètre imitation d'œuvres masculines, la banalité ; ou bien on s'enferme dans la situation, soit en la revendiquant, soit en s'insurgeant contre elle, et on contribue par là à développer le mythe d'un monde féminin propre à la femme et qui la séparerait du monde tout court.

*Autrement dit : tant que subsistera l'antagonisme du masculin et du féminin, imitation et revendication continueront d'être les deux voies sur lesquelles s'engageront la plupart des femmes écrivains. Un jour viendra pourtant, quand l'évolution de la femme sera réalisée, où* la littérature féminine sera un cas aussi exceptionnel que la littérature régionaliste. *Et ce jour coïncidera avec celui que Rilke évoque comme la fin d'*une période de mascarade :

La jeune fille, la femme, dans leur développement propre n'imiteront qu'un temps les manies et les modes masculines, n'exerceront qu'un temps des métiers masculins. Une fois finies, ces périodes incertaines de transition, on verra que les femmes n'ont donné des mascarades (souvent ridicules) que pour purifier leur nature des influences déformantes de l'autre sexe. La femme qu'habite une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante est sans doute plus près de l'humain que l'homme, le mâle prétentieux qui ignore la valeur de ce qu'il croit aimer, parce qu'il ne tient pas aux profondeurs, comme la femme, par le fruit alourdissant de la vie. Cette humanité murie par la femme dans les douleurs et les humiliations, verra le jour quand la femme aura fait tomber les conventions qui la condamnent à n'être seulement qu'une femme (1).

*Cette vue supérieure prise par Simone de Beauvoir, Rilke et quelques pionniers, est-elle le secret d'esprits vigilants, ou, au contraire, les femmes écrivains dans leur ensemble sont-elles sur le point d'ordonner leur mentalité et leur puissance d'expression selon les intentions de ces esprits généreux? Tel est le sens de l'enquête que nous avons menée, car seuls des témoignages multiples et spontanés peuvent ramener ces projets d'avenir sur le plan de l'expérience et donner à nos lecteurs ces éléments d'une réflexion non complice sur la situation de la littérature féminine en 1956.*

NADINE LEFEBURE.

(1) R. M. Rilke, Lettre à un ami, 14 mai 1904, citée par Jean GUITTON, *Essai sur l'amour humain*, p. 246. (Édit. Aubier.)

# I

# Les conditions de l'écriture

## *Rendez-vous à l'aube avec des personnages*

Une des choses les plus difficiles dans la vie est sans doute d'être en même temps femme et écrivain. Je crois qu'a priori il est fait moins de confiance, dans ses débuts, à une femme qu'à un homme. Il y a deux sortes d'hostilité, une hostilité extérieure, qui se traduit par : « Encore une femme qui écrit ! » et une hostilité intérieure lorsqu'un mari commence à avoir peur que la bonne petite vie grise risque d'être bouleversée autour de lui.

Dans ce cas, l'unique sauvegarde est d'avoir chambre à part, serrure qui ferme bien, et le silence. Un homme écrivain attend de sa femme ou qu'elle soit indulgente ou qu'elle soit esclave. Tandis qu'une femme ne demande rien d'autre que l'indulgence.

Je n'ai jamais écrit dans ma vie dans des conditions telles que je me sente à mon aise. Deux pages entre le petit déjeuner et le déjeuner. Des idées qui viennent en accompagnant l'enfant à l'école. Un début de chapitre « formidable » tout en repassant une chemise. Et enfin quand je me mets à ma machine, le téléphone se prend à sonner.

Pour ma défense personnelle, c'est à trois heures du matin que je commence à vivre. Complètement engourdie par le sommeil, je vais à la cuisine pour faire un café et, en retournant dans ma chambre, je referme soigneusement la porte. Mes doigts s'appliquent sur les touches. Ce sont des moments miraculeux, dans l'absence totale de bruit, que cette rencontre matinale avec des personnages surgis de l'ombre; l'un est assis sur mon lit; l'autre m'attend, dans mon fauteuil. Voici le bonheur quasi complet... jusqu'à ce qu'à sept heures et demie la sonnerie tinte. Chacun se réveille, d'une pièce à l'autre, dans l'appartement. Eux voient leur journée s'ouvrir. La mienne s'achève.

Mais si une femme écrivain a la chance incroyable d'avoir un mari qui soit à la fois poète et réaliste, qui puisse être adulte en gardant ses vingt ans, ou qui ait préservé, à l'âge mûr la sensibilité de l'adolescent, alors, dans ce cas, il n'y a plus de chambre séparée, plus de serrure (que recommandait si bien Virginia Woolf) plus de

rendez-vous à l'aube avec les personnages. Tout est au contraire partage, échange, dans une création joyeuse.

Est-il possible que cette chance existe?

J'écris depuis l'âge de quinze ans. Avant même que je n'use mes yeux dans l'ombre de la cave, pendant le siège de Budapest. Je garde le souvenir déjà de ce temps-là d'avoir toujours préservé moi-même l'atmosphère nécessaire, comme la tortue qui, à la première alerte, retire sa tête sous la carapace protectrice.

Je n'ai pas la prétention d'apporter à quiconque un message. J'aime mes lecteurs inconnus et, selon la formule consacrée, « avertis ». Que puis-je faire d'autre qu'exprimer ce que je sens en moi? Je continue à écrire. A respirer.

CHRISTINE ARNOTHY (1).

## *Écrire, c'est frauder avec les heures*

*Une porte, fût-elle cadenassée, ne peut, me semble-t-il, suffire à isoler l'auteur de son milieu familial. Défense illusoire, elle ne réussit pas à éliminer les bruits trop connus, qui font chair avec vous, développant par leur étouffement même, un climat d'anxiété, un sens aigu des devoirs négligés qui vient s'immiscer entre moi et mon cahier chiffonné de remords.*

*Cette entrevue avec soi-même, prend auprès de l'entourage une importance démesurée. Alors qu'ils considèrent de façon indulgente le temps passé à bavarder, qu'ils l'acceptent comme un mal nécessaire, inhérent à la condition féminine, mes hommes ne peuvent supporter ce voyage solitaire : « Encore combien de temps? » hurle le plus petit en donnant des coups de pied dans la porte et son stupide verrou.*

*Les grands, dont je crains le jugement exact, si précis dans sa dureté, m'accueillent avec un sourire en biais : « Tu travailles? » Je mens en bredouillant, lassée de ce texte misérable, qui déjà laisse en moi une impression de détresse.*

*Le matin seulement, dans l'aube pressentie, on peut enfin sortir de dessous son lit, le cahier cent pages, poussiéreux. Par la porte ouverte, les respirations se font concurrence, dans un rythme rassurant. La pièce en désordre prend son temps. Sans peine, les mots grimpent à l'échelle, il n'y a qu'à les saisir. Mon enfance refoulée par celle des autres, timidement apporte sa chaleur unique, et les souvenirs veloutés se collent d'eux-mêmes à la page.*

*On ose alors, sans honte, rire à son œuvre, née d'heures blanches, « désinsérée » du temps. Les enfants acceptent les visages tirés, les gestes d'endormie. Votre mari ignore. Tous, tributaires de l'habitude, ils ne vous demandent que d'être présente...*

*Cette littérature de fraude, toujours un peu instable, manque des qualités solides et méthodiques, faites de continuité, que l'on trouve dans les écrits masculins. Et, au contraire, notre sensibilité en éveil, toutes voiles dehors,*

(1) Christine ARNOTHY a publié : *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir* (Édit. Fayard) ; *Dieu est en retard* (Édit. Gallimard).

*s'agrippe avec frénésie aux minutes volées, donnant son caractère spécifique, injustement qualifié de « léger », aux œuvres féminines. Il nous arrive d'envier l'unité de pensée des hommes. Si, théoriquement, nos droits sont les mêmes, les heures déguisées pour nous de multiples costumes, apportent une dispersion qui fait peur à l'image, sans cesse fuyante devant les yeux, étourdie avant de naître.*

ANNIE LAURAN (1).

## *Les remords d'une mère de famille*

Mariée et mère de deux enfants, je me demande souvent pourquoi je continue à écrire : un vice, sans doute, plus tenace que le tabac et plus difficile à satisfaire, faute de ce long moment devant soi, vide de toute préoccupation qui permet de réfléchir ou de rêver, stylo en main. J'ai pourtant la double chance de ne pas manquer d'argent et d'avoir épousé un homme de caractère assez amène. C'est aussi un homme d'affaires, ce qui suppose — je ne sais trop pourquoi, au fond? — un minimum de dîners, de cocktails et autres réceptions. Pour y faire figure décente, il me faut : 1° être étrillée, savonnée, peinte, coiffée, parée; 2° parler, donc boire, sinon l'ennui me paralyserait très vite la langue; 3° retrouver tard mon lit et me réveiller les yeux pochés, le foie géant. Au matin, j'entrouvre une paupière et je m'intéresse à mes fils en partance pour le lycée. Aussitôt le téléphone sonne et, suivant le cas, j'aiguille les gens vers le bureau de mon mari ou je les remercie de m'inviter à reboire et à me repocher les yeux. Puis tentative de me poser en pyjama devant ma table et mon stylo à billes. Irruption immédiate de la femme de ménage qui m'entretient de notre pain bi-quotidien. Quoi manger? Elle me l'a déjà demandé la veille au soir et elle a déjà oublié mes réponses. Je sais aussi qu'au marché elle oubliera quelque chose. Tant pis, se laver, s'habiller, aller chercher la chose, au revoir crayon à billes. Le téléphone ne se laisse pas oublier, mon mari m'a parlé d'appliques à acheter, d'un dîner que je vais donner, de plusieurs « mercis » ou « félicitations » ou « condoléances ». Même si je ne fais pas tout cela (et si je le fais, c'est plutôt mal que bien parce que je pense à une histoire comme enfermée en moi et qui n'a pas le temps de s'écrire), j'ai mauvaise conscience et je n'arrive plus du tout à imaginer mes héros. Coup de sonnette et retour du lycée : les chères têtes blondes se foutent éperdûment de la mère-écrivain, et c'est bien naturel : elles poussent des clameurs, ont des colles à faire signer et mal à la gorge, se demandent comment occuper jeudi ou dimanche. Un peu plus tard, rentre l'époux très gentil, très affable qui me demande si je n'ai pas oublié les « mercis » et les « condoléances », ni d'alerter le plombier à propos de la fuite, ni d'acheter les tasses à café pour le prochain dîner. Conversation

(1) Annie LAURAN a publié : *Celle que j'étais hier* (Édit. Plon).

très intéressante des mâles sur la maison, le rugby ou le satellite que les États-Unis vont lancer. Je m'intéresse au satellite, mais brièvement. Ils veulent tous se nourrir, détestent attendre et se tournent vers moi d'un air réprobateur. Mauvaise conscience encore, un peu d'aigreur, le stylo à billes est devenu un stylo fantôme. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi ils sont si pressés : après le repas, ils traînent, désœuvrés, pendant un bon moment. Ils partent les uns après les autres et je me réinstalle devant le cahier. Irruption presque immédiate et sous un prétexte plausible de la femme de ménage qui visiblement a horreur que j'écrive. Téléphone. Retour du lycée avec les devoirs à faire et les leçons qu'on n'a pas envie d'apprendre. Élever deux crétins, ça jamais : ils m'en rendraient entièrement responsable. Bizarre, mais il faut déjà s'étriller pour sortir.

J'ai fini par trouver une solution. Une heure par jour, l'air Nimbus et une serviette en cuir assez inutile, mais qui impose le respect, accrochée à mon bras, je vais au café où dans un bruit de vaisselle, de percolateurs et de voix, je me laisse porter sur la mer et où je rêve, je rêve pour une vie entière des histoires qui auraient pu arriver.

NICOLE DUTREIL (1).

## *Je travaille quand ma maison dort*

*Jamais une porte fermée à clef n'empêchera les soucis d'entrer. Virginia Woolf a raison : pour écrire une femme doit se retirer du monde, de son monde familial, et pour cela s'abstraire de bien des choses. Une chambre à soi, une table à soi sont nécessaires au même titre qu'un stylo à soi. Mais il est bien difficile d'entendre sonner le téléphone sans répondre, ou d'entendre pleurer un enfant sans s'enquérir de la raison de ces pleurs auprès de celle qui le garde, de sentir voguer sa maison en éludant ses responsabilités de capitaine. Toutes choses qui vont de soi lorsqu'une femme travaille hors de chez elle.*

*Mon problème consiste à ne pas me coucher trop souvent tard, pour avancer vers la petite aube en été, et bien avant l'aube en hiver, l'heure de mon lever. Bien heureux le jour où je pourrai me lever à cinq heures du matin. J'écrirai des romans-fleuves.*

*Dans la journée je pique bien ici ou là deux heures aux obligations ou aux soucis de la maison (je suis aidée) ou à ce que j'appelle les « besognes » (travaux obligatoires), pour reprendre ce que j'ai écrit le matin. Ce travail n'apporte rien, peut-être prépare-t-il celui du lendemain matin. Le roman que j'écris grossit ainsi en secret.*

*Nuit-il à mes occupations? Je ne crois pas. Je tiens au contraire à tout concilier. On peut ruser avec les mondanités et se faire remplacer à un cocktail par une lettre amicale. Nuit-il à mon mari? Si je le lui demande il dit : « Non. » Et pourtant certains jours, et quelquefois pendant des semaines,*

(1) Nicole DUTREIL a publié : *Lieu d'asile* et *le Miel acide* (Édit. Gallimard) ; *la Poudre d'or* (Édit. Plon).

*je reste habitée par le regard d'un de mes personnages, par un geste dont je n'ai pas saisi le sens, par le drame que j'ai déchaîné. Cette cacophonie est pénible : en soi une voix qui pleure et autour de soi la musique foraine d'une journée parisienne. En dramatique cela vaut l'opéra d'Alban Berg.*

*Au fond j'aime le secret. On me gêne quand on me questionne sur mon travail et j'en parle mal.*

*Je n'ai pas d'enfants. Il m'est arrivé d'en avoir à demeure. Un enfant part de bonne heure pour l'école. J'avais plaisir à le réveiller, à déjeuner avec lui dans la cuisine en parlant à voix basse de sa journée, puis je me remettais au travail. C'était très réconfortant.*

*Le travail d'un homme est éminemment respectable : gagne-pain et ordre des choses. Il peut, lui, fermer ses portes à clef tout le jour et s'abstraire de tout sans avoir un sentiment de culpabilité. Si j'étais un homme, il me semble que j'aimerais travailler dans un grand café. Les allées et venues, le bruit des autres qui ne vous concerne pas, sont stimulants et préservent la solitude mieux que des portes fermées.*

Renée Massip (1).

## *Je transporte avec moi une chambre de travail*

Mon travail se passe en deux temps : celui de la rumination et celui de l'écriture. En ce qui concerne la rumination, elle ne s'élabore avec ardeur et fruit qu'au sein de la vie la plus quotidienne et la plus familiale qui soit : un mari sculpteur, une fille lycéenne de dix-huit ans, une très grande maison en Ile-de-France. J'ai besoin, pour bien ruminer mon travail, d'accomplir certaines tâches ménagères : astiquer mes meubles et mes objets, composer des bouquets, faire les courses au village, me promener soit dans le parc, soit dans la campagne avec mon mari et ma fille. J'aime aussi mes séjours hebdomadaires à Paris où le recueillement de la semaine est soudain violenté par le bruit, le mouvement et les innombrables visages rencontrés. Je bois la vie, la rumine longuement jusqu'à ce qu'elle devienne ma substance. Et c'est alors que le travail se met à sourdre, goutte à goutte : je passe au second temps : l'écriture proprement dite.

Je transporte avec moi une « chambre de travail » abstraite qui varie selon les saisons, le temps, la lumière ou le vent, ou parfois même selon mon humeur. En hiver, mon appétit de chaleur m'enferme dans la salle à manger, près du poêle. Dès les premières lueurs du printemps, la « chambre » émigre sur une terrasse à marquise vitrée orientée au sud-est : j'adore le contact direct avec l'air et la lumière. Un peu plus tard, j'abandonne la terrasse et descend au jardin, sous un néflier du Japon pleureur : ses longs rameaux gris-vert — mi-saule, mi-olivier — me protègent du soleil et forment autour de moi une cage mouvante dont chacun respecte la tranquillité. Après les heures de travail, lorsque les miens viennent m'y

(1) Renée Massip a publié : *la Régente* (Édit. Gallimard).

rejoindre, ils frappent à la porte imaginaire, et je leur dis d'entrer ou de me laisser seule quelques instants encore. A l'automne, je quitte la chambre-néflier pour la chambre-pelouse où le soleil joue encore à l'été; et j'en profite le plus tard possible dans la saison, jusqu'à ce que la pluie et la fraîcheur m'obligent à retrouver la chambre-terrasse, et puis, de nouveau, la chambre-bureau et la chambre-salle à manger et son poêle.

Comme le décor a pour moi une grande importance, ces déménagements me plaisent beaucoup et nourrissent mon travail. Quand j'ai fini d'adorer les arbres, les fleurs et l'herbe, je puis aimer les meubles et les objets qui composent mon intérieur, et j'en ai vraiment besoin.

Tout cela s'intègre merveilleusement au rythme de la vie familiale. Ma fille n'est là qu'en fin de semaine. Il nous arrive de travailler l'une près de l'autre (pendant la période de la chambre-poêle) et je me borne à lui tourner le dos pour ne pas être gênée par sa présence. Elle observe un silence absolu. Quant à mon mari, son métier de sculpteur pose des problèmes de création qui s'harmonisent si parfaitement avec les miens que nous adorons travailler à proximité l'un de l'autre. La cadence des outils, le bruit de la pierre battue, mordue, écrasée, forment la matière du recueillement dont nous avons besoin tous les deux.

DOMINIQUE ROLLIN (1).

# II

# Le cœur du problème

## *La femme dispose des sources de la création*

Je crois à l'avenir de la littérature écrite par les femmes, je ne crois pas à celui d'une littérature féminine s'adressant aux femmes et ne pouvant être écrite que par elles.

Je ne puis estimer la littérature et la poésie que dans la mesure où elles constituent une méthode de connaissance et un mode d'approche de ce *réel* que l'on ne saurait atteindre par les seules voies du raisonnement et que les philosophes ont nommé le *réel ontologique*. Je mets à cet égard hommes et femmes sur le même pied.

(1) Dominique ROLLIN a publié : *l'Ombre suit le corps, les Marées, les Deux sœurs, le Souffle, les Quatre coins* (Édit. du Seuil) et *le Gardien* (Édit. Denoël).

Seuls leurs moyens diffèrent. Mais cette différence pourrait bien tourner à l'avantage des femmes. Bien plus que celle de l'homme, la mentalité féminine baigne dans ce que Gœthe nommait « l'univers des Mères ». C'est le domaine de la nuit originelle qui nous dépêche les états de délire et d'extase. La femme dispose de révélations somatiques et de *sources* remarquables (que l'on songe à la relation entre l'activité créatrice et la maternité). Encore faut-il qu'elle sache utiliser ses expériences, qu'elle consente à introduire la clarté et l'intelligence dans l'obscur et l'irrationnel, à porter la lucidité jusqu'au cœur du vertige. Le grand écueil pour la femme écrivain est de confondre sentimentalité et poésie, alors qu'entre les deux il y a toute la distance qui sépare l'aveuglement consenti de la présence d'esprit, l'attachement borné au particulier de ce détachement souverain qui hausse l'écrivain au-dessus du circonstanciel et de l'accidentel jusqu'au niveau de l'universel.

Il résulte de ces dons et de ces facilités que les œuvres de femme sont rarement moyennes. Il en est de détestables et quelques-unes d'exceptionnelles. Mais il en est beaucoup aussi qui, maladroitement écrites ou composées, sont comme sous-tendues par un courant de poésie qui finalement les absout et les sauve. C'est ainsi que beaucoup de romans de femme doivent leur beauté à une sorte de sens cyclique de la durée.

De tels dons n'excluent pas chez la femme esprit de synthèse et don de l'abstraction. Mon expérience d'avocat m'a enseigné jadis que les femmes ne sont pas à cet égard moins douées que les hommes.

En résumé je pense que l'avenir de la littérature écrite par les femmes sera assuré par celles qui joignent à une sensibilité féminine l'intelligence virile. C'est dans cette sorte d'hermaphrodisme (dont on trouve aussi des exemples dans l'autre sexe chez des hommes à sensibilité féminine comme Proust, Rilke, Milosz) que se trouvent réunies, à mon sens, les conditions les plus favorables à l'investigation littéraire et poétique. De pareilles dispositions peuvent être naturelles, innées. Elles se trouvent toutefois grandement favorisées par l'habitude et la pratique des disciplines viriles de l'intelligence, telles qu'elles sont inculquées dans les grandes écoles à un nombre toujours croissant d'étudiantes.

SUZANNE LILAR (1).

## *La véritable embûche : le métier*

***Je ne pense pas que la littérature féminine soit différente dans son principe de la littérature masculine. Elles procèdent de la source de tout art, de toute religion qu'est le besoin d'évasion vers une spiritualité qui n'a point de sexe. Le don créateur transmis par l'hérédité, renforcé par l'éducation ou les circonstances extérieures, peut échoir aussi bien à la jeune fille qu'au jeune garçon.***

(1) Suzanne LILAR a publié : *le Journal de l'analogiste* (Édit. Julliard).

*Mais, l'émotion poétique qui cherche à se réaliser appelle le* « métier ».

*C'est peut-être l'embûche la plus sérieuse pour les femmes qui écrivent que de ne pouvoir se vouer à l'accomplissement de leur talent.*

*Quand elles ressentent dans l'émerveillement la perfection d'un Paul Valéry, combien d'entre elles pourront se consacrer à l'atteindre? Leur mission est ailleurs. Dans la maternité et ses servitudes, elles satisfont ce besoin de création que l'homme calme dans les entreprises auxquelles il se donne si exclusivement, qu'elles soient de science, d'art ou de technique.*

*C'est sans doute pour ces raisons que la littérature masculine est — dans son ensemble — plus achevée sinon plus pathétique que la nôtre, à laquelle on l'oppose parfois orgueilleusement.*

*Mais pour beaucoup l'expression féminine se reconnaît à une certaine résonance qui charme ou rebute, comme le font les récits d'hôpitaux écrits par des médecins ou les livres de mer conçus par des marins.*

*C'est dans ce sens qu'il existera toujours une littérature féminine, car il est un domaine que la femme excellera sans fin à transcrire et qui est le sien propre.*

ÉLISA MAUNY (1).

## *Les femmes ont perdu leur complexe de féminité*

Pour se convaincre que les faiblesses intellectuelles généralement reprochées aux femmes ne leur sont pas exclusivement réservées, il n'est que de lire les œuvres dont les auteurs sont des hommes.

Chez les hommes comme chez les femmes, l'on trouve tous les degrés de l'intelligence, de la sensibilité, et des dons créateurs.

Parmi les hommes qui ont de la réputation, bien peu la méritent vraiment. Les femmes en ont conclu que leur production ne pouvait pas, au pis-aller, être plus faible que celle de leurs confrères.

La culture s'étant beaucoup répandue parmi les femmes, elles en ont bientôt fait le tour.

C'est donc dire que les femmes n'écrivent pas en femmes, mais en êtres humains, tout comme les hommes.

C'est donc dire qu'il n'y a pas de littérature féminine, mais « la littérature ».

La génération de Mme de Beauvoir a été la dernière, en France, à ressentir des « complexes de féminité ». Depuis, les femmes s'acceptent sans réserve. Cela leur donne de l'assurance.

Il n'en reste pas moins que les hommes, dans tous les domaines de la pensée et de l'action, résistent avec succès et malgré l'équité, à la dépossession de leurs anciens privilèges.

RENÉE BURKHARDT (2).

(1) Élisa MAUNY a publié : *les Noces de sel* (Édit. Albin Michel).

(2) Renée BURKHARDT a publié : *Picrate* et *la Maltaise* (Édit. Albin Michel).

## *Parler de littérature féminine est périmé*

*Littérature féminine? Pourquoi pas littérature de professeurs, d'orphelins, de médecins, de célibataires, de pâtissiers? L'expression, en fait, ne garde de sens que si l'on entend par là littérature écrite par des femmes, c'est-à-dire que si l'on se contente de classer par catégorie d'origine et non point de nature. S'attendre à ce que les femmes traitent des problèmes différents dans une optique différente, c'est ne point tenir compte de l'évolution qui a fait de la femme un être social et politique identique à l'homme. Sans doute reste-t-il la fonction physiologique et aussi l'héritage domestique qui continue de peser très lourd et d'entretenir une condition de servitude, mais ce n'est pas à ce genre d' « infériorité » que les hommes pensent lorsqu'ils parlent, avec condescendance, de littérature féminine. Ils songent surtout à la forme de littérature écrite par les femmes pour les femmes dans les journaux et magazines dits féminins. En quoi ils n'ont peut-être pas tort, car il y a là une littérature psychologiquement dirigée et orientée, soumise en particulier à des impératifs d'ordre moral et providentiel, qui ne peut que fournir, par sa culture systématique du sentiment sous ses aspects les plus guimauvesques, et son respect de la lettre des conventions les plus sottes, une image fausse et regrettable de l'intellect et du goût de tout le sexe auquel elle prétend s'adresser. Elle fournit aussi, notons-le en passant, un document assez pathétique sur la volonté de tant de femmes de rêver tout éveillées, de s'abriter sous des voiles, de s'enfermer dans le harem — ne fût-ce qu'en songe — pour fuir la réalité plus cruelle encore, plus harcelante pour elles, que pour les hommes.*

*Mais document n'est point art. Et la véritable littérature féminine, celle qui est sincère, rigoureuse, fidèle à la complexité et à la contradiction des êtres et des choses, ne peut avoir de signification que si elle est témoignage esthétique. Tout comme la masculine, d'ailleurs, dont elle ne saurait, en ce domaine essentiel, se dissocier. Car il est bien évident que disserter sur l'intelligence masculine et la sensibilité féminine est puérilité pure. L'artiste est nécessairement à la fois l'intelligence qui saisit et la sensibilité qui crée, l'être à double face, l'androgyne.*

*C'est pourquoi s'obstiner à parler de littérature féminine est devenu aujourd'hui à peu près aussi périmé que de parler de « races inférieures » ou de colonialisme.*

ANNE-MARIE SOULAC (1).

(1) Anne-Marie SOULAC a publié : *Passage des vivants*, *Une nuit comme celle-ci*, *l'Ange et la Bête* (Édit. Albin Michel) et *Orage sur Avallon* (Édit. Universelles).

## *La pensée n'a pas de sexe*

Je pourrais répondre à ce questionnaire par le conseil de s'en référer, pour connaître mon avis, à mon Essai sur les rapports sociaux, sexuels et moraux des deux sexes, paru sous le titre de : *De l'homme à la femme* et préciser que j'ai reçu un millier de lettres et bulletins d'approbation confirmant ma compréhension de la liberté féminine. Mais il m'est posé ici des questions directes et c'est directement, quoique brièvement, que j'y répondrai :

— La femme-écrivain, ce que je suis, a besoin, ni plus ni moins que l'homme-écrivain, d'avoir l'esprit tranquille pour travailler. Le lien conjugal et familial n'est pas propice à cette paix. C'est pourquoi j'ai dû divorcer et n'ai pas voulu d'enfant; car si la femme d'un écrivain le soulage de cent besognes irritantes, le mari d'un écrivain lui apporte des travaux supplémentaires et souvent fastidieux, qui troublent son climat de création.

La littérature féminine use davantage de sensibilité, mais fréquemment de trop de faiblesse romantique. Si, femme, on veut être lue par les hommes, il faut avoir un style viril. J'ai autant de lecteurs que de lectrices et on croit souvent que mes livres ont été écrits par un homme. Balzac date d'un temps où n'était pas éclose la femme actuelle, il ne pouvait donc la juger.

Je n'aime faire partie d'aucun groupe, même masculin; par contre, je tiens beaucoup à servir la cause du féminisme et j'ai la preuve par ces multiples lettres reçues, que j'aide certaines femmes à se libérer en leur enseignant la dignité et le respect d'elles-mêmes, en leur rendant la conscience de leur *moi* en tant qu'être humain ayant les mêmes droits que l'homme, mais j'exige d'elles, alors, les mêmes devoirs de loyauté et du sens des responsabilités.

Les femmes-écrivains choisissent souvent le truchement du roman, parce que c'est la route qui leur a été le plus facile jusqu'à présent; mais les Essais, les Études philosophiques, spiritualistes et autres, nous prouvent que les femmes savent s'y distinguer. Assez de noms célèbres confirment cette opinion.

J'estime que la femme a davantage de sens pratique que l'homme et fréquemment plus de mesure et de sagesse. Je juge que Simone de Beauvoir se trompe quand elle assure que l'émancipation de la femme minimisera la valeur de sa littérature. Pourquoi une femme serait-elle moins créatrice d'idées par le fait qu'elle devient plus intelligente et davantage mêlée au mouvement social? Simone de Beauvoir veut sans doute signiffer que, lorsque la femme ne sera plus une refoulée, elle n'aura plus rien à exprimer... Ce n'est pas mon avis. Il lui restera son cœur, ses sens et son imagination, comme aux hommes.

Sauf pour les « femmes de lettres » qui ne savent pas être des écrivains, ce vocable est en effet aussi puéril que celui de « bas-bleu ». Il doit disparaître de notre vocabulaire ou ne peut s'appliquer qu'à des *minus habens*. J'attribue le développement de la littérature féminine à la civilisation qui libère de plus en plus celle que je nomme

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES

encore dans ma suite de *De l'homme à la femme : la Dernière esclave.* Si l'homme a moins de prévention contre la création féminine, c'est parce que celle-ci devient plus valable et de ce fait, le force à considérer l'esprit d'un corps féminin, aussi logique, mesuré et intelligent que celui d'un corps masculin. La pensée n'a pas de sexe.

THYDE MONNIER (1).

## *La première des libertés : la dignité humaine*

*Aujourd'hui, tout le monde écrit des romans, surtout les femmes, et l'on s'étonne.*

*Avant le début du siècle, à l'exception de quelques grands noms, les romanciers n'avaient guère de concurrentes. Et qu'auraient-elles exprimé, ces femmes qui « sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années »? Pas de drames, sinon ceux du cœur, et une expérience de la vie limitée aux murs de ces maisons.*

*Mais à présent qu'une certaine liberté — souvent factice car soumise à l'homme — est accordée aux femmes, on édite un peu plus chaque année ces romancières, sœurs de la Mary Carmichaël dont parlait Virginia Woolf dans* Une chambre à soi. *Ne luttent-elles pas pour vivre, comme les hommes, souvent davantage? Elles ont lu, elles aussi, Joyce, Proust, Virginia Woolf et Carson Mc Cullers, et elles ont compris qu'elles avaient quelque chose à exprimer à leur tour.* « Nous avons tous, *écrivait Virginia Woolf,* une petite place derrière la tête de la largeur d'un shilling qui nous reste invisible... Il sera impossible de faire un portrait fidèle et général de l'homme tant qu'une femme n'aura pas décrit cette tache de la largeur d'un shilling. » *Aussi la jeune romancière a-t-elle eu envie d'être une « très brave » et « très honnête » Mary Carmichaël, et de décrire, avec les nuances dont elle se sait capable, la merveilleuse complexité de la vie intérieure.*

*Elle est donc passée derrière les hommes pour voir cette obscure tache, et ce qui l'a tout d'abord frappée, c'est l'ironie souriante de l'homme envers la femme.*

*Elle a regardé longtemps : l'ironie était toujours là, mais d'autres visions en brouillaient l'image. Elle a vu des femmes qui rusaient, qui mentaient, et qui se croyaient libres parce qu'elles faisaient ce qu'elles voulaient; et d'autres qui se servaient de la tendresse comme d'une arme, et s'enlisaient avec leur adversaire.*

*La tendresse des femmes! La jeune romancière a commencé par rire : les femmes, elle les connaît bien, elle les observe chaque jour dans la rue ou*

(1) Thyde MONNIER a publié : *les Petites destinées* (Édit. Grasset et Plon) ; *les Desmichel, Franches montagnes* (Édit. Plon) ; *Pierre Pacaud* (Édit. du Milieu du monde, Genève) ; *l'Huile vierge* (Édit. Fayard) ; *Permission d'être heureux, le Vin et le Sang* (Édit. Julliard) ; *Kiki son fétiche* (Édit. des Deux Rives) ; *Il n'y a plus d'harmonicas* (Édit. Plon) ; *De l'homme à la femme* (Édit. André Martel) ; *Moi* (Mémoires) (Édit. du Rocher).

*le métro lorsqu'elles se croient seules au milieu de la foule, et elle ne leur a jamais trouvé l'air tendre.*

*Et puis elle s'est sentie très triste de voir ces femmes, semblables à elle, ignorer leurs forces profondes, se révolter et se battre avec des armes indignes, impuissantes pourtant à effacer le sourire et le mépris de l'autre...*

*Alors elle crie aux femmes que leur vraie liberté ne se trouve pas seulement dans la revendication des droits, elle veut leur parler de la première des libertés, tout intérieure, de la dignité oubliée.*

LIA LACOMBE (1).

## *La littérature féminine à la conquête des œuvres*

Je me suis d'abord fâchée. Le numéro de mars de *la Table Ronde* va le crier à tout le monde : — voilà qu'on se croyait de grands écrivains — et qu'il nous faut ajouter : féminins! J'ai entonné cette déclinaison : il n'y a pas de féminisme — il n'y a pas de public féminin — il n'y a pas de littérature féminine! — Et j'ai dû, claquant la porte — ajouter quelque chose de cette sorte : il n'y a pas de femmes! Car « il » a ri. — Lui — l'homme qui, aux heures de drame, est toujours là à mes côtés. — Je m'étais, dit-il, exprimée comme une suffragette à sa première péroraison — et, m'a-t-il fait remarquer — ne portais-je pas un jupon? (Il n'en avait pas, lui, c'est curieux.) Et il m'a parlé encore, malicieux, de ces fardeaux précieux que la cigogne m'avait confiés, la nuit. A moi. Mais pas à lui. Il a levé les bras d'un geste impuissant et a ajouté : — et alors? maintenant?

Alors, il me l'a précisé — il y a des livres où les femmes parlent d'elles, où les hommes parlent d'eux, où, quand les femmes parlent « d'Eux » et les hommes parlent « d'Elles » — il n'y a pas les mêmes mots. Cela s'appelle de la littérature. Et, comme il y a des groseilles ou bien des abricots dans le pot à confiture — il y en a, pour les messieurs et pour les dames, des écritures...

Étais-je convaincue? Je l'étais. Mais, si ce n'était pas indiscret, pouvais-je poser une question? Je pouvais...

Aussi, j'ai demandé : timide : Alors? Moi? je ferai toujours de la groseille? — un peu acide... et fraîche? Oui, ma chérie, m'a dit l'homme de ma vie, toujours plein de courtoisie. Il fallait s'incliner. Voilà donc, très sérieux, des propos, sur le contenu des... deux pots!

La femme est une « araignée romanesque » et c'est pour cela qu'elle est une romancière née. Araignée, parce qu'elle a été longtemps confinée au logis. Romanesque parce qu'une tradition qui est une défense de l'espèce l'a toujours entretenue de l'amour afin d'écarter du mariage le côté matériel qui risquait de l'y faire renoncer. Les ouvrages écrits par ces étranges animaux sont marqués par les caractéristiques propres à leur espèce: goût du détail et patience de l'analyse, secrets de la réussite d'un roman.

(1) Lia Lacombe est secrétaire générale de la revue *Roman*; elle prépare un Roman *La femme à tout faire* (à paraître dans la Collection *Roman*, Édit. Plon).

Mais, soit que la vie ait lancé l'araignée dans la ronde infernale, soit que celle-ci ait eu de moins en moins de goût pour son coin de mur, la littérature féminine s'est dégagée de son instinctif et infaillible élan vers le roman. La femme conçoit théâtre et essai de philosophie. Et réussit. A ce moment-là, la littérature féminine évolue vers une littérature générale où les œuvres de la femme et de l'homme se confondent. C'est la mort de l'araignée.

Par la rigueur de son style, Colette, par exemple, a devancé ses contemporaines (*Prisons et paradis*, *le Fanal bleu*, *Paris de ma fenêtre*, sont difficilement identifiables comme féminins). D'autre part, des hommes comme Proust et plus près de nous Jacques Lemarchand (*Geneviève*) ont écrit des œuvres marquées par les qualités considérées comme féminines.

Au point de confusion où sont arrivées les littératures dites masculines ou féminines, et, s'il faut vraiment ranger les esprits par catégorie, je propose cette classification :

— ceux qui expriment l'âme;
— ceux qui traduisent l'action.

Les deux se rencontrent dans chaque sexe et c'est souvent paradoxalement, chez l'écrivain et le lecteur masculin que la recherche de la sensibilité, la tendresse et la personnalité (ce que j'appelle l'âme) est la plus vive. La femme de lettres-araignée est morte, mais un nouvel insecte asexué promet de porter longtemps des fruits de tous genres.

NOËLLE GREFFE (1).

## *L'indépendance est acquise*

*Il semble que toutes les distinctions qu'on nous invite à faire entre littérature masculine et littérature féminine, que toutes les querelles qu'on tâche d'attiser opiniâtrement, ne dissimulent que le désir de reprendre, sur un terrain neuf, les parades amoureuses et de leur donner plus de piquant.*

*Quant aux vues conventionnelles dont il faut bien s'accommoder — à savoir le partage en deux clans — elles sont démenties par la physiologie la plus élémentaire. Car de même qu'il n'est point d'homme exclusivement viril, il n'est pas de femme dont la nature ne renferme une certaine part d'éléments masculins. De telle sorte qu'il convient de parler d'une gradation, d'un dosage, de mélanges complexes, et jamais d'un état pur; et si le style de bon nombre d'hommes atteint aux subtilités que l'on sait, beaucoup de femmes ont cet esprit de synthèse et ce mode d'expression net et sans bavure qui fait partie des composantes de l'homme « idéal ».*

*De toute évidence, les conditions dans lesquelles vivent les femmes se sont modifiées, et il n'est plus de tutelle pour les empêcher de se bien ou de se mal*

(1) Noëlle GREFFE a publié : *la Charrette en fleurs* et *les Dents agacées* (Édit. Albin Michel).

*conduire. Le problème ne résidait pas dans une différence de sexe, mais dans une question d'indépendance.*

SIMONNE JACQUEMARD (1).

## *Laissons le féminisme aux hommes*

*Comment écrivez-vous?*

I. — Les deux portes de la pièce où je travaille, de préférence étendue, sont fermées à clef. Les bruits du dehors arrêtés par des boules Quies. J'attends qu'une main vienne prendre ma main, avec l'impression absolue d'être téléguidée. J'habite seule, mais je vois de jeunes femmes de lettres entourées de bébés hurlants; elles semblent s'en tirer fort bien. Les maris, dans ce cas, les aident vigoureusement à s'en sortir. Hogarth, dans ses tableaux et ses dessins, a montré le martyre d'un artiste en proie aux mille ennuis de l'homme marié, père de famille. Par contre, je connais une femme qui fait vivre son mari dans un nid de douceur, de chaleur, de calme. Je crains que l'argent n'ait ici son mot à dire.

*Peut-on parler d'une littérature féminine?*

II. — Je pense en effet qu'il existe une littérature féminine. Les hommes et les femmes sont différents. Si le milieu joue un rôle dans la création, à plus forte raison les différences physiologiques. Mais la littérature féminine s'impose aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Aucun malentendu si l'homme sait lire. Cependant, il y a des critiques misogynes.

*Écrivez-vous pour un public féminin?*

III. — Je renie totalement les groupements littéraires féminins. J'écris sans viser aucun public déterminé : pour les hommes, pour les femmes, pour les oiseaux, les chiens, les chats, lorsqu'ils savent lire.

*Écrivez-vous pour servir le féminisme?*

IV. — Excusez-moi, mais je n'ai nulle envie de défendre les droits de la femme. Je compte sur les hommes pour cela.

*Quelle est la place du roman?*

V. — Je crois qu'il faudrait rendre au roman une place prépondérante dans la littérature féminine. Mais je pense qu'une femme comme Simone de Beauvoir, par exemple, peut et doit tout se permettre.

(1) Simonne JACQUEMARD a publié : *les Fascinés, Vincent ou l'invitation au silence, Sable* (Édit. du Seuil).

*D'où vient le développement de la littérature féminine?*

VI. — Du fait de la dernière guerre, les femmes ont pris une plus grande place dans toutes les formes d'activité. Leur nature passionnée les pousse peut-être à exagérer parfois.

LISE DEHARME (1).

## *Le sens de l'universel dans la littérature féminine*

*Tandis que je corrige les épreuves d'un livre consacré à l'œuvre de Colette, me parviennent les données de l'enquête de la Table Ronde : la différence qui subsiste encore entre la littérature masculine et la littérature féminine n'est-elle pas appelée à s'éteindre le jour où la femme, libérée enfin de son ancienne dépendance envers l'homme et même de ses complexes de revendication, sera parvenue à une totale et harmonieuse expression de sa personnalité?*

*Je suis tentée de répondre à partir des réflexions suscitées par les quelque quarante volumes de Colette que je viens de relire. Et d'abord, nul doute que cette œuvre n'aurait pu être écrite par un homme. S'il existe des ouvrages de femmes dans lesquels les caractères spécifiquement féminins de l'auteur vont précisément jusqu'à s'abolir, tels* les Hauts de Hurlevent *ou* les Mémoires d'Hadrien *de Marguerite Yourcenar, il n'en est pas de même pour ceux de Colette. Non seulement la féminité, avec sa misère et ses bornes, est totalement assumée au travers des caractères des héroïnes qu'elle a choisi de dépeindre, mais encore une subjectivité qui s'applique aux plus infimes événements d'une existence très quotidienne, s'y fait jour à chaque page. Pour parler comme les philosophes, nulle œuvre plus immanente que celle-là. J'y ai trouvé, magnifié par un style incomparable, tout ce que la femme récuse aujourd'hui : sa vassalité envers le mauvais maître, le faux-frère qui la condamna à un rôle secondaire, cette habitude devenue invétérée de la dépendance, qui faisait s'écrier le poète :* C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles ! *Nul doute aussi, qu'un Bossuet, s'arrêtant un instant auprès de ces héroïnes dont aucune n'est désireuse de se revendiquer comme autonome, et qui se dorent ou s'obscurcissent selon les seules nuances de la présence masculine, les eût une fois encore déclarées simples* os surnuméraires *de l'homme. N'est-ce pas dans la proportion même où les héroïnes de Colette peuvent être déclarées « féminines » qu'elles entachent d'une note désuète une œuvre qui, dès qu'elle touche à une intuition inégalée de la nature, demeure d'une jeunesse invincible?*

*D'autres questions me viennent à l'esprit : Même à des degrés divers, lorsqu'il n'implique pas un certain comportement périmé de la femme envers l'homme, l'amour n'est-il pas appelé à demeurer toujours un des thèmes privilégiés de la littérature féminine? A l'exception de quelques œuvres, les*

(1) Lise DEHARME a publié : *Poèmes* (Édit. Laffont et Corti) ; *Cette année-là* (Contes), *le Pot de mousse, la Porte à côté, Ève la blonde* (Édit. Gallimard) ; *Insolence* (L'âge d'or) ; *le Farouche à quatre feuilles* (en collaboration avec André BRETON, Julien GRACQ, TARDIEU) (Édit. Grasset) ; *le Château de l'horloge* (Édit. Julliard).

*problèmes relatifs au mystère de la destinée humaine ne semblent guère du ressort du cerveau féminin. Tout ce qui est du domaine de l'universel, du général, le tourmente peu. Depuis longtemps déjà, il a été fait justice de cette trop chevaleresque conception masculine, que la femme était un être éthéré, éprise de ce sentiment vague qu'on appelle l'idéal. En réalité, la femme est un être de la présence, un être de ce qui se voit et de ce qui se touche, sa fonction est de tirer parti des choses, d'aménager le réel. Colette ne se trompe pas lorsqu'elle parle de :* la mission de durer, dévolue à toutes les espèces femelles. *Sans doute, n'est-il pas indifférent que la nature ait fait de la femme la gardienne implicite de l'espèce. C'est à partir de cet impératif sans cesse dépassé que s'enlève son effort spirituellement créateur, et sans doute perd-elle à cela quelque vigueur qui manque souvent à l'expression dernière de son génie; c'est à partir de conditions physiologiques qu'il lui est impossible de nier, qu'elle élabore ses thèmes personnels. Comment l'amour et le sens de la nature ne seraient-ils pas toujours les sources principales de son inspiration? A l'homme le gaspillage de forces, le don gratuit de lui-même et l'ineffable complicité avec le « Démon de l'Absolu » qui hante secrètement son cœur.*

*Toutefois, (et sous réserve de différences de tempérament qui expliquent peut-être les difficultés rencontrées par le roman féminin, hors le roman anglais, à créer des types masculins vraiment complexes), il y a bien des domaines où le sens de l'universel se fait jour à travers la femme. Essayiste, biographe ou historienne, elle parvient à s'échapper des limites où le souci du particulier a tendance à l'enfermer. Surtout, n'oublions pas ce domaine mystique où, de Catherine de Sienne à Thérèse d'Avila, les femmes ont toujours été les égales des plus grands saints. De nos jours, le problème de la justification de la douleur et la recherche d'une foi moins étroitement conforme aux dogmes que celle à laquelle adhèrent les écrivains catholiques, semblent même être devenus leur partage. Nous les voyons ouvrir une voie, non sans peine dans la solitude. Paule Régnier après une vie tout entière employée à lutter contre le désespoir, a été finalement vaincue par lui, sans qu'un Dieu Criophore l'ait ramenée de force à la bergerie. (Du reste, aux oreilles de quel être désespéré ont-elles jamais retenti les divines paroles d'un berger qui demanderait pardon à sa créature de la douleur où elle fut, sa vie durant, de ne pas L'avoir trouvé!) Edith Stein est une conquérante de la foi à travers la philosophie et l'expérience du dépouillement intérieur par la Croix, Marietta Martin, obsédée de l'angoisse de la mort, parvient à anéantir la mort par les ressources dernières de l'amour, et Simone Weil, cette* folle de Dieu *dont la vie d'inflexible rigueur, tout entière consacrée à la seule recherche de la vérité, témoigne avec surabondance du principe divin qui l'animait et par lequel* elle ne peut plus cesser de ne pas mourir, *Simone Weil, dans cette langue d'apparente sécheresse, mais secrètement irriguée, de Pascal, est parvenue à ce point limite où l'expression littéraire se confond avec le plus haut témoignage de l'expression humaine.*

MARIA LE HARDOUIN (1).

(1) Maria Le Hardoin travaille a un ouvrage sur Colette (*Classiques du XXe siècle*), va publier *Recherche d'une éternité quelconque* (Édit. Corréa) et a publié *Journal de la jalousie, La voile noire, La dame de cœur, Les amours parallèles, Samson ou le héros des temps futurs* (Édit. Corréa).

# III

# Celles qui plaident coupables

## *Notre littérature se repaît d'elle-même*

*Si l'on entend par littérature féminine, littérature de sentiment, on peut employer ce terme. Il existe en effet toute une catégorie de livres dans lesquels l'introspection et la sensibilité se donnent libre cours. Il s'agit moins de créer que de se libérer, de découvrir que de s'expliquer. Les femmes adorent se mettre nues, et d'autant plus que la page écrite leur prête un mystère, une sorte de virginité nouvelle qui flatte leur besoin de sensation. Elles écrivent pour ou contre quelqu'un, avec leur sensualité comme Colette, ou leur cœur comme Kathreen Mansfield. Elles se disculpent ou s'exaltent. De toutes manières elles s'étalent. Et cela est souvent beau parce qu'elles sont généreuses et spontanées, intuitives et profondes.*

*Certaines œuvres d'homme, je pense à Gérard de Nerval, à Alain Fournier, rejoignent celles des femmes. Leurs auteurs se confessent avec volupté. Ils possèdent en général un talent sans vigueur et sont égotistes avant que d'être créateurs.*

*A l'inverse, quand nous lisons Marguerite Yourcenar et Simone de Beauvoir nous apprécions la synthèse, le dépouillement, la force. Ces romancières représentent une exception et un exemple que peu de femmes pourront suivre, condamnées par leurs hormones à voir limité et subjectif.*

*Nous sommes l'eau qui fuse et réjouit la terre. Nous pouvons creuser, mirer, éclaircir, purifier. Nous ne pouvons pas bouleverser un paysage. La plupart des hommes ignorent notre littérature qui se repaît d'elle-même. Ils veulent aller de l'avant, et les femmes se complaisent dans le passé. Ils souhaitent apprendre, organiser, construire, les femmes leur offrent le fugitif et le disparu.*

*Ils leur reprochent aussi de ne pas savoir les peindre. Elles parlent supérieurement de l'amour, sottement de l'amant. L'amour est ce qu'elles sentent de plus violent. Elles savent le décrire dans ses moments de passion, quand il est esclave, rarement dans l'action et dans le travail, quand il les a oubliées ou fuies.*

*Affaiblis, les hommes aiment nos livres. En bonne santé, ils nous rejettent. Nous sommes leur faible remords. Nous essayons de crier pour qu'ils nous comprennent. Ils nous opposent soit l'indifférence, soit le sarcasme. Au fond, nous nous détestons.*

*Mais les femmes attendent que la romancière affirme leurs solitudes, leurs sacrifices, leurs dévouements. Les livres leur apparaissent comme un encou-*

*ragement au combat quotidien, sortes de cantiques destinés à célébrer leur martyrologe ou à hâter leur libération.*

*Pour ma part, je ne tiens pas à imiter les hommes. Si notre faiblesse est sentiment, la leur est sécheresse. L'idéal serait de mêler la sensualité, l'intelligence et le cœur en un de ces livres dont on ne songe pas à se demander si un homme ou une femme l'a conçu, parce qu'au-delà des problèmes inhérents à chaque sexe, il atteint à l'essentiel.*

*Mais qui d'entre nous ne souhaite un peu de génie?*

MARGUERITE CASTILLON DU PERRON (1).

## *Que les hommes aient du génie et les femmes des enfants*

A mon avis, la littérature féminine, en tant que telle, n'existe pas. Elle n'est féminine que dans la mesure où elle est mauvaise ou, du moins, mineure. Au véritable écrivain, homme ou femme, il faut le « double sexe » dont Léonard de Vinci avait découvert la nécessité pour l'artiste. Balzac est femme quand il écrit les *Mémoires de deux jeunes mariées*. Nathalie Sarraute est homme quand elle écrit *Martereau*. Colette fut grande en raison de son hermaphrodisme littéraire : « Mes yeux de femme suivent, sur le papier, ma main d'homme. »

On peut vérifier quotidiennement, en écoutant des enfants, que les petites filles, comme l'avait observé Freud, se prennent pour des garçons incomplets, littéralement des « garçons manqués ».

La réciproque n'est pas vraie : les garçons ne se considèrent pas comme des filles trop achevées, mais comme des êtres très réussis. Le mythe de la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam correspond à une vérité profonde. La femme, dans toutes ses activités, se montre une créature plus partielle que l'homme. Elle se comporte comme si elle était la spécialisation d'un fragment de l'homme.

Quand la femme s'exprime au moyen de la littérature (ou des arts, ou des sciences), il est fatal qu'elle « adopte des procédés et des principes qui renient systématiquement son univers » : le fait même de s'exprimer autrement qu'en existant est un reniement de son essence, un abandon de son rôle propre de compagne, de mère et d'inspiratrice. Cette trahison se justifie quand la femme a été elle-même trahie par la nature (le cas le plus extrême est évidemment celui de Sapho) ou trahie par les circonstances : seule, ne pouvant donc réaliser sa destinée normale, la création artistique ou littéraire sera pour elle « le deuil éclatant du bonheur », deuil qui pourra devenir lui-même un bonheur, une sublimation.

Je comprends mal que Simone de Beauvoir puisse parler du moment où « la femme participera à égalité avec l'homme à la cons-

(1) Marguerite CASTILLON DU PERRON a publié : *la Princesse Mathilde* et *Laure ou la prison du silence* (Édit. Amiot Dumont).

truction du monde » et où « leurs préoccupations se rejoindront ». Un tel moment n'arriverait que si la femme devenait physiologiquement l' « égale » de l'homme, si son corps devenait semblable à celui de l'homme, si elle n'enfantait plus.

Le rôle sexuel de l'homme est celui de donneur. Il est naturel que dans les lettres, les arts et les sciences, il soit aussi donneur, créateur. On sait maintenant que tout conte réussi, tout conte authentique, si l'on peut dire, a trois degrés de signification. Ce qui est vrai pour le conte, description en langage chiffré de la condition humaine, est vrai pour cette condition humaine elle-même. La vocation séminale de l'homme existe à la fois sur le plan profane de la procréation, sur le plan sacré de la création, sur le plan initiatique du spirituel.

Le rôle sexuel de la femme est celui de récepteur. Tel est aussi son rôle dans tous les domaines de la pensée. La rude comparaison romaine restera juste tant que nous n'en serons pas au *Brave New World* d'Aldous Huxley : l'homme est un laboureur, la femme est la terre, et les fruits, les enfants.

Je me demande quelles sont les « contraintes » dont la femme « voudrait se dépouiller ». Il n'y a pas plus de contraintes à la condition féminine qu'à la condition masculine. Que le prolétariat veuille se libérer du capitalisme et les peuples occupés de leurs occupants, cela est intelligible. Mais de quoi donc la femme, en tant que femme, veut-elle se libérer?

Pourquoi Simone de Beauvoir souhaite-t-elle que les préoccupations des hommes et des femmes se rejoignent? « Soyez mystérieuses » a ordonné Gauguin. Et les Anglais : *Never explain. Never complain.* Ce mystère est aussi nécessaire à l'amour qu'aux religions les Mystères, qu'ils soient d'Éleusis ou du christianisme. Quand Psyché allume sa lampe, quand la femme veut comprendre trop clairement, trop intellectuellement, le dieu s'envole.

Si la femme devenait ce que souhaite Mme de Beauvoir, son union avec l'homme serait la plus atroce des homosexualités. Je ne croirais à l'avenir de la littérature féminine que si je ne croyais pas à l'avenir de la femme. Une division du travail s'impose : que les hommes aient du génie et les femmes des enfants. Que les femmes regardent les hommes regarder Dieu.

BÉATRIX BECK (1).

## *Une femme ne peut pas écrire « le Salaire de la Peur »*

***J'ai toujours envié aux écrivains masculins leur large expérience du monde (je veux dire : de la planète). Depuis la guerre, combien de jeunes hommes,***

(1) Béatrix BECK a publié : *Barny, Une mort irrégulière, Léon Morin prêtre, Contes à l'enfant né coiffé, les Accommodements avec le ciel* (Édit. Gallimard).

*poussés par la nécessité, la curiosité ou le hasard ont couru les continents, exercé tous les métiers, fréquenté tous les milieux, ont satisfait jusqu'à satiété leur goût de l'aventure et finalement n'ont eu qu'à se baisser pour ramasser à pleins bras les matériaux dont ils construisent leurs livres! Imaginez-vous* le Moissonneur d'épines *ou* le Salaire de la peur *écrits par des femmes? Seulement, cette riche expérience humaine et sociale, en supposant que nous l'ayons acquise, nous, femmes, qu'en ferions-nous? Quelques personnages féminins à travailler en profondeur, voilà notre champ d'inspiration. Là, toutes les chances sont de notre côté et les hommes peuvent nous les envier. Car je suis d'accord avec Balzac : « Seule une femme peut comprendre la femme. »*

*Les types de femmes créés avec succès par des hommes se comptent, et généralement ce sont des types à part, soit habités par une passion déformante :* la Cousine Bette, *la femme du gouverneur dans* les Possédés, *Mme Cazenave dans* Génitrix, *ou affectant la virilité comme la générale Stavroguine qui est peut-être la meilleure création féminine de Dostoïewski, soit des êtres frustes comme Mme Vauquer ou la grosse Sylvie.*

*Julien Sorel aura toujours pour moi plus de présence que Mathilde et il y a dans* Madame Bovary *une réaction au moins qui est fausse. (Emma prend conscience de la passion naissante de Léon et affecte aussitôt un dévouement insolite à son mari dont elle a honte aux yeux du jeune homme.)*

*Une exception : la « Dominique » du* Songe *de Montherlant qui est présente, vivante, douloureuse et réelle dans toutes ses nuances. A rebours, « Claudine » et « Madame de... » ne pouvaient naître que de la plume d'une femme.*

*Quant à écrire pour tel ou tel public, ou dans l'espoir d'exercer une quelconque influence, ce sont là des questions qui me sont si étrangères que je ne puis y répondre. Je crois qu'on écrit pour soi, par besoin égoïste, que la femme-écrivain, dût-elle n'être jamais imprimée, cherche instinctivement dans le fait d'écrire une espèce de justification (illusoire hélas!) à sa vie, au même titre que la ménagère qui fait la soupe pour sa famille. Mais ceci est un travail beaucoup plus utile.*

LUCIE MARCHAL (1).

## *La plus grande malédiction pour une femme : le talent créateur*

Je tiens pour la plus grande malédiction que la Divinité puisse accorder à une femme, les dons de l'esprit, et surtout le talent créateur.

L'artiste étant par essence, un solitaire, un anarchiste, un « aventurier » et un égocentriste, ces dispositions ne peuvent qu'être contrebattues dans une nature de femme, dont la « pente » est grégaire, conservatrice et statique. Lieu commun, cela a été dit mille fois. En d'autres termes, chez la femme créatrice, le « daemon » ne peut qu'entrer en conflit avec les dieux lares, car, chez elle, le talent

(1) Lucie MARCHAL a publié : *la Rancune* (Édit. Plon).

n'abolit rien de la féminité, mais s'y superpose, de façon souvent pathétique. Dans les cas extrêmes de vocations impitoyables, les dieux lares sont sacrifiés, et la femme vit comme un homme, dévouée entièrement à sa tâche (et dans le célibat), y trouvant la joie et l'épanouissement. Je n'ai trouvé ces fortes natures que parmi les femmes médecins, des assistantes sociales, des infirmières, l'une ou l'autre musicienne.

La plupart du temps, on peut observer que la femme, en général est incapable d'un *choix*, choix qui ne peut d'ailleurs que la mutiler dans un sens ou dans l'autre, et elle cherche à combiner — *fare combinazione* — l'art et la routine, la maison et l'aventure, l'homme et le travail. Elle veut *tout*. Et son entourage, qui ne fait qu'appliquer le même manque de sagesse, demande au même être, des qualités contradictoires : une « personnalité fascinante », mais un bon pot-au-feu, de la grâce, mais un travail de serve, éventuellement, une aide économique, mais de la soumission, et ne lui pardonnera pas d'oublier le fromage, serait-ce pour composer la IX$^{e}$ Symphonie. Les enfants sont, dans cet exercice, encore plus cruels que l'époux, et à peine moins que les parents.

La vérité oblige à dire que la plupart succombent sous le faix : les dieux lares sont victorieux et le monde est rempli de femmes qui font une petite musique triste que personne n'écoute. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance, car si elles avaient eu à composer la Neuvième ou *Wuthering Heights*, il n'y aurait jamais eu que quelques enfants malheureux de plus, une maison désordonnée de surcroît, et l'œuvre eût été accomplie.

Quelques-unes, les plus grandes, usées par cette lutte contre elles-mêmes, contre l'amour, contre les dieux lares, qui portent aussi les noms merveilleux de Sécurité, Facilité, Faiblesse, ont succombé à la mort très jeunes : Katherine Mansfield, Mary Webb, Emily Brontë. Virginia Woolf se suicidait. Leur maladie n'était peut-être qu'un déguisement du « daemon » qui avait étouffé trop de choses en elles...

L'âge qui, pour toute femme, est la fin d'un monde, est peut-être pour la femme créatrice, un commencement : les tâches de l'amour et de la maternité sont terminées. Elle vit enfin pour son travail. La sagesse et la sérénité sont son partage. Elle ne doit plus lutter chaque instant contre le temps, comme lors des besognes de sa jeunesse et être à chaque instant mutilée.

Ce serait l'heure de prier, d'écrire... Pour trop d'entre elles, ce n'est plus que l'heure de la vanité.

SOPHIE DEROISIN.

*

* *

# Le ciel du faubourg (III)*

FORTAN n'avait pas vu Mme Dassigne pendant les premiers jours de la semaine. Il travaillait maintenant dans le grand bureau, bien qu'on ne lui eût pas encore parlé d'augmenter ses appointements. La bonne lui ouvrait la porte et il allait s'installer devant ses paperasses qui, d'elles-mêmes, semblaient rentrer dans la routine après une semaine de bousculade. Ce jeudi là, Berthe, la vieille bonne, lui apprit sans préambule que Madame était malade. Elle avait eu une soudaine crise de foie et avait dû s'aliter. « Pas étonnant après tous ces tracas », songea Fortan. Puis il se mit à ses comptes. Vers la fin de la matinée Berthe vint lui annoncer que sa patronne désirait le voir. Mme Dassigne s'était levée malgré ses souffrances et elle l'attendait dans le salon, au premier étage. Marc grimpa aussitôt l'escalier.

Mme Dassigne était assise dans un fauteuil près d'une fenêtre qui donnait sur la petite rue. Elle pria Fortan de s'asseoir et lui dit qu'elle avait certaines explications à lui fournir. Elle se tut. Ses regards étaient attirés vers la fenêtre, comme si elle avait besoin de vérifier ce qui se passait dans la rue avant de parler. Fortan pouvait aussi apercevoir la rue. Il constata qu'elle était à peu près déserte. Les petites villas d'en face étaient animées par les torchons qui s'agitaient à une fenêtre où à l'autre. Dans la rue stationnait une voiture. On distinguait aussi la roue d'un vélomoteur placé près de la voiture qui le cachait à demi. Ainsi l'on remarque des détails infimes et indifférents, quelle que soit l'heure, au fond de la banlieue. Cette rue aboutissait à la ruelle aux garages. Elle était revêtue d'un ciment net, presque blanc. Mme Dassigne poussa un soupir. Elle attendait peut-être une visite? Enfin elle parla avec difficulté.

— Je dois vous mettre au courant, dit-elle, de la situation exacte de notre affaire. M. Dassigne a fait construire cette maison l'an dernier, et nous sommes loin d'avoir remboursé les sommes que nous avons empruntées. Comme vous prévoyez l'achat d'un camion, vous ne devez plus ignorer cela.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre. Ses yeux étaient agrandis par la maladie. Fortan ne savait comment répondre. Ce n'était pas à lui de décider l'achat d'un camion. Il n'avait à s'occuper que des affaires courantes.

— Il faut que vous sachiez aussi, M. Fortan, poursuivit-elle, que mon mari et moi nous avons eu des commencements diffi-

(*) cf. Table Ronde n° 97 (Janvier 1956) — n° 98 (Février 1956).

ciles. Mon mari était un simple maçon. Nous avions une petite maison derrière la voie ferrée.

Mme Dassigne s'interrompit, à bout de souffle.

— Une petite maison avec des roses, et une véranda. Le jardin donnait sur le talus de la voie et tous les jours je me demandais quand je partirais en voyage. Nous ne sommes jamais partis. Nous aimions notre pays.

Mme Dassigne se tourna encore vers la fenêtre. Fortan se demandait pourquoi elle lui faisait ces confidences et comment on pouvait croire que la banlieue c'était un pays.

— Aujourd'hui, rien n'a tellement changé, poursuivit-elle. La maison est plus belle, l'affaire a plus d'envergure que notre maçonnerie, mais il y a de gros embarras.

Elle respira profondément.

— Que puis-je faire? demanda Fortan.

— Écoutez-moi. Votre père avait certaines dettes. Nous aurions voulu les oublier. J'aurais voulu aussi. Mais nous ne pouvons pas. Nous avons encore d'autres créances qu'il reste difficile de faire valoir. D'autres créances...

Cette femme avait gardé en elle la simplicité de sa première condition. A supporter avec patience un long effort, elle avait acquis une sorte de finesse rigoureuse dans ses gestes comme dans ses paroles.

— Vous devez comprendre que je ne dois rien négliger et qu'il faut que vous restiez mon débiteur. Mais vous m'aiderez surtout d'une autre façon.

— Comment vous aider? demanda Fortan.

— Il faudrait plus que jamais veiller sur la maison, dit Mme Dassigne, vous occuper aussi des ventes. Je vous crois capable de diriger l'affaire, et dès lors vos dettes s'épuiseraient vite si vous pouviez réaliser certains bénéfices.

Fortan avait l'impression que toutes ces paroles étaient vides de sens et que la conversation déviait soudain. Il avait déjà la charge de veiller à tout sans qu'on l'en eût prié. Il s'occupait de faire rentrer les matériaux en quantité suffisante, donnait des instructions aux représentants. Il avait pris rendez-vous avec des architectes. Que ferait-il de plus? Cet achat d'un camion pouvait être remis. Fortan dit à Mme Dassigne qu'il s'appliquerait à son travail.

— Je ne demande rien d'autre, dit-elle.

Cependant, ses yeux restaient suppliants comme si elle avait désiré faire un aveu qui lui était impossible.

— Vous m'avez parlé d'autres créances, dit Fortan.

Elle respira encore profondément, puis elle déclara :

— Je vais vous expliquer.

Un silence.

— C'est une affaire grave, dit-elle encore.

A ce moment la pétarade d'un vélomoteur éclata dans la rue. Mme Dassigne mit ses deux mains devant ses yeux. Lorsque Fortan regarda par la fenêtre il vit un homme habillé modestement qui passait sur son vélomoteur. Mme Dassigne était comme en

proie à une crise aiguë. Fortan garda le silence en attendant qu'elle eût surmonté son mal. Il aurait pu appeler la servante, mais il n'en fit rien. Il était persuadé que Mme Dassigne était effrayée par cette pétarade. On l'entendit assez longtemps. Le moteur filait un son roulant et doux. Par moment il semblait prêt à s'arrêter : paf, paf, paf et il reprenait contre toute attente.

— L'autre jour, commença-t-il...

— Pardonnez-moi, dit Mme Dassigne. J'ai les nerfs épuisés, et ce bruit m'a surprise.

— Vous semblez craindre quelque chose, dit enfin Fortan.

— Vous l'avez dit, repartit Mme Dassigne sur un ton assez calme. Je ne crains pas quelqu'un, mais quelque chose.

— Si je puis vous aider, reprit Fortan.

— Vous ne pouvez pas m'aider en ceci, répondit-elle avec tristesse.

Elle eut la force de se lever.

— Allons, nous avons assez parlé ce matin. Vous avez beaucoup de travail.

Fortan se leva lui aussi. Avant de prendre congé il crut bon de lui demander encore ce qu'elle voulait lui expliquer tout à l'heure à propos de certaines créances. Mme Dassigne se hâta de dire qu'on verrait cela une autre fois et qu'elle appellerait Fortan dès qu'elle se trouverait mieux. Il devait s'éloigner le moins possible de la maison.

— Vous comprenez. On sait que je vis seule, et la bonne est peureuse depuis que mon mari...

Elle n'acheva pas. Fortan la salua. Que signifiait cette peur dans la maison? Il ne pouvait s'empêcher de songer à la frousse qu'Angèle et ses amis prétendaient avoir éprouvée. L'homme aux gants verts... le vélomoteur... Un rayon de soleil traversait la table où il travaillait.

— Voilà, se dit-il, on vit dans un coin où on lit les journaux du soir plus que partout ailleurs, et les gens croient apercevoir les assassins des faits divers à chaque tournant de rue.

Le quartier comportait un curieux mélange de commerçants, de rentiers et d'ouvriers, tous également distingués et paisibles. Mais ce n'était pas comme un bourg. Les gens s'ignoraient entre eux. On connaissait la crémière, le boucher, des personnes comme Mme Dassigne peut-être, et la mère Legrain qui étaient des figures assez bien caractérisées. On se souvenait aussi pour les rencontrer souvent, d'un certain nombre de personnages divers, mais il y avait une prodigieuse quantité d'habitants qui semblaient n'être que de simples passants. Alors n'importe qui pouvait être ou même devait être un boxeur illustre, un général, un fin lettré ou un assassin. L'été, lorsque les habitants des villas s'en vont à la campagne ou à la mer, les héros sont toujours prêts à surgir comme en témoigne la méfiance accrue des agents cyclistes.

Marc Fortan reprit ces réflexions désintéressées lorsqu'il quitta le bureau à midi et demi. Il avait pensé que Mme Dassigne ne le laisserait pas partir ce matin-là sans le rappeler et lui faire quelque confidence. Mais quand il sortit de la maison, il n'aperçut même pas

la bonne. Il passa devant le lycée et il prit l'avenue au lieu de se diriger vers la ruelle qui tombait dans la rue des Freux. En arrivant sur l'avenue il rencontra Solange. Elle s'arrêta et lui tendit la main. Jamais Solange n'embrassait son oncle. Il n'y avait pas de raison. Elle lui dit : « Bonjour, Marc » au lieu de : « Bonjour, mon oncle. » Cela dépendait de son humeur.

— Alors tu as passé ton examen ce matin? demanda Fortan. Ça a marché ?

Elle le regarda, comme si elle était surprise de la question :

— Je n'en sais rien.

Puis aussitôt :

— Émilie est revenue, hier soir.

— C'est tout naturel, dit Fortan.

— Elle a pris l'autobus avec moi ce matin.

Émilie et Solange étaient allées ensemble à Paris. Elles s'étaient quittées à la Nation. Émilie allait passer son examen dans le quinzième.

— Et toi, tu es revenue pour déjeûner, constata Fortan. Tu la reverras ce soir sans doute.

— Non, dit Solange. Elle prendra peut-être le train à la gare de Lyon.

Solange semblait en peine. Elle n'avait pas compris pourquoi Émilie était partie la semaine précédente sans la prévenir. Émilie n'avait pas consenti à lui donner la moindre explication à ce sujet.

— Elle ne veut pas me répondre. Elle dit aussi qu'elle restera peut-être ici jusqu'à l'oral.

— Eh bien ! elle restera, dit Fortan. Songe à ton examen de cet après-midi et ne te fais pas de souci.

— Je ne me fais pas de souci, dit Solange sur un ton agressif. Mais si vous voyez Paul Dassigne, prévenez-le.

Était-ce là qu'elle voulait en venir?

— Elle t'a dit de prévenir Paul?

— Non, mais moi je vous le dis.

Fortan haussa les épaules. Le fils Dassigne était parti la veille à Paris chez une tante. Enfin Solange jugeait que Marc était tout juste bon pour faire des commissions et servir de confident muet.

— J'en parlerai à Paul, si je le vois, dit Fortan.

Solange n'avait plus rien à lui confier. Cependant elle restait plantée devant lui, comme si elle ne pouvait se résoudre à le quitter. Il y a des moments où l'on aurait besoin de la compagnie d'un arbre. Fortan jouait à la perfection ce rôle d'arbre. Solange se mit à sourire.

Fortan n'était pas de ceux qui connaissent tout ce qui concerne la femme, l'homme et l'univers. Il était voué à une ignorance regrettable. S'il lui semblait que Mme Dassigne, Mme Fortan, les gosses eux-mêmes et Solange enfin se livraient trop volontiers à leur imagination, il croyait cependant que les uns et les autres comprenaient et voyaient des choses et qu'ils avaient des pensées qui appartenaient à un monde bien plus riche que le sien. Les yeux de Solange lui paraissaient animés d'une illustre lumière.

— Explique-moi, lui dit-il, enfin. Je n'arrive pas...

— Dans la vie d'Émilie, il y a une aventure, déclara Solange non sans hauteur.

C'était peut-être vrai, après tout. Fortan voulait bien le reconnaître, mais il ne voyait pas ce qui engageait Solange à croire cela.

— Qu'est-ce que tu veux dire? demanda-t-il encore.

— Vous ne comprendez jamais, dit Solange. Maintenant je vais déjeûner en vitesse. On ne vous attendra pas aujourd'hui.

Elle serra longuement la main de Marc. Pourquoi si longuement? Fortan ne se demanda pas si Solange s'était moquée de lui. Il continua à suivre l'avenue, pour respirer un peu l'air de ce jour d'été brûlant, mais léger. Vers le carrefour, il s'arrêta et fut saisi par un frisson. Un homme venait de traverser l'avenue et sa démarche, la ligne de ses épaules, ses longues enjambées, tout rappelait soudain à Marc l'image de son père. Des autos qui passaient l'empêchèrent de rejoindre cet homme qui disparut bientôt de l'autre côté de l'avenue, dans une petite rue montante. Fortan se dit que ce n'était pas possible, mais il constata que ses mains tremblaient encore de surprise. Qu'est-ce que cela signifiait? Vraiment ce faubourg semblait devenir un lieu de sorcellerie.

— J'ai des visions, moi aussi, conclut Fortan.

En revenant à la maison, il se demandait quelle rencontre il allait faire encore. Il y avait peut-être dans cette avenue des hommes venus d'Australie, de Nouvelle-Zélande ou même de Ménilmontant. Pourquoi pas Guillaume Fortan? « Le monde est vaste » disait toujours Mme Terpoint. Ce n'est pas le monde qui est vaste, mais la banlieue ouverte sur n'importe quelles régions et à n'importe quels hommes. Cela, Marc le ferait remarquer à Mme Terpoint, à Timard et même à Pelledoux. Ce serait un beau sujet de conversation.

Deux jours plus tard, Pelledoux trouva un sujet de conversation encore plus intéressant. Comme il revenait de son travail un inconnu l'avait abordé à la station de l'autobus. Cet homme qui avait une cinquante d'années était habillé modestement et il avait une allure provinciale. Une cravate verte, un chapeau imperméable.

— Il m'a interrogé sur la rue des Freux, dit Pelledoux, et particulièrement sur Mme veuve Fortan.

L'homme avait prétendu qu'il cherchait à acheter une maison. Il s'était promené par hasard dans la rue des Freux, et le lieu lui avait semblé idéal pour qui aime la tranquillité de la campagne au cœur même de la ville. Quelle que fût l'aridité et l'aspect de fond de marmite qui caractérisaient la rue des Freux, Pelledoux lui-même, malgré son objectivité, ne pouvait qu'être sensible aux éloges qu'un étranger faisait de cette résidence. L'étranger s'excusait d'importuner Pelledoux. Pouvait-on lui dire aussi à qui appartenaient les maisons voisines? « Celle de Timard, le cordonnier, celle de Mme Veuve Fortan », répondait Pelledoux. « Une veuve peut avoir l'idée de vendre sa maison à des conditions avantageuses, si je lui trouve un autre logement », observait l'homme. « Quel est son métier? Ah ! elle n'a pas de métier? Vous me dites qu'elle vit avec sa fille. Ses ressources doivent être minces. Son beau-frère travaille donc chez Dassigne? »

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que Pelledoux eût débité tout ce qu'il savait et même ce qu'il ne savait pas au sujet de Victorine Fortan. Ce fut un soir que Pelledoux rapporta cette conversation extraordinaire à Mme Terpoint, assistée de la mère Legrain, de Mefleur et de Timard.

— Ce que le monde est capable de faire aujourd'hui pour trouver une maison... disait Mme Terpoint.

— J'ai connu un homme bien qui a empoisonné cinq personnes, observait Mefleur.

— Celui qui m'a parlé avait un drôle d'air, assurait Pelledoux.

Timard se taisait. Fortan demanda si l'homme avait cherché à obtenir des renseignements sur les Dassigne.

— Il n'a été question que de Victorine, lui répondit Pelledoux. Mme veuve Fortan par-ci, Mme veuve Fortan par-là.

Les jours qui suivirent, l'inconnu continua son enquête dans la rue des Freux. Il parla avec Timard, avec l'épicier, avec la mère Legrain, mais il s'arrangea pour voir chacun en particulier. Tout se passait avec la plus grande discrétion. Le sujet qui semblait le préoccuper, c'était la vie que menait Victorine Fortan. Recevait-elle quelque ami chez elle? Cela semblait très important pour décider si elle aurait ou non l'intention de céder sa maison. L'étranger s'intéressa aussi, à vrai dire, à quelques autres villas de la rue des Freux, mais il semblait avoir jeté son dévolu sur celle de Victorine. Marc s'était gardé de rapporter quoi que ce soit à sa belle-sœur. Toutefois celle-ci fut bientôt mise en éveil par quelques allusions de la mère Legrain, et le dimanche soir elle alla trouver Pelledoux qui, sur le seuil de sa porte, respirait le goudron fondant de la rue. Ce fut une attaque brusquée et qui devint tout de suite véhémente :

— Il paraît, monsieur, que vous faites des ragots sur mon genre d'existence. Vous contez à tout venant que je suis réduite à la misère.

M. Pelledoux tenta d'apaiser sa voisine en ramenant les faits à des proportions raisonnables. Il entreprit d'abord de faire un portrait exact de l'étranger. A mesure qu'il parlait il remarqua que Victorine Fortan changeait de visage. Ses yeux cessèrent d'exprimer la colère banale et les sentiments propres à faire triompher la dignité d'une femme offensée. Ils s'animèrent d'une flamme que Pelledoux n'avait aucun souvenir d'avoir observée au cours de sa vie dans les yeux de quiconque. Peut-être une sorte d'angoisse mêlée de bonheur. Seuls peut-être les regards des enfants qui désirent merveilleusement quelque chose ou plutôt qui ont peur d'une catastrophe merveilleuse..., songea Pelledoux. Mme Fortan le pria de préciser le portrait qu'il avait esquissé et finalement elle s'écria :

— Vous ne savez pas à quel homme vous avez pu avoir affaire. Si vous vous êtes moqué de lui et de moi, vous vous en repentirez certainement.

— Vous le connaissez, s'écria Pelledoux.

La mère Legrain qui s'était tout doucement approchée entendit très bien cette conversation. Mme Fortan, au lieu de répondre à

Pelledoux, se retourna vers elle, et la prit aussitôt à partie.

— Vous aussi, à ce qu'il paraît, vous avez eu affaire à lui.

Elle pria aigrement la mère Legrain de donner le signalement de l'homme. La bonne femme, qui pourtant ne craignait personne, répondit avec embarras. La seule chose qui l'eût frappée, c'est que l'homme, en dépit de sa courtoisie, tenait ses mains dans ses poches.

Mme Fortan s'en alla ensuite frapper à la porte de Mme Terpoint. Les Terpoint étaient déjà couchés. Ils durent se lever en hâte, comme s'il y avait eu le feu.

— Eh bien ! oui, disait Mme Terpoint, toute tremblante dans son pyjama, on s'intéresse à votre maison. J'ai donné les meilleurs renseignements.

Le quartier s'était vaguement ameuté. L'épicier, Mefleur, Foléon, deux autres ouvriers, les parents d'Angèle s'étaient approchés tout doucement. Victorine se démenait comme si elle était venue annoncer la fin du monde. On entendait maintenant la flûte de Pelledoux. Il y avait un ciel pur et lourd, plein d'étoiles où passaient par instants d'imperceptibles éclairs de chaleur venus de l'horizon, du côté de la fondrière.

— Eh bien quoi ! disait Mme Terpoint, c'est un homme qui certainement ne vous fera pas de tort.

— Nul ne sait ce qu'il peut faire, disait Victorine. S'il arrive un malheur vous en aurez été peut-être responsable.

— Mais que voulez-vous dire, mon Dieu ! gémissait Mme Terpoint. Nous autres nous menons une vie tranquille, et nous n'avons rien à voir dans vos affaires.

— Alors pourquoi vous en mêlez-vous?disait Mme Fortan.

— Nous ne sommes pas si compliqués, gémissait Mme Terpoint.

— Alors, vous croyez qu'il n'y a que des gens comme vous sur la terre? s'exclamait Victorine.

Mme Fortan força nos gens à rester debout jusqu'à onze heures du soir, rien que pour leur faire préciser les traits du visage de l'étranger et reconstituer ses paroles et les réponses qu'on lui avait faites.

Fortan n'apprit cette algarade que le lendemin. Sa belle-sœur paraissait à la fois soucieuse et triomphante. Solange ne disait mot pendant les repas. Elle ne voyait plus Émilie qui lui avait envoyé un mot pour l'informer qu'elle habiterait Paris avec son père jusqu'à l'oral de l'examen. Émilie ne donnait pas son adresse.

Ce fut le lundi que Mefleur aperçut, en revenant de son travail, Victorine Fortan attablée avec l'étranger à la terrasse d'un café de l'avenue. Il en rapporta la nouvelle. Le soir même, Fortan et Timard purent entendre une conversation entre Solange et sa mère. Timard trouva la conversation très curieuse, tandis que Fortan prétendit ne rien remarquer de particulier. Fortan supposait que Victorine parlait de ce frère qu'elle prétendait riche et excentrique, et qu'une fois de plus elle faisait des contes à son sujet. L'étranger était-il le frère de Victorine, ou un ami de ce frère?

Timard ne croyait pas que c'était dans ce sens qu'il fallait chercher la vérité, si toutefois il y avait une vérité. Il crut com-

prendre que Mme Fortan parlait à Solange de certaines propriétés appartenant à cet homme mystérieux.

De petites nuées passaient entre les étoiles. Timard et Fortan étaient bien cachés dans l'ombre du seuil. Mme Fortan et Solange se tenaient au jardin et leurs paroles venaient par fragments, à travers les grillages. La masse des immeubles répercutait les voix qui se dissipaient par instants.

— Si tu as retenu quelque chose dans ces papotages, tu as de la chance, disait Fortan

— Alors toi, disait Timard, tu ne veux rien savoir, même s'il se passe quelque chose?

— Ça ne me regarde pas, disait Fortan, et j'aime mieux que ça ne me regarde pas.

— Tu me disais que tu avais cru voir ton père dans la rue l'autre jour. Tu ne crois pas qu'il y a des rapports entre Dassigne, ta belle-sœur, cet homme étranger et même ton père?

— C'est possible, disait Fortan, mais s'il fallait passer sa vie à faire des suppositions. C'est sûr qu'il n'y a dans tout cela que des choses naturelles.

A ce moment-là il y eut un bruit de pas le long du mur de l'entrepôt. Ce n'étaient pas les gosses. Ce n'était pas Pelledoux, qui se tenait à sa fenêtre, et se mit à tousser.

— Eh bien ! va voir qui c'est si tu es curieux, murmura Fortan.

— Inutile, dit Timard.

Victorine et sa fille cessèrent de bavarder. Victorine laissa Solange sous la tonnelle pour entrer dans sa cuisine. On entendit ensuite s'ouvrir la porte de devant, puis des paroles dans la rue échangées à voix basse. Cette conversation dura assez longtemps. Enfin Victorine passa dans le jardin en longeant le côté de la maison. Elle était suivie par un homme. Solange vint à leur rencontre. L'obscurité empêchait de bien distinguer toutes ces démarches. Il y eut encore une conversation à voix basse. Timard seul parvint à saisir quelques mots. Puis Solange, Victorine et l'étranger durent entrer dans la maison.

Timard rapporta ces faits aux gens qui vinrent lui tenir compagnie le lendemain vers la fin de l'après-midi.

— Cher M. Pelledoux, disait Timard, il n'y a pas de doute cette fois que Victorine Fortan a parlé avec sa fille d'un pays assez bizarre et qu'elle n'est pas sûre d'ailleurs de jamais connaître, mais qui est bien celui de cet homme étranger. Vous savez que Mefleur a vu cet homme avec Victorine au café, et c'est lui sans doute qui est venu chez elle hier soir.

— Pour acheter sa maison, observa Pelledoux.

— Pas du tout, à ce que j'ai compris. L'homme lui a parlé de son pays à lui, et de sa propre maison qui serait située entre un marécage et un bois.

Le cercle des voisins s'était formé comme par enchantement autour de Pelledoux et de Timard. Une soirée avec des nuages noirs. On espérait la pluie qui ferait tomber un peu la poussière, réveillerait le persil et ressusciterait peut-être les haricots de Mefleur et les salades de Mme Terpoint.

— Certainement, poursuivait Timard, Fortan qui était avec moi n'a pas su distinguer l'essentiel. Mais moi je suis habitué à attendre les insectes depuis des années. J'ai de la patience. Alors je sais attendre les paroles et reconnaître celles qui viennent de plus loin que les autres.

— Bien sûr, vous êtes assez instruit malgré votre condition, concédait Mme Terpoint.

— Il ne s'agit pas d'être instruit, reprenait Timard.

— Quel rapport avec les insectes? demandait Mefleur.

— J'ai trouvé un insecte rare ce matin, dit Timard.

— Tu as trouvé un insecte rare? s'écria Fortan.

Timard tira de sa poche une boîte d'allumettes d'où il sortit une sorte de coléoptère couleur de bronze que Pelledoux lui-même reconnut pour une cétoine.

— Pas une cétoine ordinaire, dit Timard. Je suis allé trouver le professeur d'histoire naturelle du lycée, et il m'a dit que celle-là ne vivait que sur les hautes branches des chênes dans les vieilles futaies où personne ne va jamais couper de bois.

— Alors?

— Alors vous croyez, vous tous, qu'il y a partout des vieilles futaies de chêne?

Timard ne pouvait rien affirmer de certain, mais il avait trouvé l'insecte ce matin même sous le grillage du jardin de Victorine Fortan.

— Qui est-ce qui peut l'avoir apporté si ce n'est pas cet homme là, déclarait Timard. Peut-être il collectionne aussi les insectes, peut-être...

Chacun se disait: *peut-être*, sans rien croire absolument, mais il semblait à tous qu'on allait soudain apprendre l'histoire du monde.

— D'après ce que j'ai entendu aussi, poursuivait Timard, il est sûr que cet homme vient d'un endroit qui ne ressemble pas à beaucoup d'autres. Vous voyez la campagne, comme si c'était partout rien que des champs et des arbres. Mais il y a des endroits exceptionnels.

— Eh bien! dites-nous ce que vous avez appris exactement, intervint M. Terpoint.

Il reçut en récompense une bourrade de sa femme et dut baisser le nez sous les regards désapprobateurs des autres. On n'était pas en train de faire une besogne d'inspecteur de police. On discutait simplement sur les choses de l'humanité et de la nature.

— D'abord cet homme n'est pas riche, dit Mefleur. Il a un costume qui date d'au moins vingt ans et qu'il doit porter quinze jours par an.

— Mefleur a raison, assura M. Pelledoux.

— Il a dit à la veuve Fortan qu'il n'était pas riche et qu'il vendait du poisson, reprit Timard.

— On ne trouve pas de poissons dans les futaies de vieux chênes, observa Terpoint qui se fit encore rabrouer.

— J'aurais cru qu'il avait un domaine, observa Fortan.

— Ne te moque pas du monde: il a aussi un domaine, dit Timard.

Tous ces détails, Timard l'avouait, il restait difficile de les mettre ensemble. Il y a peut-être des domaines qui ne valent pas quatre sous. Mais est-ce qu'on expliquait la mort de Dassigne, et la maladie de Mme Dassigne? Est-ce qu'on expliquait les rapports qu'il y avait entre Victorine Fortan et l'étranger? On se tourna vers Fortan.

— Moi, je ne sais absolument rien, déclara-t-il. Elle parlait toujours d'un frère qui était riche.

— Ce n'est pas son frère, dit Timard, et l'homme n'est pas riche.

Enfin comment se faisait-il que Victorine Fortan avait un secret qu'elle ne dévoilait à personne, dans une rue où il était honorable de déballer ses sentiments sur le trottoir, en plein soleil?

— J'ai toujours dit qu'elle avait une vie pas comme tout le monde, souffla Mme Terpoint.

— Ah ! la campagne ! dit enfin Pelledoux.

Ces mots, en apparence hors de saison, résumaient les problèmes de l'heure. Aller voir la campagne, pour ces habitants grillés par l'asphalte et pâlis par les hivers, c'était un rêve considérable. Ils étaient attachés à leur banlieue rien que pour les quelques mètres carrés de terre qu'ils possédaient, mais les bois, les champs perdus dans le lointain restaient à leurs yeux la grande affaire. Car il y a campagne et campagne. Ne me parlez pas de la montagne et de la mer où l'on va comme les bœufs ou les chèvres au pâturage pour avaler sa portion d'atmosphère. Ne me parlez pas non plus de se retirer dans la petite maison d'un village avec son potager et son verger. C'est déjà très beau, mais cela n'a aucun rapport avec la vraie nature, qu'on ne trouve plus guère, seulement par morceaux et qui est cachée par la campagne des cultivateurs et des touristes. Ces opinions sont celles de Mme Terpoint, vous l'avez deviné.

— Alors la vraie campagne, qu'est-ce que c'est à votre avis? demandait Mefleur, tout prêt à aplaudir aux déclarations de la dame.

— Eh bien ! la vraie campagne, c'est si vous vous perdez dans une forêt, c'est si vous entrez dans une maison et qu'on vous raconte une histoire d'il y a cent ans, c'est si vous rencontrez quelqu'un et que vous avez peur de lui ou que vous l'aimez tout d'un coup.

— Doucement, dit Terpoint.

— Je sais ce que je dis, reprenait Mme Terpoint. J'ai connu ça dans ma jeunesse, de l'herbe que personne n'a jamais touchée, des fleurs que personne n'a jamais vues, des étangs avec des canards sauvages et des hérons.

— Des chemins avec des haies comme des arbres, ajoutait Foléon.

— Aussi bien une fûtaie de vieux chênes, suggérait Timard.

— Allons tous prendre un verre de bière à la maison, conclut Mme Terpoint. On a besoin de parler de tout cela.

— Alors vous croyez? demandait Mefleur.

Elle croyait, tout le monde croyait que Victorine Fortan aurait eu la chance de mettre le grappin sur quelque seigneur de la vraie

campagne, puisqu'il habitait entre un bois et un marais. Après quoi il adviendrait ce que le ciel voudrait.

Enfin on aperçut cet étranger avec Émilie, un soir comme ils descendaient de l'autobus. Émilie, ainsi que Solange attendait de passer l'oral de son examen. Elle avait déclaré qu'elle restait à Paris avec son père. On ne douta pas que cet homme fût son père lorsqu'on les vit ensemble dans le quartier. Ils se rendirent au collège où Émilie avait été pensionnaire. Sans doute voulaient-ils saluer la directrice. On apprit la chose tout naturellement parce qu'ils entrèrent aussi chez l'épicier de la rue des Freux pour acheter des biscuits. Quand ils sortirent du magasin, au lieu d'aller vers le bout de la rue, ils rebroussèrent chemin et reprirent le sentier sous le mur du lycée. Ce ne fut pas sans avoir discuté vivement. L'épicier assista à cette discussion derrière ses vitrines, mais il n'entendit pas un mot. C'était pour lui comme une scène de cinéma muet.

Il n'en crut pas moins comprendre la scène, lorsqu'il vit la jeune fille se dépenser en paroles vives et en gestes de colère tandis que l'homme, qui gardait ses mains dans ses poches, haussait les épaules et semblait regarder avec mélancolie vers l'extrêmité de la rue des Freux. Sans aucun doute il était question de la maison de Victorine ou de Victorine elle-même.

Ce qu'on retint surtout des rapports de l'épicier, ce fut que l'homme ne pouvait être que le père d'Émilie. Il se nommait donc Harset. On éprouva une vive satisfaction à connaître enfin son nom, comme si cela suffisait pour résoudre les énigmes qu'on avait imaginées. Les rapports d'Émilie et de Solange expliquaient le dévolu que l'homme avait jeté sur la maison Fortan ainsi que ses relations avec Victorine. Peut-être proposait-il à la veuve Fortan d'échanger sa villa contre une demeure à la campagne? Ce fut la solution à laquelle on se rallia, bien que personne ne fût satisfait d'une explication aussi banale. Mme Terpoint continuait à prétendre que quelque chose se tramait. Elle aurait été bien en peine de le prouver. Timard supposait qu'il s'agissait d'une très vieille histoire et qu'il aurait fallu, pour saisir son origine, connaître d'abord le domaine de cet homme que l'on commença d'appeler familièrement Harset dans les conversations.

Angèle, Barosse et Turluquet, d'habitude si bien informés, devenaient presque invisibles? On les voyait passer silencieusement, après leurs dernières heures de classe. Ils allaient se réfugier dans les arbres de la fondrière, et ils évitaient de parler à quiconque. Si l'on s'arrêtait pour les interpeller, ils filaient à toutes jambes, comme s'ils avaient peur qu'on leur pose des questions. Ils glissaient le long des murs. En somme, sans le vouloir, ils se donnaient tout l'air d'être mêlés à une conspiration. Au lieu de se mettre comme d'habitude en quête d'aventures et de discussions, ils cherchaient évidemment à se cacher, Dès qu'on les avait aperçus dans la fondrière, ils gagnaient un autre refuge. Ils allaient se blottir dans la haie qui borde le talus de la voie, ou de préférence au milieu de ce tas de ferraille, sur la hauteur, là où il y avait une vieille locomotive. On les aperçut une fois qui se glissaient dans un caniveau.

— Les enfants, il suffit de les regarder : c'est comme les hirondelles pour la pluie, ils annoncent quelque chose mais ce n'est pas la pluie, disait la mère Legrain.

— Je voudrais bien que ce soit la pluie, disait Foléon.

Vers le 12 juillet il y eut un orage. La pluie dévala en immenses rideaux le long des immeubles et déracina les fleurs dans la rue des Freux, bien loin de les revigorer. Il n'y avait pas de terre végétale en suffisance, expliquait Mefleur. Ce fut pendant cet orage que Paul réussit à parler à Émilie. La jeune fille venait voir Solange après l'examen oral, sans doute pour lui faire ses adieux. Surprise par la pluie, elle s'était réfugiée sous le porche de l'église. Paul Dassigne l'y rejoignit bientôt. Il employait tous ses loisirs à chercher la jeune fille. Il passait dix fois par jour dans la rue des Freux et faisait autant de fois le trajet entre la station de l'autobus, la pension d'Émilie et la rue des Freux. Fortan lui avait rapporté les paroles de Solange, qui avait prétendu qu'Émilie voulait parler à Paul. Fortan ne garantissait rien, mais Paul conçut un espoir nouveau. Ce jour-là, il n'avait pas été arrêté par la pluie, et il errait dans les rues à son habitude. Les averses qui tombent lourdement chassent des rues tous les passants, et il semble alors qu'on pourra justement tomber sur les gens qu'il est presque impossible de rencontrer. Lorsque Paul aperçut Émilie sous le porche, il fut émerveillé de l'aventure. Comment? Elle n'avait pas prévu cette pluie, et elle était simplement vêtue de sa robe blanche? Il l'aborda en lui faisant ces réflexions familières. Si elle le voulait, il irait lui chercher un parapluie. Elle lui répondit à peine. Elle dit simplement qu'elle attendrait l'éclaircie. Il n'y aurait pas d'éclaircie, prétendait Paul. Peut-être voulait-elle profiter de cette occasion pour rester près de lui? Il fut transporté à cette pensée. Quand il lui rapporta les paroles que Solange avait dites à Fortan, il fut vivement rabroué.

— Je n'ai pas chargé Solange de vous demander un rendez-vous, déclara-t-elle.

— Alors pourquoi Solange...? insista Paul avec maladresse.

— Est-ce que je sais? dit Émilie.

Elle regardait Paul avec attention.

— Je ne veux pas que vous soyez fâché, ajouta-t-elle.

— Alors vous n'aviez rien dit à Solange?

— Absolument rien.

— Marc Fortan ne vous a rien dit? poursuivit Paul.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle eut vers lui un mouvement d'épaules imperceptible. Lui restait tendu, immobile.

— Vous avez choisi un beau messager, dit-elle enfin.

— Un type comme un autre, dit Paul spontanément.

— Un homme besogneux, scrupuleux, toujours occupé de ses petits travaux.

A quoi songeait Émilie? Pour quelle raison s'en prenait-elle à Fortan? Il n'eut pas le temps de le lui demander.

— Vous êtes pareil à lui probablement. Sournois et discret comme votre employé, n'est-ce pas?

Émilie parlait en phrases hachées avec une passion contenue

que personne n'aurait jamais soupçonnée. Paul Dassigne restait interdit. Aucune réponse n'était possible.

— Vous êtes du parti des gens réguliers, et vous prétendez amener les autres à vos façons mensongères de considérer la vie. Puis elle se mit à rire franchement, comme si elle avait simplement plaisanté pour jouir de la déconvenue du garçon. Il ne pouvait prononcer un mot.

— Je ne serai jamais à vous, dit-elle enfin.

Pourquoi prenait-elle tout de suite un parti extrême. Paul ne songeait nullement à mettre en question tout l'avenir. Il ne désirait rien d'autre que d'échanger avec elle quelques paroles qui lui donneraient de l'espoir. Il dit :

— Vous aviez répondu à mes signaux de loin.

— J'ai le droit de m'amuser, dit Émilie.

Lui restait très sérieux. Il se sentait joué. En vérité, Émilie ne l'avait jamais encouragé. Tout son amour n'était qu'imagination.

— Je vais vous chercher un parapluie, dit-il.

— Toujours serviable, répondit-elle. C'est inutile.

Un silence. La pluie tombait. Paul regardait Émilie avec une vaine confiance. C'était une affaire manquée sans aucun doute. Émilie se conduisait d'une façon détestable, mais il ne pouvait s'empêcher de voir en elle tout ce qu'il rêvait. Enfin :

— Vous semblez croire que ma famille est trop différente de la vôtre, déclara-t-il. Qu'est-ce que vous entendez par là?

— Vous avez une bonne religion tranquille. Vous agirez comme il se doit en toute circonstance.

— Tandis que vous?

— Moi je ferai ce qui me plaira.

— Qu'est-ce qui vous plaira?

— De maudire les gens hypocrites comme vous.

Paul ne pouvait plaider l'innocence ni accuser à son tour. Rien ne semble plus vil que l'innocence en de telles occasions.

— Vous allez partir? demanda-t-il.

— Je pars bientôt.

— Est-ce que vous reviendrez?

— Je ne reviendrai certainement pas. Peut-être un jour en passant, mais ce ne sera pas pour vous revoir. Vous ne me reverrez pas.

Elle voulait insister sur cette impossibilité d'une future rencontre. Il semblait à Paul que les yeux d'Émilie devenaient plus brûlants. Est-ce qu'elle regrettait?

— Je ne peux pas croire que je ne vous reverrai plus, murmura-t-il.

— Il faut le croire, dit-elle. Il n'y a rien de plus vrai.

— Je vous chercherai, et je vous retrouverai un jour.

— Allez-vous-en, dit-elle.

Il regarda la pluie. L'averse devenait plus violente. Il fit un mouvement pour s'éloigner. Elle saisit la manche de son imperméable :

— Auparavant, je veux vous dire que vous saurez m'oublier, que vous mentez quand vous prétendez m'aimer.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

Elle reprit :

— Vous ne savez même pas plaider votre cause. Vous serez toujours un excellent élève et un excellent fils, mais aucune idée de la vraie vie.

Elle semblait discuter pour échapper elle-même à quelque idée qui la tourmentait.

— Je pensais à vivre simplement avec vous, disait Paul.

— C'est ça votre passion?

— Je vous jure...

De nouveau elle se mit à rire. Alors Paul prit conscience qu'ils se trouvaient sous le portail de l'église.

— Qu'est-ce que vous jurez?

Il ne jura rien. Il songea qu'il devait la quitter sans ajouter un mot. Cependant il reprit :

— C'est dans le Centre que vous allez avec votre père?

— Cela ne vous regarde pas.

— Je sais que vous allez dans le Centre.

— Allez-vous-en, dit-elle encore.

Paul lui souhaita le bonsoir, et s'en alla sous l'averse. Comme il descendait la ruelle derrière l'église la pluie fouetta son visage. Ses larmes se mêlèrent à la pluie.

En sortant du bureau, Fortan rencontra Paul dans le vestibule. Paul le pria de s'asseoir sur la banquette. Il lui raconta son entrevue avec Émilie.

— Il y a de votre faute, dit-il à Fortan. Vous m'avez présenté comme un jeune homme bien élevé.

— Je ne t'ai pas présenté du tout, déclara Fortan.

— Alors qu'est-ce que cela signifie à votre idée, les sorties qu'Émilie m'a faites?

— Cela ne signifie rien, dit Fortan. Émilie appartient peut-être à une famille qui a eu des ennuis et qui vit un peu en marge.

— Eh bien moi je crois, dit Paul, qu'Émilie a raison, que je ne suis qu'un jeune homme très poli.

— A quoi bon raisonner? Tu ne te changeras pas, dit Fortan.

— Mais c'est pour cela que je perds Émilie, vous comprenez. Vous me direz qu'elle ne vaut peut-être pas la peine et que je dois me montrer raisonnable.

Fortan se gratta la tête :

— Je te dirai que c'est une fille que j'admire comme Solange.

Paul garda le silence. On entendit au premier étage Mme Dasigne qui marchait. Fortan regarda l'heure à la comtoise du vestibule.

— Il faudra que vous découvriez où habite Émilie, dit Paul. Vous ferez cela pour moi.

— Je tâcherai, dit Fortan.

Il se leva. Paul l'accompagna jusqu'à la ruelle du lycée. Il ne pleuvait plus. Ils virent Émilie qui courait dans la rue des Freux. Elle filait vers la maison de Victorine.

— Sûrement je ne vais pas rentrer tout de suite, dit Fortan. Émilie et Solange doivent être pas mal énervées.

Ils allèrent du côté de l'avenue. Dans la rue montante ils furent surpris par le bruit d'une tôle qui s'effondrait derrière eux. Angèle, Barosse et Turluquet s'étaient amusés à s'abriter sous cette tôle pendant l'orage, et ils y étaient restés plus longtemps que n'avait duré l'orage, pour satisfaire leur nouvelle manie de se cacher et d'échapper à tous les regards. Ils n'avaient pu résister toutefois au désir de balancer cette tôle sur les talons de Fortan et de Paul.

— Ces gars du patronage, dit Paul.

— Oui, dit Fortan.

Ils continuèrent leur chemin en silence. Ils arrivèrent devant un café.

— Allons boire un coup, dit Paul.

Fortan y consentit. Il commanda une grenadine. Paul commanda aussi une grenadine.

— A la santé de l'Armée du Salut, dit Paul.

Il s'accouda au comptoir :

— Je pense que je vais marcher toute la nuit pour oublier. Voulez-vous venir avec moi?

Fortan réfléchit qu'il devait rentrer pour sept heures comme d'habitude. Peut-être même réussirait-il à apprendre dans quel pays se rendait Émilie, si elle dînait à la maison comme il le supposait. Mais il répondit à Paul qu'il l'accompagnerait.

L'averse reprit. Ils se blottirent sous une baraque.

— La baraque d'un ancien jardin, un très ancien jardin d'avant la deuxième voie ferrée, assurait Fortan.

Personne ne venait jamais dans ce coin. Le terrain devait appartenir à la Compagnie. Ils s'étaient assis par terre sous l'avancée du toit de tôle, et la pluie tombait sur leurs souliers. Paul disait :

— Émilie prétend que je mens et que nous sommes des hypocrites. Je suppose qu'elle a raison.

— Elle peut avoir raison, disait Marc. Mais tu aimeras toujours Émilie, et moi j'aimerai toujours Solange.

Paul se mit à tutoyer Fortan sans même y réfléchir :

— Tu aimes Solange?

— J'aime Solange, mais je suis bien tranquille, rien n'est possible. Toi tu es malheureux parce que tu crois que tout reste possible. Mon vieux Paul, il faut attendre que la vie s'arrange n'importe comment.

— Dans le mensonge, s'entêtait Paul.

Un train illuminé glissait sur la voie de gauche et s'éloignait à travers le triage. Marc cherchait ses mots.

— Revenons du côté de la rue des Freux, dit-il brusquement. J'ai idée que nous apprendrons quelque chose.

Paul Dassigne le suivit. Après un long détour ils retrouvèrent la passerelle et parvinrent aux saules du terrain vague. Ils suivirent les palissades au bas de la rue des Freux. A peine ils débouchaient qu'ils entendirent une conversation. Deux voix sourdes. On ne pouvait distinguer les paroles.

— Retourne sur tes pas, je te rejoindrai, souffla Fortan.

— Je vais avec toi, dit Paul.

Ils s'avancèrent avec précaution le long des grilles. L'affaire se passait devant la maison de Mme Fortan.

— Ne me tutoyez pas et appelez-moi M. Harset, disait une voix.

— Je vous en supplie, M. Harset, répondait l'autre voix.

C'était celle de Victorine. Il y eut un silence comme si Victorine attendait la réponse.

— Hâtons-nous, dit enfin M. Harset. Solange et Émilie vont rentrer du cinéma. Je ne veux pas qu'Émilie me surprenne. Elle a déjà deviné trop de choses. Il faut que ce que je vous ai dit soit bien entendu.

Un silence. Harset reprit :

— Vous ne viendrez pas chez moi. Vous ne saurez jamais où je demeure. Émilie ne vous le dira jamais. Maintenant vous accueillerez Émilie quand elle reviendra. Je veux qu'elle continue ses études. Elle s'y refuse, mais bientôt elle comprendra. Alors, vous veillerez sur elle. Je paierai ce qu'il faudra pour sa dépense.

— Je ne tiens pas à l'argent, disait Victorine.

Il semblait qu'elle étouffait un sanglot.

— Je ne veux pas d'argent, reprit-elle.

— Vous recevrez ce que je vous donnerai, Je viendrai voir Émilie et Solange de loin en loin.

— Pourquoi vivre toujours séparés, dit Victorine.

— Vous ne pouvez pas... reprit Harset. Jurez-moi.

Il y eut un long silence. Dans la nuit de la rue on distinguait mal les ombres de l'homme et de la femme. Chacun se tenait d'un côté de la grille. Fortan crut voir l'homme qui passait les mains par dessus la grille pour serrer les mains de Victorine.

— Je te le promets, dit-elle enfin.

— Cela suffit.

L'homme aussitôt s'éloigna avec une prestesse étonnante, sans un mot d'adieu. Victorine demeura un certain temps appuyée contre la grille. Quand elle fut rentrée dans la maison, Paul dit :

— Émilie reviendra.

— Si elle le veut, répondit Fortan. C'est une histoire simple. Harset a été l'amant de Victorine. Peut-être il était marié à une autre femme. Voilà ce qu'Émilie entendait par une vie irrégulière.

— Il y a autre chose, dit Paul.

— On ne sait jamais tout.

Fortan et Paul songeaient qu'Émilie et Solange allaient rentrer du cinéma. Victorine devait les attendre car elle alluma la lampe du perron afin d'éclairer le chemin des deux jeunes filles. Le lampadaire de la rue des Freux n'envoyait pas la lumière jusqu'ici. Fortan et Paul reculèrent dans l'ombre de la palissade.

Elles arrivèrent peu de temps après. Ils les virent s'arrêter presque sous le lampadaire. Émilie avec sa robe blanche et Solange vêtue d'une robe presque aussi claire. Elles discutaient assez vivement.

— Mais toi aussi tu as de l'espoir, murmura Paul.

— Pas d'espoir, dit Fortan.

Le visage de Solange était modelé d'ombres passionnées dans la lumière électrique, tandis que celui d'Émilie gardait sa courbe

gracieuse. Comment deviner quoi que ce soit? Les jeunes filles s'approchèrent. Elles demeurèrent quelques instants devant la grille sous la lampe de la véranda. Cette fois, ils entendirent nettement leurs paroles.

— Je dois rejoindre mon père à l'hôtel, disait Émilie.

— Tu ne reviendras pas?

— Je ne reviendrai pas.

— Tu ne veux toujours pas me dire quel pays tu vas habiter avec ton père?

— Je te verrai peut-être demain, si j'ai quelques instants, dit Émilie.

— Pourquoi abandonnes-tu tes études?

— C'est mon idée, dit Émilie.

Elles échangèrent encore quelques paroles sans autre importance.

— Adieu, dit Émilie.

Elle mit son bras autour du cou de Solange.

— Je veux te revoir, insistait Solange.

— Je t'écrirai, dit Émilie.

Les jeunes filles s'embrassèrent.

Elles se quittèrent. Solange entra dans la maison. Émilie remonta la rue. A peine eut-elle disparu dans l'ombre, à l'extrémité de la rue, que Paul aurait voulu courir derrière elle. La lumière de la véranda venait de s'éteindre.

— Je ne suis qu'un faux jeton, répétait Paul.

— On verra bien, dit Marc.

Néanmoins ils reprirent le chemin qu'avait dû suivre Émilie pour regagner l'avenue. Ils la revirent de loin dans l'avenue. Un taxi l'attendait, elle y monta. Son père devait avoir amené ce taxi. La voiture fila dans la direction de Vincennes.

— Toi, tu reverras Solange, dit Paul.

— Je crois qu'Émilie reviendra, dit Fortan.

Il ne devait être guère plus de minuit. Fortan reconduisit Paul jusqu'à la maison Dassigne. Lui-même dut aller coucher dans la remise sur la banquette de la vieille voiture, car il avait oublié la clef de la maison.

Le lendemain matin, quand il se présenta à la porte en même temps que le laitier, il fut très mal accueilli par Victorine qui lui reprocha d'avoir découché. Solange était levée elle aussi et pour une fois elle se mêla de la conversation. Elle proclama simplement que son oncle était un personnage ignoble.

— Cela ne te regarde pas, disait pourtant Victorine.

— Mon oncle m'agace, voilà tout, répondit Solange.

Fortan se rasa, but son café, et il se rendit à son travail. Mme Dassigne l'attendait dans le vestibule. Elle le prit aussitôt à partie :

— Où avez-vous conduit Paul hier soir? demanda-t-elle.

— Je l'ai accompagné, répondit Fortan. Il s'ennuyait un peu. Ses examens l'avaient fatigué.

— Il n'est même pas rentré dîner.

Bref, elle n'admettait pas de telles escapades, et elle rendait Fortan responsable.

— Nous nous sommes promenés dans la banlieue, dit Fortan. A notre époque, c'est assez mal porté de se promener sans doute. Enfin Mme Dassigne dévoila ses véritables craintes :

— Qui avez-vous rencontré? Avec qui avez-vous parlé?

— Nous n'avons rencontré personne, dit Fortan.

— Le père d'Émilie... commença Mme Dassigne. Je ne veux pas que mon fils parle à cet homme, ni à sa fille.

Certainement Mme Dassigne soupçonnait les amours de Paul et redoutait une mésalliance.

— Nous n'avons pas vu M. Harset, assura Fortan.

Ce nom fit sur Mme Dassigne une impression pénible. Elle pâlit.

— Taisez-vous, dit-elle. Je veux bien vous croire. Si jamais Paul le rencontre, je vous prie de m'avertir.

Fortan s'apprêtait à poser quelques questions. Mme Dassigne le prévint :

— C'est ce créancier dont nous n'avons jamais rien pu obtenir,

— Ne reconnaît-il pas ses dettes? demanda Fortan.

— Ce serait trop long de vous expliquer, dit-elle. Nous en reparlerons une autre fois. Puis-je compter sur vous?

Si Émilie savait que son père avait des dettes envers les Dassigne, c'était bien qu'elle refuse d'entrer en relations avec Paul. Fortan affirma à Mme Dassigne qu'il n'avait pas pour habitude de se mêler des affaires qui ne le concernaient pas, mais qu'il aiderait Mme Dassigne de toutes les façons. Elle parut satisfaite, et Fortan gagna son bureau.

Lorsqu'à midi Fortan revint dans la rue des Freux, il trouva le quartier un peu énervé. La servante Dassigne était venue dans la matinée faire une enquête auprès de Mme Terpoint qu'elle connaissait, afin d'obtenir quelque confirmation des paroles de Fortan au sujet de sa promenade avec Paul.C'était sa patronne qui l'envoyait. Mme Terpoint fit une réponse assez évasive : elle n'avait rien remarqué d'anormal la veille au soir. Comment aurait-elle remarqué quoi que ce soit puisqu'elle se mettait au lit à huit heures? Mais elle promit de s'informer et de cuisiner Fortan.

A peine Fortan eut-il débouché dans la rue à midi, qu'elle lui tomba dessus :

— On vient m'en conter de belles. Vous que l'on prenait pour un parfait honnête homme, vous débauchez le fils Dassigne, etc.

— Voila que ça recommence, songea Fortan.

— Votre belle-sœur et votre nièce ne sont pas très contentes. On se demande quelles intrigues vous menez. Sans doute vous combinez un mariage entre Paul Dassigne et la fille Harset. Vous pêchez en eau trouble et vous espérez peut-être aussi vous imposer dans la maison Dassigne.

Fortan ne voyait pas comment répondre. Mme Terpoint lançait des paroles gratuites sans doute dans le simple but d'attraper quelques renseignements.

— Vous avez parlé avec Harset, trancha enfin la dame.

Qu'est-ce que cela pouvait lui faire?

— Je ne connais pas Harset, dit Fortan.

— Vous ne connaissez pas Harset?

Elle fit un grand geste. En vérité, personne ne connaissait le père d'Émilie. Pelledoux lui avait parlé, ainsi que la mère Legrain, mais ils étaient incapables de dire à quelle sorte d'homme ils avaient eu affaire. Seul Fortan pouvait le savoir, s'il avait eu la moindre curiosité, prétendait Mme Terpoint. Changeant soudain ses batteries, elle lui reprocha de ne pas s'intéresser à sa belle-sœur ni à sa nièce. Elles avaient besoin de protection. Cet homme semblait exercer une étrange influence sur Victorine Fortan, et sans doute il y avait entre elle et lui autre chose qu'une affaire de logement. Fortan songea à la conversation qu'il avait surprise. Il ne jugea pas utile d'en faire part à Mme Terpoint.

— Vous comprenez, vous avez tort de faire des cachotteries. Dassigne est mort. Mme Dassigne est dans les transes. Victorine est dans les transes. Paul Dassigne, on le voit toujours à la recherche d'Émilie. Et vous, qui pourriez aider les uns et les autres, vous faites un trafic que personne ne comprend. Tout de même vous étiez présent lorsque Dassigne s'est tué ou a été tué. Vous avez entendu parler votre belle-sœur et vous êtes dans la confidence de Mme Dassigne. Vous vous promenez dans les rues toute la nuit avec Paul Dassigne. Vous devez dire ce que vous savez, si vous ne voulez pas qu'on vous soupçonne.

— De quoi est-ce qu'on me soupçonnerait? Qu'est-ce que je sais? soupirait Fortan.

— Qui est cet homme, qui est ce M. Harset?

Mme Terpoint parfaitement essoufflée se tut enfin. Fortan regardait dans le vide du côté de l'entrepôt. C'est alors qu'il aperçut Angèle et ses deux copains aplatis contre le mur. Il fit un signe à Mme Terpoint, mais celle-ci ne comprit pas et elle s'étrangla presque en répétant d'une voix étouffée :

— Qui est ce M. Harset?

— M. Harset, c'est l'homme aux gants verts, cria une voix qui fit sursauter Mme Terpoint.

La voix de Barosse. Mme Terpoint se tourna. Les trois gosses alignés contre le mur avaient des visages furieux. Sans doute ils étaient effrayés par la révélation que Barosse venait de faire.

— Que chante-t-il celui-là? demanda Mme Terpoint.

— L'homme aux gants verts, cria à son tour Angèle. Un assassin !

Et d'un seul mouvement, comme une volée d'oiseaux, les trois gosses décampèrent sans que Mme Terpoint ni Fortan eussent songé à les retenir pour leur poser des questions.

— Harset, l'homme aux gants verts, dit Mme Terpoint. Comment aurait-il pu tuer Dassigne?

— Ces gosses sont insupportables, conclut Fortan.

Il profita de la stupéfaction de la dame pour s'esquiver.

ANDRÉ DHÔTEL (1)

(1) Ces extraits achèvent la publication dans la Revue *la Table Ronde* du roman de André Dhôtel Le ciel du Faubourg, qui paraîtra en avril (Édit. Bernard Grasset).

# Un monastère en Russie soviétique
## La visite à la Troïtsa (1)

IL existe, à soixante-six verstes de Moscou, l'un des lieux les plus illustres de la Russie : le monastère de la Troïtsa, ou de la Trinité Saint-Serge, fondé au XIVe siècle. Il ne doit pas seulement sa renommée à la tradition religieuse. Depuis six cents ans, à travers les épreuves de l'histoire russe, il n'a cessé d'être un centre de culture et un symbole de la vie nationale. Que ce fût la lutte contre les Tatars, l'œuvre des grands princes moscovites rassembleurs de la terre russe, le malheur du Temps des Troubles, la formation de l'Empire des tsars et son progrès en Europe, le monastère s'est trouvé étroitement mêlé à chacun de ces grands événements et à chacune de ces périodes.

A l'origine, le grand duc Dimitri vint y recevoir la bénédiction du fondateur, saint Serge, avant de combattre les Tatars, de les vaincre à Koulikovo, de les refouler au-delà du Don et de mériter ainsi son glorieux surnom de Donskoï. Les souverains — d'Ivan le Terrible à Catherine II — ont multiplié les pèlerinages à la Troïtsa. Ils l'ont enrichie de leurs largesses. Pendant les famines, le monastère ouvrait ses greniers aux malheureux. Lors des guerres, il a subi plusieurs sièges derrière les murailles dont on l'avait fortifié, tout en devenant le refuge où se reconstituaient les forces matérielles et spirituelles de la Russie. A la fin des Troubles, en 1611 et en 1612, les conseils et les secours partis de la Trinité soutinrent les milices populaires qui, derrière le prince Pojarski et le boucher Minine, accomplirent la grande œuvre de libération. Que de fois, dans les vieux textes du XVIIe siècle, dans cette curieuse et savoureuse littérature de l'ancienne Russie, on retrouve son nom, inscrit toujours avec respect et ferveur ! Plus tard, lorsque les armées françaises atteignirent Moscou, mais ne

(1) En mai 1955, l'Université de Moscou (Université Lomonosov) invita les Universités du monde entier à se faire représenter aux fêtes de son deuxième centenaire. L'Université de Paris répondit en envoyant une délégation de deux professeurs, l'un de la Faculté des Sciences, M. Arnaud Denjoy, membre de l'Institut, l'autre de la Faculté des Lettres, M. Victor-L. Tapié, dont nous publions ici quelques notes de voyage. (N. D. L. R.)

poussèrent pas plus loin leur offensive, la nation crut que l'intercession de la Bogoroditsa (Mère de Dieu), de saint Serge et de tous ceux qui reposaient à la Troïtsa à l'ombre des églises avait préservé du malheur public le reste de la terre russe et son lieu le plus saint. On ne peut donc s'intéresser à l'histoire de la Russie — que ce soit la sainte Russie d'autrefois, hiératique et prosternée, ou la plus récente, celle de la dernière guerre avec son culte de la patrie défendue, à travers les âges, par le simple peuple (1) — sans éprouver d'attrait et de curiosité pour la Troïtsa. Si l'on est à Moscou dans cette disposition d'esprit, comment ne demanderait-on pas à la voir? A cette question, les citoyens soviétiques de 1955 répondent sans hésiter que le chemin en est libre et que les portes sont ouvertes.

Une longue route, poussiéreuse et parfois cahoteuse, mais largement praticable, nous mène hors de la capitale. En passant près de l'Exposition agricole, où les pavillons des diverses nations de l'U. R. S. S. composent un majestueux ensemble, elle fait retrouver une vieille connaissance. La statue géante des deux travailleurs — l'homme et la femme — qu'on aperçoit en bordure du parc est celle même qui couronnait, à Paris, au printemps de 1937, le stand soviétique. Plus loin, champs et chemins, c'est partout le sol russe, limoneux, pétri par les gels et les dégels, sans jamais un rocher ni une pierre.

Je n'imaginais pas la Trinité rejointe à présent par une ville ou plutôt une grosse bourgade industrielle : Zagorsk, avec ses hautes cheminées, ses maisons, ni pauvres ni riches, les toits hérissés d'antennes pour la télévision, des petits jardinets à l'entour, abrités de palissades. Au bout de la ville, le monastère se dresse. A lui seul une petite cité, ceinturée de remparts et de tourelles, d'où jaillissent, dans un singulier affrontement, des coupoles dorées de Byzance, les lignes régulières d'un palais Renaissance et, les dominant, un campanile du XVIII^e siècle qui rappelle à la fois la pagode de Chanteloup et la flèche de Saint-Nicolas de Mala Strana, à Prague. De vieux livres du siècle passé, rarement consultés aujourd'hui ; le *Voyage en Russie* de Saint-Julien, le volume consacré à la Russie dans la collection l'*Univers pittoresque* contiennent des vues gravées de la Troïtsa, exactes et minutieuses. Aucune d'elles cependant ne permet d'imaginer ce qui se présente ici.

Ni la perfection d'un ensemble, ni la qualité exceptionnelle d'un monument ne s'imposent au voyageur qui peut avoir contemplé

(1) L'enseignement officiel en U. R. S. S. accorde une particulière importance au thème de la défense de la patrie, montrant qu'au cours de l'histoire, la Russie, dont les couches supérieures de la société adoptaient aisément les formes de civilisation ou les institutions politiques de l'étranger, était défendue par le peuple lui-même — le simple peuple, suivant l'expression en usage — farouchement attaché à son indépendance. C'est une interprétation qu'on peut discuter dans ses nuances et qui présente le danger des explications absolues ou unilatérales, mais elle contient une large part de vérité et elle nourrit le patriotisme actuel de la Russie.

bien des fois en Europe des sites d'une beauté plus frappante ou des œuvres plus pures. Mais s'il est accessible à l'humanité des grands souvenirs, il est bien vite conquis. Toute la grandeur d'un peuple et son histoire, toute une civilisation, lentement décantée, se révèlent à lui et l'enveloppent de leurs sortilèges. Pour moi, je ne crains pas d'écrire que les heures de la Troïtsa se sont écoulées trop vite et que leur charme ne s'est pas dissipé.

La journée était des premières du printemps moscovite, mais d'une qualité assez peu commune, m'assurait-on, au climat de la région et à la date de l'année. On s'échauffait très vite à marcher, comme si l'air contenait déjà de l'été, mais par moments, soufflait un vent aigre. Je remarquai, au centre du monastère, la hauteur prodigieuse d'arbres qui dessinaient sur le ciel blanc leurs grandes ramures squelettiques. On apercevait, dans la fourche des branches, d'immenses nids de corbeaux, faits de bois sec et ces oiseaux sinistres tournoyaient au-dessus de nous en croassant et en déployant leurs ailes noires. Nous étions pourtant au cœur de la Russie vivante et peuplée : ailleurs les solitudes, celles des îles Solovki dans la mer Blanche, ou les mines de la Sibérie. Mais ces cris de corbeaux, ces arbres nus, cette terre encore sèche avaient quelque chose de farouche. Pourtant, il était impossible d'en ressentir un malaise, à cause de l'intérêt de la visite qui se renouvelait à chaque instant et parce que les Russes — ceux de la Troïtsa comme ceux venus de Moscou avec nous et qui jusque-là, ne s'étaient jamais vus les uns les autres — nous accueillaient avec la même qualité de bienveillance et de douceur. Très vite, la cordialité des anciennes connaissances s'était établie dans un groupe que le hasard avait formé pour quelques heures seulement.

★

Nous étions arrivés à la Troïtsa en deux voitures. Dans l'une, les deux Français, le jeune délégué uruguayen et nos fidèles compagnons, X... et Y... La seconde transportait le délégué danois et le délégué norvégien, gigantesque quadragénaire et doyen en Oslo de sa Faculté de théologie, avec leur interprète, un grand garçon brun, de cheveux légèrement crépus, avec un profil racé, une denture éclatante et serrée. « Le connaissez-vous? » avais-je demandé à X..., le jour de la séance solennelle, tandis que ce jeune homme occupait la tribune pour traduire les adresses des Scandinaves. (1) X... l'avait regardé en plissant ses yeux de myope et de l'air le plus naturel du monde, s'était retourné vers moi et m'avait répondu : « Non, mais je crois que c'est un Juif. »

(1) Cette séance solennelle eut lieu le 9 mai, dans la grande salle des fêtes de l'Université Lomonosov. Chaque délégation montait à la tribune pour lire une adresse qu'un interprète traduisait ensuite en russe. Les interprètes avaient aussi mission d'accompagner les délégués pendant leur séjour et de leur faire visiter ce qui pourrait les intéresser davantage, selon leurs préférences. Ces interprètes, en général des assistants de faculté, se sont acquittés de leur tâche avec une obligeance et une discrétion dont les délégués étaient à la fois satisfaits et touchés.

Les automobiles franchirent l'une des poternes. Je descendis et cherchai à m'orienter : les coupoles bleues étoilées d'or d'une grande église retenaient d'abord mon attention. Mais aussitôt un moine vint vers nous. C'était un homme d'une quarantaine d'années, pas grand, mais bien pris, de visage pâle, intelligent et avenant, souriant dans une barbe châtain, où couraient les premiers fils gris. X... fit rapidement les présentations, échangea avec lui quelques paroles. Le moine, nous détournant de l'église aux coupoles, nous entraîna vers une tour, où l'on célébrait un office. Il fallut emprunter un escalier, suivre une galerie et nous nous trouvâmes dans une chapelle remplie de monde, sur les marches de l'iconostase. Le moine nous faisait faire place et sans interrompre leurs chants, sans manifester d'humeur, toujours respectueux de l'autorité et accueillants à l'étranger, les fidèles, surtout des femmes âgées et des hommes de la campagne, s'écartaient devant nous. L'assistance avait l'allure d'une paroisse de ruraux, habitués à ce genre d'office et ponctuels à y participer. Je n'aimais pas notre intrusion d'étrangers dans cette maison de prières. Nous regardions la décoration de l'église sans prendre le temps de nous familiariser avec elle ; nous n'entendions rien à la phase de la cérémonie que nous surprenions. Malgré mon effort de sympathie, j'étais, comme les autres, le spectateur d'un rite inconnu. Que faisions-nous? Dans quelle mesure nous invitait-on à reconnaître la beauté du culte orthodoxe ou tenait-on à nous prouver que la religion conservait sa place en Russie? On ne prolongea guère l'épreuve et on nous ramena dans la galerie. Avant de m'engager dans l'escalier, je remarquai alors le porche de l'église, devant lequel j'étais passé distraitement tout à l'heure. Il était de pierre sculptée et peinte, formé de deux colonnes torses avec des enroulements de pampres et surmonté d'un fronton. Une œuvre baroque et la première que j'aie vue en Russie ! Elle affirmait pour moi une parenté de plus entre l'Église latine et l'Église orthodoxe et je ne sais quelle affinité profonde des sensibilités. Ainsi, à la Troïtsa, je rencontrais une décoration qui eût trouvé aussi naturellement place dans une église de Vendée ou de Mayenne, contemporaine des rétables que sculptaient nos maîtres provinciaux du XVIIe siècle. Je fis observer ce détail à l'un de nos compagnons.

Dans la cour, pendant que le moine (il s'appelait le Père X...) nous indiquait le programme de notre visite, une dévote s'approcha de lui et prit sa main pour la baiser. Le Père ne se déroba point à cette vénération familière, mais il n'y insista pas non plus. Il continua de parler, sans donner un regard à la vieille, se contentant de la bénir d'un petit signe de croix rapidement tracé de côté.

Alors le Père X... se mit à la tête de notre cortège et passant devant la belle église aux coupoles, nous conduisit à l'ouest du monastère vers les deux églises les plus anciennes : la Trinité édifiée en 1422, à la place d'un ancien oratoire en bois que saint Serge lui-même avait construit et celle du Saint-Esprit, de cinquante ans postérieure.

Ce sont de petits monuments cubiques, de style byzantin, en

apparence assez proche de notre style roman. Les murs de pierre blanche portent une décoration austère de pilastres et d'arcades. Une seule petite tour ronde à coupole les surmonte. Notre savant guide en analyse les caractères, il nous explique comment à présent on travaille à éliminer les adjonctions récentes, afin de rendre à ces édifices leur première figure, dans le style authentique de la Russie médiévale. En contraste avec la sévérité du dehors, l'intérieur de la Trinité est éblouissant d'enluminures, d'ors et de fresques. Une iconostase porte d'incomparables peintures de Roublev et de son école. C'est de là qu'on a détaché le chef-d'œuvre que nous admirions l'autre jour à la galerie Tretiakov (1). Toutes les préoccupations du temps et du jour se trouvant abolies, on voudrait s'initier au secret de chacune de ces icônes, en retrouver le sens particulier et la forme de piété qu'elle exprima, comprendre la technique d'un peintre, la qualité de son goût et de son habileté, suivre cette manière de transfiguration qui, en partant de la réalité, conduit, par l'agencement des lignes et la douce harmonie des couleurs, à ces figures idéales qui composent le monde céleste des orthodoxes. Mais surtout la présence des Saintes Espèces, les lampes éclairées qui pendent de la voûte, un reste d'odeur d'encens, la permanence du culte et les prières des fidèles maintiennent une chaleur de vie, de la chair et du sang, dans la vieille église et la préservent de l'embaumement glacé d'un musée.

A la mesure de l'intérêt abstrait, de la curiosité de vitrine que propose tel palais du Kremlin, l'église de la Trinité, pour n'être point désaffectée, garde toute sa richesse d'émotion. En elle continue d'exister la Sainte Russie. Dans l'angle à droite de l'iconostase, sur une estrade et à l'intérieur d'une sorte de grand reliquaire en métal précieux, on aperçoit un sarcophage d'argent, au couvercle redressé. C'est là que sont conservés les restes de saint Serge. Je m'en approche et les vénère.

De la porte qu'on emprunte pour sortir de ce côté, les vantaux sont recouverts de plaques en métal et soudain, le Père X... se retournant, nous montre une déchirure dans l'un d'eux. La blessure fut faite par les armées polonaises, assiégeant le monastère au temps des Troubles. Pour d'aucuns, ce ne serait que la trace d'un épisode banal, dans les interminables guerres fratricides où se consuma l'Europe. Mais si l'on veut comprendre pourquoi les Russes ont attaché tant de prix à ce souvenir, il faut se remémorer la lutte qui s'est déroulée là, au début du XVII^e^ siècle. Dans le déluge des armées polonaises, suédoises, cosaques qui submergeaient la terre russe, lorsque, la guerre civile se mêlant à l'étrangère, personne ne savait plus à qui obéir, ni à qui se fier, ni quel était le tsar, ni quel le patriarche, la Troïtsa flottait comme une arche sainte.

Le Polonais représentait l'hérésie latine, le Suédois l'imposture

(1) André Roublev le plus grand des peintres d'icônes (XV^e^ siècle). Son chef-d'œuvre, la Trinité symbolisée par des anges, ornait l'iconostase de cette église et se trouve conservé aujourd'hui au musée Tretiakov, à Moscou.

luthérienne. Byzance là-bas et Jérusalem, plus loin, étaient les prisonnières de l'infidèle et ces colonnes de lumière semblaient métamorphosées en figures de la Synagogue, les yeux bandés. Mais tant que, parmi ce monde de ténèbres et d'erreurs, la Troïtsa demeurait libre, il semblait aux Russes que ce petit territoire préservait, avec l'indépendance de quelques arpents, la liberté chrétienne tout entière. Un catholique peut se dire que la victoire des Polonais aurait eu pour effet de ramener dans l'obédience romaine une chrétienté proche et fraternelle, où de desséchantes querelles entretenaient, par l'artifice, la haine du monde latin. Mais fallait-il donc que ce fût au prix d'un temple violé et d'une ruée sauvage sur un peuple chrétien?

Ce jour-là, les bandes armées, conquérantes et prêtes au saccage, assiégeaient des murs consacrés et au-delà, un petit troupeau de justes priait, accroché au tombeau du thaumaturge. Avec qui donc était le Christ dans cet enjeu? Ce fut un bonheur que le vantail se déchirât, sans que la porte cédât. Les yeux aujourd'hui s'attardent avec respect sur la blessure que, depuis trois siècles, les Russes n'ont point voulu effacer.

Nous passons de là dans un petit oratoire récemment restauré et où se trouvent de grands sarcophages d'abbés et des reliquaires d'argent. Aux murs, des fresques contemporaines retracent les principaux épisodes de l'histoire du monastère. Voici le miracle des colombes, qu'une amie russe m'avait raconté pour la première fois à Prague, il y a bien longtemps : saint Serge, inquiet de son œuvre, fut soudainement enveloppé par des colombes en vol si pressé qu'elles interceptaient pour lui la lumière du jour. Il comprit que le Ciel lui révélait l'innombrable théorie de ses successeurs et la longue durée de son monastère. Voici Dimitri Donskoï venant demander sa bénédiction à saint Serge avant le départ pour la lutte contre les Tatars. Quand finirons-nous en Occident de dater de Pierre-le-Grand l'histoire russe, de méconnaître ce parallèle entre cette épopée chrétienne et la nôtre? Donskoï fut un croisé et un chevalier du Christ (1380). Un siècle seulement le sépare de saint Louis.

Nous n'aurons pas quitté ces antiques sanctuaires sans apprécier la science archéologique du Père X... Il nous a fait arrêter devant un pilier-témoin : par de prudents grattages, on découvre plusieurs fresques superposées et on parvient à ramener au jour l'œuvre des premiers décorateurs. Notre visite des églises est interrompue pour quelque temps. Le Père X... remet la direction de notre groupe à une savante et avenante jeune femme qui nous introduit au musée. Elle sourit, lorsqu'elle s'aperçoit que les noms qu'elle prononce ne me sont pas inconnus, que ma joie est grande au contraire, en admirant ces merveilles d'orfèvrerie, ces splendides ciboires, ces émaux, ces tapisseries d'or, de soie et de perle, ces draps d'or et d'argent, ces dalmatiques, d'y rattacher le souvenir d'un personnage de l'histoire russe : don de Sophie Paléologue, la femme d'Ivan III, broderie exécutée par Marfa Nagaïa, la dernière femme d'Ivan le Terrible, la mère du petit Dimitri, traînée elle-même, comme une hallucinée, parmi les contradictions du

temps des Troubles et obligée de déclarer que, dans les imposteurs successifs, elle reconnaissait l'enfant qu'elle avait tenu mort dans ses bras, après la tragédie d'Ouglitch en 1591 (1). Un ordre parfait, le soin le plus intelligent de la conversation ont assuré la mise en valeur de ces objets dont l'intérêt est inépuisable. On pourrait, si l'on avait le temps, mais il faudrait des journées à Zagorsk, reprendre l'ordre des siècles et mesurer le prestige que conservait la Trinité à chaque règne. Les souverains ont tenu à capter la protection du Ciel et à se rattacher à la tradition du lieu par quelque don de prière ou de reconnaissance. On retrouverait ainsi la trame de l'histoire russe dans ses grands événements. On pourrait suivre l'évolution de l'art attestée par les précieuses pièces : l'influence de Byzance, mais, à différentes époques aussi, les infiltrations occidentales, la technique ou le secret d'ateliers polonais eux-mêmes à l'école de ceux d'Allemagne et d'Italie. Byzance, l'Italie ! A cette place continentale, au cœur de la grande plaine nordique, on dirait presque en Eurasie, la civilisation qu'on admire est fille lointaine de la Méditerranée. Comme ces graines transportées par les vents ou les oiseaux et qui germent si loin de leur terre originelle, les idées et les techniques, diffusées au long de mystérieuses étapes, sont venues s'épanouir ici en œuvres charmantes et d'un génie particulier.

★

De cet art raffiné qui nous a retenus sous son enchantement pendant plus d'une heure, nous passons à quelque chose de bien plus simple, sans être moins attachant. — Ah ! vous allez être content, me dit l'un de nos jeunes amis, vous allez voir de vieux bois. — C'est une pointe sans méchanceté. Mais je me suis bien

(1) Quand le tsar Ivan le Terrible mourut en 1584, il laissait, d'un dernier mariage avec Marfa Nagaïa, un enfant de deux ans, Dimitri. La mère et l'enfant furent relégués à Ouglitch, au nord de Moscou. Ils ne présentaient aucun danger pour le nouveau tsar Fédor, autre fils d'Ivan le Terrible, ni pour Boris Godounov, régent de Fédor. En 1591, le petit Dimitri se trancha la gorge dans une crise d'épilepsie. Son décès fut régulièrement constaté. Mais, quelques années plus tard, en 1605, alors que de grands malheurs (famine de 1601 et ses conséquences) s'étaient abattus sur la Russie et que Boris Godounov occupait le trône, on annonça qu'une armée franchissait la frontière, avec à sa tête un personnage qui se prétendait Dimitri. On disait que l'accident d'Ouglitch avait été une tentative d'assassinat ourdie par Boris, qui voulait éteindre la famille d'Ivan et que l'enfant royal avait échappé à ses assassins. Boris mourant sur les entrefaites, le faux Dimitri entra à Moscou, y fut reconnu tsar, mais périt lui-même dans une émeute (1606). C'était le Temps des Troubles. Un boïard, Basile Chouiski, s'empara du trône. Mais un nouvel imposteur surgit, qui osait se prétendre le faux Dimitri de 1606. Il rassembla une armée, s'établit au camp de Touchino et menaça longtemps la capitale. Marfa, terrorisée, déclara qu'elle reconnaissait bien son fils dans chacun des imposteurs. La reconquête de Moscou par les milices populaires (1612) mit fin au Temps des Troubles et aux invasions étrangères. Elle fut suivie par l'élection régulière d'un nouveau tsar : Michel Romanov (1613).

aperçu qu'au long de cette semaine, je surprenais un peu mes guides, en marquant, peut-être malgré moi, quelque préférence pour les vieilles maisons en bois qui survivent dans les rues de Moscou, au pied de ces grandes et belles constructions de pierre ou de béton, triomphe de la technique moderne. Nous pénétrons dans le musée d'art populaire (Koustar) où l'on a réuni de très remarquables spécimens de ces poutres sculptées, de détails d'ornementation qui paraient les anciennes isbas. Le secret n'en est assurément point perdu. Mais on a rassemblé ici des témoins de toutes les provinces, la plupart dans des bois clairs, à la fois solides et tendres. Voici encore des instruments aratoires, des outils familiers. Plus loin, tout un ameublement en bois peint et maintenant de quoi étudier cette curieuse industrie d'art qu'est la fabrication de boîtes ou d'objets en papier mâché. Les Russes ont maintenu l'expression française dans leur langue. Il s'agit de la préparation de cartons bouillis, puis pressés, jusqu'à devenir durs comme du bois. Sur un fond noir, de véritables artistes peignent à la main de petits tableaux inspirés de miniatures persanes, ou des scènes familières de la nature, ou encore le portrait d'un écrivain, d'un personnage historique, un monument de Moscou, de Léningrad ou de Kiev. Une laque recouvre le tout et donne à l'objet fini sa belle patine glacée. On me dit qu'il y a trois centres de fabrication : le plus ancien à Palekh, les autres à Mstiora, d'où proviennent ces jolies interprétations de l'art oriental, et à Fiedostino, qui se consacre aux modèles plus courants. On montre dans les vitrines les différents stades de la fabrication, mais je ne crois pas qu'on livre le secret de la technique permettant de les atteindre. J'observe que notre groupe est bien plus nombreux qu'au départ : d'autres visiteurs se sont mêlés à nous. J'aperçois aussi nos chauffeurs qui nous avaient d'ailleurs suivis à l'église. Ils paraissent intéressés et ravis, fort curieux de belles choses dont évidemment ils ne s'étaient jamais approchés encore. Soit au Père X..., soit à la jeune conservatrice, ils demandent une précision qu'on leur fournit toujours volontiers. Ils ont l'air de passer une bien bonne matinée. L'un d'eux tiendra absolument à se charger de mes paquets, quand j'aurai fait quelques emplettes au petit comptoir qui ferme le musée : je les lui recommande, il me promet d'en prendre grand soin et au retour à Moscou, il me les remettra, comme s'il s'était acquitté d'une mission de confiance. Je suis alors gêné pour lui témoigner ma gratitude de son obligeance : je crains toujours d'humilier ou de choquer l'égalité soviétique en distribuant des pourboires, mais je serais navré de paraître ingrat. A la vérité, le Russe est serviable et tout se passe gentiment, en échanges de prévenances discrètes.

Nous sommes à nouveau dans la cour du monastère. Je contemple cette haute église du XVIIIe siècle qui me rappelle si vivement le campanile de Saint-Nicolas de Mala Strana à Prague. On m'indique les dates de la construction : 1741-1769 et on me nomme l'architecte : le prince Dimitri Ouchtomsky. L'église elle-même est un bel édifice, encadré de pilastres, avec un fronton et une galerie et de là fusent quatre grandes loggias superposées,

qui vont se rétrécissant d'un étage à l'autre. Les plus hautes contiennent des cloches. Pas d'excessive ornementation : rien que des colonnes jumelées autour des arches ouvertes sur le ciel, des entablements, des vases au bord des corniches, et tout en haut une petite coupole surbaissée, de lignes charmantes, et la croix. C'est une œuvre d'influence italienne. Avant tout, c'est la grâce extrême de cette verticalité qui nous plaît ici. Quelle savante élégance ! Quelle hardiesse dans l'escalade ! On peut certes trouver étrangère, voire déplacée à la Troïtsa, cette pièce tardive qui, parmi les œuvres russes et byzantines, fait surgir l'Italie de Borromini et de Longhena. Mais combien dérisoires les étiquettes d'école et qu'elles nuisent au plaisir ! Encore que bien des caractères soient classiques, l'ensemble procède de l'esprit baroque : rejetant les soucis d'une réalisation logique et sage, c'est un désir d'éblouir, un ostentatoire défi. Et que tout est joli ! Comme ce campanile, émergeant de toutes les églises du monastère, en forme bien l'achèvement, puisqu'il devait porter à des distances extrêmes la voix des cloches et révéler au voyageur qui, sur la route, ne l'apercevait pas encore, l'approche de cette ruche de prières.

Le moment est enfin venu de pénétrer dans l'église aux coupoles qui m'attire depuis le matin. Cinq belles coupoles en bulbe, distribuées selon l'ordonnance de la tradition : quatre bleues étoilées d'or, entourant une cinquième, au centre, la plus volumineuse, toute dorée. Ainsi groupées, elles coiffent l'église d'une couronne de Paradis.

Le sanctuaire est sous le vocable de la Dormition de la Vierge. Sa construction date du temps d'Ivan le Terrible qui voulait marquer son règne par la plus belle église du monastère. L'intérieur est somptueux, dans l'abondance et l'or. Sur l'iconostase, qui date du XVII^e^ siècle, au lieu de simples moulures entourant les saintes images, de hautes colonnes dorées et chantournées se détachent, comme les colonnes des rétables d'Occident. Dans la Trapeznaïa Tserkov (1), un peu plus loin, je retrouverai à l'iconostase des colonnes plus nettement baroques encore, complètement évidées, d'où le fût a disparu et qui ne conservent que l'enroulement extérieur des pampres, feuilles et grappes. Le Père X... commente ces détails. Je l'entends faire cette réflexion, en redescendant de son pas souple les degrés de l'iconostase : « Il y a eu beaucoup de baroque en Russie, parce que le baroque répondait à la sensibilité de notre peuple. » C'est pour lui une évidence et certes, il ne se trompe pas. Une religion rituelle, liturgique et qui accordait grande place à l'émotion, voulant retenir le cœur du fidèle dans le culte des images et la beauté des cérémonies, n'avait aucune raison — sauf une interdiction rigoureuse qui serait venue d'en haut, pour des raisons de politique religieuse et non de foi — de se refuser à la contagion de l'art baroque occidental.

Justement cet art n'était pas tout entier dans les grandes œuvres du Bernin et de Borromini, l'imagination triomphante

(1) **L'église du réfectoire.**

ou la fantaisie ingénieuse jusqu'au génie. Il encourageait dans des sociétés paysannes le goût naturel des simples pour l'enluminure et le décor. A quelques pas de l'Uspensky Sobor, rappelant un peu à cette place, les baptistères extérieurs des églises italiennes, voici, dressé au-dessus d'une fontaine, un oratoire, une « tchasoviia ». C'est un petit édifice octogonal, de deux étages, avec une large coupole surbaissée, un tambour, encore une coupole et un lanternon tout en haut. Les portes et les fenêtres sont encadrées de colonnettes sculptées et peinturlurées. Des colonnes torses supportent l'entablement de l'étage. Les motifs floraux en abondance, les volutes, les moulures des arcades reproduisent, une fois de plus, les thèmes habituels que le baroque avait recueillis de la Renaissance et sur lesquels chaque artiste composait des variations. On dirait une petite pagode, mais il n'y a rien d'oriental ici.

Au pied de l'auguste temple, la petite chapelle chante et chatoie : elle exprime, comme le ferait un gros bouquet de fleurs rustiques, la foi naïve de la campagne. Supprimez-la sous prétexte d'unité, vous enlèverez à l'ensemble beaucoup de sa poésie. Ainsi, les œuvres du baroque populaire, où qu'on les trouve, émeuvent par leur incontestable authenticité. Elles sont ce que les ont faites des artistes, qui n'étaient pas tous de grands maîtres, mais du moins possédaient une juste notion de ce qu'ils prétendaient accomplir et l'exécutaient avec bonheur. Elles échappent à la banalité et à la convention.

Tout près de la Trapeznaïa Tserkov, une petite chapelle dédiée à saint Michée (1734) paraît déjà beaucoup plus froide : son correct architecte a manqué d'originalité. Quant à la Trapeznaïa Tserkov, qui était l'ancien réfectoire des moines, c'est un assez noble bâtiment du XVII^e^ siècle : une haute tour carrée que prolongent une grande salle et sa galerie. La décoration composite fait voisiner des bossages Renaissance et des pilastres baroques. A l'intérieur, l'iconostase est superbe, mais le long des murs de la salle, en contraste avec ce que le baroque offre de toujours sincère, se déroulent d'étranges décorations ou restaurations dont les lignes molles, les couleurs mièvres et fades nous mettent en présence d'un Saint-Sulpice orthodoxe déconcertant.

Le visiteur de la Troïtsa ne cesse d'être sollicité entre des impressions contradictoires. Avant de quitter la Trapeznaïa, jetons, de la galerie extérieure, encore un regard sur l'Uspensky Sobor. Pour passer d'un sanctuaire à l'autre, il a fallu traverser un coin de cimetière, mais la tombe la plus émouvante est un peu à l'écart, auprès de la Dormition, le grand sarcophage en pierre blanche qui porte l'inscription : Godounov. Lorsqu'en 1605, le tsar Boris mourut, puissant encore, mais menacé, et qu'au lendemain de la disparition de ce souverain efficace et calomnié, l'émeute eût massacré le fils auquel il laissait le trône, sa veuve et sa fille, les restes de la famille déshonorée furent jetés à la rue. Quelques fidèles les rassemblèrent et les recueillirent, car il y eut toujours en Russie d'héroïques compassions. Pendant qu'à Moscou le peuple acclamait le faux Dimitri et s'imaginait, tant il en avait le désir, qu'il

retrouvait le dernier fils d'Ivan le Terrible et renouait sa tradition dynastique, les reliques des Godounov prirent en secret le chemin de la Troïtsa. Les autorités du monastère ne les repoussèrent point. Mais elles ne leur accordèrent pas du moins l'honneur d'une sépulture dans leurs églises. Voilà pourquoi, depuis trois siècles, le tsar Boris et les siens reposent près du seuil infranchi de l'Uspensky Sobor, sous une pierre décente et sans gloire, tolérés, à demi réprouvés.

L'une des salles de l'Oroujeïnaïa Palata (1), au Kremlin, est décorée de médaillons qui représentent la succession des empereurs. Un de nos guides, l'autre matin, me faisait remarquer l'image de Boris Godounov et s'attendrissait à son souvenir : « Au fond, il n'était pas un mauvais souverain. Il avait sûrement de bonnes intentions. Sa destinée fut tragique. » Mais surtout sa légende est durable, grâce à Pouchkine, à Moussorgsky, à Chaliapine aussi. De le voir sur la scène, torturé de remords pour un crime que, dans la vérité des faits, il n'avait pas commis, figure de repentir et d'expiation, les publics les plus divers — mais le russe surtout et sous n'importe quel régime — ont adopté ce Boris irréel, réincarné dans les plus grands artistes. Que de femmes, si elles savaient que se trouve là sa tombe solitaire, viendraient apporter des fleurs au sarcophage de la Troïtsa !

★

Nous descendons le perron de la Trapeznaïa. Quelques pas, et voici encore une autre surprise : un petit palais rococo, de la fin du XVIII$^e$ siècle, très bien restauré, trop peut-être, blanc, charmant, harmonieux, une jolie pièce de l'Europe centrale au temps des grands domaines, l'un de ces rendez-vous de chasse qu'il y a vingt ans, en Bohême et en Pologne, on surprenait épargnés par la première réforme agraire. C'est la maison de repos du patriarche. En retrouvant une place dans le régime, les dignitaires de l'Église orthodoxe ont repris droit aux honneurs des grandes institutions de l'État. Le métropolite Alexis séjourne de temps en temps à la Troïtsa. Il habite alors cette maison qui lui offre un cadre en rapport avec sa haute fonction, sans luxe excessif d'ailleurs, mais aménagé avec toutes les délicatesses du confort moderne. A l'appel du Père X..., vient nous ouvrir la porte un vieil ensoutané à très longue barbe blanche qui ferait figure de très honnête frère convers dans un couvent latin. Il est plein d'obligeance, de révérences et de prévenances. Il ne montre ni étonnement, ni méfiance. Soumis et calme, il a l'air de dire : « Voilà de grands personnages étrangers. » Quarante ans plus tôt, il se serait dit : « Voilà des grands-ducs. Voilà des barines. » Il reste dans l'ordre qu'on leur montre les belles choses. Par les chemins de tapis qui préservent les parquets cirés et polis comme des miroirs, nous traversons les salles de réception ou de repas, où la place habituelle du Patriarche est marquée par un haut fauteuil en bois doré, presque un trône. Nous admirons les jolis meubles anciens, les belles icônes,

(1) Le palais des Armures, très intéressant musée.

les tapisseries, jusqu'aux portraits et aux photographies des Patriarches défunts et de celui d'à présent.

Sans doute, aurions-nous été conviés à saluer le Patriarche, s'il se fût trouvé de passage à la Troïtsa. Nous avons visité la maison de l'absent; je m'y suis laissé bercer par le souvenir de demeures que j'avais fréquentées de grands seigneurs de l'Église, en d'autres temps et en d'autres pays, et à la mesure desquelles les prétendus palais épiscopaux de France, abris de fortune depuis la Séparation, m'ont toujours paru d'une austérité janséniste.

L'après-midi s'avance. Bien que ce soit pour un court trajet, on nous propose de remonter dans les voitures. Nous prenons le Père X... dans la nôtre et, après la traversée d'un autre canton du monastère, nous faisons halte devant une manière de petit collège qu'on nous présente comme l'Académie de théologie et le séminaire ecclésiastique. Nous croisons dans les couloirs et les escaliers de jeunes séminaristes qui se pressent avec toute la gaieté de leur âge.

La salle où l'on nous conduit est spacieuse; dans un angle, l'icône rituelle avec sa petite lampe allumée, aux murs, une collection de portraits : des patriarches, des abbés, puis des effigies, plus grandes que nature, de Lénine, du maréchal Staline, de Malenkov. Une petite gravure sous verre qui représente le maréchal Boulganine semble tenir une place provisoire, en attendant la grande toile peinte qui viendra compléter la série des portraits officiels des hommes d'État.

Plusieurs personnes entrent : deux ecclésiastiques, un civil. Le maître de maison est un prêtre assez âgé, mais plein de vigueur, avec une bonne figure rouge, souriante et rusée de paysan russe, les yeux clairs, brillants de vivacité et de malice, derrière ses lunettes cerclées d'or. Sa soutane, d'un bleu sombre, et sa croix pectorale relèvent de dignité la rondeur de son accueil. C'est le recteur de l'Académie de théologie. Il se fait nommer chacun de nous et tâche de trouver pour lui une de ces phrases cordiales qui établissent aussitôt de l'aisance dans un groupe, tout en dispensant de propos concrets. Le théologien de Norvège et l'archéologue de Danemark, le premier surtout, rient très fort; mon collègue des Sciences, doyen d'âge des délégués, reçoit de particuliers égards. Le recteur, après s'être enquis de nos impressions, affecte d'être enchanté qu'elles soient bonnes et nous prie d'accepter chez lui quelque restauration. Des femmes en blouse de toile blanche, la tête couverte d'une petite coiffe, l'apparence d'infirmières et non celle de religieuses, dressent le couvert sur une nappe fraîche. On donne à mon collègue le haut bout de la table et le recteur toujours épanoui s'assied à sa droite, il prie le Norvégien de lui faire vis-à-vis, il prend près de lui un de nos interprètes et met le jeune Israélite en face, puis le Danois d'un côté, et moi de l'autre, un autre interprète, l'Uruguayen, un prêtre, le doyen de l'École de théologie en veston noir, et le Père X..., au bas de la table, qui pour se mettre à l'aise, retire sa haute coiffure et s'éponge discrètement le front.

L'un de nos guides se penche vers moi : « Savez-vous, me dit-il,

qu'il faut la visite à Moscou de nos amis étrangers pour que j'aie l'occasion de parler à des membres du clergé et de prendre un repas avec eux? Cela ne m'était jamais arrivé de ma vie. »

On fait circuler des « Zakousky » en abondance : poissons, caviar, betteraves, raifort, prunes confites. Un verre de cognac ouvre les appétits : le recteur s'étonne que je ne vide pas le mien plus rapidement. L'une des serveuses, me versant du mousseux, me dit en russe à l'oreille cette phrase rassurante : « C'est du champagne, un très bon vin. » Il faut goûter à tous les plats : les hôtes y veillent. Mais je voudrais régler mon appétit sur le nombre des services. Cette collation déjà généreuse constitue-t-elle le repas? Mon voisin me déclare que c'est possible, mais que ce ne sont peut-être que les hors-d'œuvre. Quand apparaît la vaste soupière contenant le borchtch traditionnel, nous sommes fixés. Elle sera suivie d'un plat de viande, de nouveaux légumes, de desserts : c'est tout un festin. Le souriant recteur déclare que le monastère a des provisions pour trois mois. Je demande tout bas à mon voisin si les Pères redoutent un nouveau siège, mais ma question ne va pas plus loin. Elle paraîtrait insolite à notre hôte, d'avance convaincu qu'aucun de nous ne peut rien connaître au passé de la Troïtsa et l'allusion, ne paraissant point chercher les anciens souvenirs du Temps des Troubles, aurait l'air de s'appliquer à des événements plus récents : elle pécherait contre la courtoisie. Si l'on quittait ce badinage, même sans demander à personne compte de ses intentions et de sa conscience, que l'on aurait de passionnantes questions à poser ! La conversation prend cependant un tour plus élevé. Le recteur parle au Norvégien de son enseignement à Oslo, je m'aperçois alors que mes collègues scandinaves et leur interprète connaissent le français et peuvent le parler, si bien qu'après le russe, notre langue a les honneurs de cette table internationale. Le recteur demande à notre ami uruguayen s'il y a une Faculté de théologie dans son pays et la réponse que l'Uruguay connaît le régime de la Séparation suscite un étonnement. J'interviens alors pour dire qu'en France, c'est la même chose, qu'il existe sans doute des Facultés de théologie, mais que celles-ci sont libres, indépendantes du budget de l'État. Le Norvégien rectifie courtoisement : « Sauf en Alsace » et il révèle qu'il a fait une année d'études à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Cette séparation de l'Église et de l'État trouble évidemment le recteur. Il se fait répéter la chose pour être sûr de l'avoir bien comprise. Il hoche la tête : « Comment cela peut-il être? » dit-il. Non point scandale, à la vérité, mais surprise. Je ne sais que penser moi-même de sa surprise. Ce prêtre est plus que sexagénaire. A partir d'une union étroite de l'Église orthodoxe et de l'État, au temps des tsars, il a traversé, dans sa vie, les expériences contradictoires et tragiques des Églises chrétiennes dans la Russie contemporaine. Il a connu l'inscription de la liberté des cultes dans la Constitution. Il n'en a pas moins assisté à l'entreprise de propagande antireligieuse qui laisse déchristianisé le Moscou de 1955, au triomphe du marxisme avec tous les caractères d'une religion d'État, à la réconciliation partielle dont il est aujourd'hui le béné-

ficiaire et à laquelle il a pu travailler de bonne foi. Je me demande — mais comment résoudre la question? — s'il est accessible au concept d'une liberté consacrée par l'usage et traduite dans la loi. Voit-il une autre condition possible que l'autorité de l'État sur l'Église, soit que l'État la persécute et tâche à la supprimer, ce qui n'est sans doute pas la justice, mais peut être le droit, soit que, pour des raisons de sagesse ou d'opportunisme, l'État accepte l'Église et par conséquent lui impose un statut, et, tout en la protégeant, règle ses démarches et, en fin de compte, l'asservisse? Pendant que la conversation redescend vers des banalités, que les rires sonnent, quand on discute les agréments du voyage en avion et ceux des routes de terre, je regarde, à la dérobée et presque d'une même coup d'œil, la sainte icône et sa veilleuse, les grands portraits de Lénine et de Staline.

On nous apporte le livre d'or sur lequel nous signons et où plusieurs, avant de signer, tiennent à inscrire une phrase de sympathie et de gratitude. Puis nos hôtes nous reconduisent au seuil de l'Académie et les voitures reprennent la route de Moscou, nous entraînant loin de l'étonnante cité, avec ses œuvres d'art, ses clochers, ses reliques, et surtout l'entrecroisement de passé et d'avenir qui, plus que nulle part ailleurs en Russie, émeut le voyageur ou plutôt le pèlerin de la Troïtsa.

Samedi 14 mai 1955.

VICTOR-L. TAPIÉ.

# L'Agenda de la Table Ronde

## *DIMANCHE 1er JANVIER*

**Dans la liste des ouvrages publiés cette année par les romancières, nous avons choisi quelques titres dont l'ensemble donne une idée de la variété de cette littérature, qui nous conduit tantôt à travers les intrigues de l'aventure ou de l'amour, tantôt à la recherche d'un métier ou d'une vocation. On parle souvent de la décadence du roman qui, à force de chercher fiévreusement de nouvelles recettes, s'embrouillerait, divaguerait ; la littérature romanesque féminine semble plus posée comme si là encore, la femme connaissait une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante, en somme *plus près de l'humain que l'homme* (R. M. Rilke). Comme le dit Jean Guitton, dans son beau livre *Essai sur l'amour humain* (1) : *Notre culture abstraite et violente, qui oscille sans cesse de la spéculation la plus subtile aux conflits les plus cruels (quand elle ne les réalise pas ensemble), se trouve devant ce dilemme : ou se détruire elle-même, ou revenir à ses sources. Ce retour à la simplicité, à la nature, à l'humanité, à l'être, à une vérité proportionnée au cœur, à l'union du mystique, du raisonnable et du pratique se fera sans doute sous des influences diverses : celle de la femme pourrait être prépondérante.* L'univers romanesque féminin qui, dans sa variété, couvre la plénitude de la vie et exprime souvent avec calme le mûrissement et l'intensité des sensibilités, semble s'orienter vers cet équilibre.**

### LOUISE DE VILMORIN : HISTOIRE D'AIMER.

Histoire d'aimer *mérite mieux le titre de nouvelle que celui de roman. La petite coalition amoureuse qu'en habile tacticienne Louise de Vilmorin a montée n'a qu'un succès précaire. Trois femmes pour retenir un cœur d'homme, pris d'ailleurs, ne peuvent espérer la victoire totale.*

*Le dieu hasard qui ordinairement mène le jeu des héroïnes de la romancière de* Julietta *est cette fois plus timide.* Histoire d'aimer *que l'on pourrait prendre dans le sens de « histoire de rire » — mais peut-on aimer « pour rire » et rire d'aimer? — est un aimable intermède. Quelques cris de femmes, quelques colères d'amoureuses déçues n'empêchent pas le héros d' « aller à dame » et d'être heureux.*

*On sourit de cette association de femmes cherchant à faire oublier au jeune Peter van El la jeune fille qu'il aime, de leurs rivalités et finalement de leur*

(1) Jean Guitton, *Essai sur l'amour humain.* (Édit. Aubier.)

*dépit. Deux femmes autour d'un homme, c'est une rixe, trois femmes, c'est une embuscade. Elle éclate lorsque arrive à l'improviste la fille de l'une de ses consolatrices; voulant à son tour se faire aimer, celle-ci annonce à Peter van El que sa fiancée est morte, qu'il est le jouet d'une comédie montée pour son bien. Le jeune homme se ressaisit, part pour l'Autriche rechercher sa bien-aimée dont les larmes attendrissent le père opposé à leur union. Au dossier des* Belles Amours, *voilà une belle histoire où l'amour véritable est couronné.*

*Louise de Vilmorin fait grimper ses héros et ses lecteurs à l'échelle du bonheur. Il y manque bien quelques barreaux, mais les uns et les autres parviennent au sommet. En cours d'ascension, on fait halte un instant devant des petites sentences qui, malgré leur désenchantement, vous font participer aux découvertes de la vie.* On ne commence vraiment à souhaiter le bonheur d'un homme que lorsqu'on ne peut plus y contribuer. *Ailleurs :* L'abandon est la terreur des femmes qui s'abandonnent.

*Terrible* Madame de. *Comme elle sait bien juger les femmes... et les hommes sensibles aux femmes!* Histoire d'Aimer : *un délicat travail, de la dentelle aux fuseaux.*

*(Éditions Gallimard.)* PIERRE GRENAUD.

CHRISTINE DE RIVOYRE : L'ALOUETTE AU MIROIR.

Le roman de Christine de Rivoyre porte bien son titre; il est façonné en piège, avec un soin de miroitier. Mais ici l'oiseau fasciné se fait oiseau « appelant » par un instinct de machination qui mène le lecteur où il ne pensait pas aller. Car, au départ, le récit n'est pas sans agacer : c'était bien copier les modèles, saisir dans leur décevant désordre les acteurs du jeu, une jeune troupe de ballets, dont les équivoques tendances, les propos vides dans la désespérante monotonie de l'instabilité, ne semblaient que trop mériter qu'on fasse sur eux le silence, tout au moins jusqu'au lever du rideau sur leur travaux, leur métier. Or, Christine de Rivoyre qui n'a pas su commencer son roman, flottant entre le documentaire vécu et le récit intime (à la manière d'une Colette qui aurait un style hésitant) peu à peu, par touches légères se met à nous séduire, à gagner les vertus d'une écriture visuelle et enfin à mener son histoire par des détails assez baroques et d'une préciosité assez amère pour nous obliger à la suivre.

On ne sait comment, ces fantômes se mettent à exister. Ou plutôt si, je le sais : l'auteur, vers le milieu de son roman, devient réellement romancière. Ses personnages quittent la fausse ressemblance qui leur servait de point de départ pour amorcer cette sorte de réalisme mythique et inexplicable qui est au romancier ce que le suspens de l'esprit est au poète. Alors, un geste dans la nuit, une vision fulgurante d'un quartier de Londres, le détail choyé d'un visage, un regard de désir, le souffle menaçant de la folie, un enfant qui crie dans les bras d'une concierge qui ressemble à un Pierrot on ne peut plus lunaire, tout prend une vie mystérieuse.

Par une fissure qui soudain s'étoile au milieu d'une scène, l'agencement de ces intrigues se détache de la narratrice et même de ses personnages évanouis — et se forme son unité, en sorte que la naissance d'une romancière peut ici, dès ses débuts, s'affirmer.

*(Éditions Plon.)* YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

MARIANNE ANDRAU : LE PROPHÈTE.

*Ce prophète tient à la fois du prophète Élie, du maître de forges et de Nostradamus, avec quelque chose d'un habitant du château d'Argol... C'est aussi un poète, avec toutes ses faiblesses, ses doutes, ses souffrances et son épouvantable grandeur. A travers tous les tâtonnements de Mathias dans la recherche de soi-même, et jusqu'aux illuminations finales, l'auteur sait nous faire participer aux angoisses d'un homme qui voit, au-delà des apparences, les choses et l'autre royaume, où l'ombre et la lumière se confondent en des couleurs indescriptibles.*

*Marianne Andrau a tiré parti dans ce livre, de toutes les ressources possibles des symboles, pressentiments, hallucinations, rêves, allusions métaphysiques, paysages paradisiaques et lucifériens, chocs émotionnels, situations absurdes, événements tragiques : cela produit l'impression d'un fantastique ballet auquel il ne manquerait qu'un peu de mesure pour que l'œuvre soit parfaite. Émaillés pourtant de pages très belles, certains chapitres paraissent monotones, justement parce que la romancière a trop de ressources. Le pittoresque des régions intérieures (même décrites chez un homme qui sort des sentiers ordinaires) supporterait plus de rigueur.*

*Néanmoins, il reste que* le Prophète *est sans doute un des livres les plus débordants de vrai délire poétique qu'on ait pu lire cette saison. Il n'est pas une analyse psychologique du délire (là n'est pas le propos de Mme Andrau), il est le délire devenu chair, vision et Parole.*

*(Éditions Denoël.)* JEAN-JACQUES KIM.

JEANINE MARAT : LE MAGE.

*Le Mage* de Jeanine Marat est un de ces romans qui, comme parfois les parties d'échecs des débutants, pose des problèmes intéressants. L'action se situe à Lausanne pendant la guerre; une jeune fille bourgeoise subit l'envoûtement d'un « mage », spiritualiste éthéré, mais secrètement glouton avant de retrouver enfin son équilibre.

L'auteur est particulièrement représentatif de ces écrivains romands en porte-à-faux entre Paris et leur *province qui n'en est pas une*. Ou bien ces auteurs cherchent à exprimer une poésie propre de leur pays, à créer une littérature originale dont le centre ne serait pas Paris, mais Genève, par exemple, même en usant au besoin de la langue du terroir.

Cet isolationnisme peut atteindre à l'universel, on l'a vu avec Ramuz. Mais toute littérature régionaliste se prête à la peinture de

la vie campagnarde, à la poésie de l'enfance, etc; elle échoue à peindre une société.

Faute d'avoir accepté clairement la situation de la littérature suisse, Jeanine Marat n'a pas su choisir. Elle a prétendu peindre la société lausannoise, mais avec toutes sortes de ménagements sentimentaux. Elle a camouflé la vérité qu'elle a voulu présenter au point que la signification satirique de son personnage ne peut apparaître qu'aux connaisseurs des choses helvétiques, car ce mage symbolise le faux gandhisme, le culte de l'abstention, le séraphisme profitable qui est incontestablement une des directions de la *spiritualité suisse* après des siècles de neutralité et de vie en retrait.

Autre problème : les romans écrits à la première personne ne se heurtent-ils pas finalement à des conventions plus gênantes que toutes les autres? Ces précautions à l'égard du lecteur, ce souci de *plaire d'abord*, ces habiletés cousues de fil blanc pour rendre le narrateur sympathique, et le faux-semblant de la sincérité, avec examens de conscience gidiens, recherche du naturel — qui n'aboutit qu'au familier — tout cela amollit, semble-t-il, l'écrivain, enlève de son tranchant au témoignage et donne une impression à la fois d'apprêt et de facilité que supprime au contraire la convention de l'omniscience de l'auteur, ce *point de vue de l'historien*, carrément affiché dans le roman balzacien ou stendhalien.

Un premier roman avait révélé une Jeanine Marat douée pour la lucidité : nous attendons avec confiance qu'elle y revienne.

*(Éditions Julliard.)* MANUEL DE DIÉGUEZ.

NICOLE : LES LIONS SONT LACHÉS.

*Nous ne désirons point savoir ici qui se cache derrière Nicole. Nicole a signé le livre et c'est Nicole seule qu'il convient de juger.*

*Ces dames sont amusantes qui prétendent que les hommes sont jouet entre leurs mains. Je veux dire c'est là un jeu et que ce livre n'est qu'un pur divertissement.*

*Certains peuvent le prendre au sérieux et dire qu'il n'est qu'un produit du pourrissement. Mais Nicole n'en désire pas tant. Le style même est celui du plaisir pur, — style épistolaire, vif, nuancé, ton XVIII*e*, qui ajoute aux raffinements psychologiques et sensuels de ce siècle les connaissances psychanalytiques et les déviations sexuelles du nôtre — quant au fond... tout consiste dans l'art de se donner, de prendre, de se redonner, de reprendre, de pardonner, de se déprendre, pour finalement peut-être... se méprendre. Il serait cruel de mettre au compte de ces dames la phrase-clef du roman :* car je ne peux plus tirer la bobinette que tu penses sans que ce bruit de chasse ne réveille en moi le sentiment de ma cruauté, de mon inconsciente dépravation et de l'intempérance de mes jugements. *Une* histoire d'O *en somme!*

*N'est-ce pas là une déviation de la littérature? On songe au jour où l'on verra dans les lycées et collèges des sujets de dissertation de ce genre : « Examinez l'œuvre de Racine sous l'angle du comportement sexuel du mâle humain. »*

*Il est vrai que parfois passe un souffle amer qui sauverait le livre et nous lui devons ce très bel aphorisme :* La perversité est une des revanches de l'esprit contre la difficulté d'être heureux. *Les marionnettes s'aperçoivent qu'elles sont aussi des êtres humains.*

*Laissons-là Albertine et Cécile, leurs conseils et leurs exercices pratiques, leur félinité de panthères et regrettons qu'avec ces éléments de haute griffure ces dames n'aient point écrit un grand livre; et ne le regrettons qu'à moitié puisque c'est cela même qu'elles n'ont pas voulu.*

*(Éditions Julliard.)* PAUL MARS.

ÉLIZABETH TRÉVOL : CITÉ UNIVERSITAIRE.

*On n'a point oublié* Altitude 3 200, *cette pièce qui eut tant de succès et où l'adolescence était montrée sous un aspect irritant, à la fois frivole et sentimental. Le livre d'Elizabeth Trévol, où se superposent plusieurs intrigues amoureuses, où bâillent, se querellent et travaillent quelques jeunes écervelées en quête d'un mari, reprend des thèmes semblables et — je regrette beaucoup d'avoir à le dire — ne nous apporte là-dessus rien de nouveau. Tout un chacun sait parfaitement à quoi rêvent les jeunes filles. On aurait aimé connaître davantage cette cité universitaire dont l'auteur nous laisse deviner la vie intense, les coutumes singulières, et qui semble refermée sur soi comme un petit royaume.*

*(Éditions Julliard.)* SIMONE JACQUEMARD.

ANNE-MARIE SOULAC : L'ANGE ET LA BÊTE.

L'ange, c'est Joan, une Américaine que René Verdier épouse aux États-Unis et ramène en France. Tous deux vivront chez Marthe — la bête — sœur aînée qui a élevé René. L'homme, qui se croit poète, fait piètre figure entre ces deux pôles du bien et du mal.

Joan a sacrifié sa jeunesse comblée à l'élan de passion et de foi qui l'a poussée vers René. La pauvreté, les difficultés matérielles, la dure adaptation à une existence nouvelle ne sauraient l'inquiéter. On ne regarde pas en arrière, quand on engage son être tout entier. Mais une enfance heureuse prépare mal aux déceptions inévitables. Dès son arrivée dans l'appartement de Marthe, Joan est saisie par l'odeur de mesquinerie qui suinte des murs, des meubles, des êtres avec lesquels elle s'est condamnée à vivre. Certaines réalités, qui paraissent acceptables de loin, soulèvent le cœur lorsqu'on les voit en face. Joan fait l'apprentissage d'un enfer petit-bourgeois dont Marthe est la succube. Ragots, conformisme familial, économie sordide, formules toutes faites, hygiène rudimentaire, indiscrétion sous couvert de bonté, rien ne manque à cet étouffoir d'âme.

Joan réagit courageusement. Un travail au dehors l'aidera à construire son avenir sous des couleurs plus riantes. Mais elle doute

déjà d'y parvenir. L'enfant, venu trop vite, l'oblige à quitter toute occupation personnelle, l'enferme dans un cercle de solitude, puis de désespoir. Son bel équilibre sombre devant le contraire de tous les instants qu'elle subit. La haine remplace l'amour. Désormais, son mari est le seul obstacle à sa libération; il doit disparaître. Le destin se trompe de victime. L'enfant mourra à la place du père. Et Joan regagnera l'Amérique, blessée à jamais, pourrie peut-être. La bête jubile.

Anne-Marie Soulac fait avancer l'analyse sans heurts, par poussées lentes; le récit va de cette même patiente allure, sans hâte, dans l'air raréfié par l'indigence de l'esprit. La médiocrité si on en souffre, on est sauvé. La bête s'y ébroue, au contraire, en de longs monologues à la manière de James Joyce, où éclate le contentement de soi. Il faut des ailes longues pour survoler ces abîmes sans lumière. Faute de quoi, le mal triomphe. Telle est la conclusion pessimiste de ce sombre ouvrage, où toute révolte se brise contre le sordide quotidien.

*(Éditions Albin Michel.)* GINETTE GUITARD-AUVISTE.

ÉLISA MAUNY : LES NOCES DE SEL.

*Le livre d'Élisa Mauny est une grande et agréable surprise. Mais cette surprise est comme une récompense que l'on doit mériter. Il faut lire sans impatience les trente premières pages, jusqu'à cette phrase :* Quand il en fut temps, la Glorieuse, ayant fait à toute la ferme en effervescence de batteries les recommandations utiles, monta s'habiller... *L'on n'attend jusqu'ici qu'un bon roman régionaliste — sieste de l'esprit gentiment bercé. On se réveille dans un grand livre.*

*Non que les personnages vous arrachent soudain à vous-même. Ils sont simples, la belle Félie, Célestin, Prosper, Branchu-le-Bourreau, simples, Bretons et sans problème. Pêche l'été, amour et labourage l'hiver. Cela ne mène pas loin. Sous la plume d'Élisa Mauny, cela gonfle, cela déchire, cela atteint au pathétique le plus vrai et le plus dépouillé d'artifices. C'est qu'Élisa Mauny est une des meilleures conteuses que nous connaissions actuellement. Encore se pourrait-il qu'elle écrivît breton. Ou auvergnat. Ou les deux. Cela arrive, comme on sait, très fréquemment. Et elle-même voudrait nous le faire croire. On jurerait, à premier examen, une langue paysanne. Mais le moyen de tromper longtemps son monde avec cette prose-là, vive, grouillante, drue, toujours nerveuse, et qui paraîtrait tomber quelquefois dans un excès de recherche si elle n'atteignait par là-même, et comme tout naturellement, des réussites d'une rare qualité?*

*(Éditions Albin Michel.)* GEORGES CONCHON.

GENEVIÈVE SERREAU : LE SOLDAT BOURQUIN (1).

Le projet de Geneviève Serreau était des plus ambitieux : écrire un roman qui commence dans le ton du plus pur réalisme puis porte le lecteur, malgré lui, vers une aventure aussi irréelle que *le Grand Meaulnes*, vers une sorte de *rêve poétique, mais cela sans se départir d'une conception absolument matérialiste de l'homme.* Cette gageure, elle l'a tenue admirablement.

Elle l'a tenue grâce à une écriture exigeante, émaillée d'images aiguës qui traduisent, sans la trahir, une représentation sensible de tous les phénomènes humains. *Il leur faudra une raison à ce crime,* écrit-elle par exemple. Et elle traduit immédiatement : *Ils fouilleront dans le dedans du dedans de ma peau avec leurs grosses pattes velues. Ils ramèneront vainqueurs, entre pouce et index, plus mince qu'une aiguille, mais d'un métal irréprochable, le mobile, la cause, le fin mot de ce crime atroce.* Le plus grand mérite de ce roman est dans cette écriture sans trahison, dans ce style qui est celui d'un sûr écrivain.

*Le Soldat Bourquin*, c'est le visage de toutes nos fautes, de tous nos complexes, de toutes nos interrogations devant l'incompréhensible et l'inadmissible. Et Geneviève Serreau nous montre magnifiquement (avec, çà et là, une pointe de cruauté) que nous ne saurions, en aucun cas, aller jusqu'au bout des réponses. Ce n'est peut-être pas tant, en fin de compte, de la beauté du rêve que nous parle ce roman, mais de son inutilité, voire de sa vanité.

*(Éditions Julliard. Collection « Lettres Nouvelles ».)* J-J-K.

NICOLE DUTREIL : LE MIEL ACIDE.

*Ce roman est viril, non pas à la manière des romans de femmes où l'auteur veut écrire un livre d'homme cru, en étant brutal, y parvenir, mais à l'exemple d'une humanité authentique qui est force et dureté, est toujours, en action. Le ton, précis et piquant comme dans les meilleurs romans américains, est réaliste sans excès, avec juste ce qu'il faut de grossièreté, d'obscénité et d'argot pour que le récit ait l'allure d'un reportage. Le personnage central, celui d'Hélène qui est en même temps la narratrice, semble vu par un homme. Cette fille assez jolie, qui appartient à un milieu simple et mène une vie modeste, est distinguée à la piscine par un jeune prospecteur de diamants, Antoine Dulong, en congé à Paris. Par goût de l'aventure, elle accepte de se fiancer et de le rejoindre en A. E. F. Mais un malheureux hasard veut qu'elle voyage dans le même avion que le patron d'Antoine, Alari, dont la personnalité puissante la subjugue. Lorsque celui-ci, ayant appris qu'il était ruiné, se suicide au cours d'une chasse au buffle, elle ne peut supporter l'atmosphère de la brousse, ni la mesquine existence du camp, ni la médiocrité d'Antoine* tendre, peu bavard, sauvage, *que seul son travail passionne, et elle*

(1) *La Table Ronde* (nº 94, septembre 1955) a publié des extraits du roman de Geneviève SERREAU, *le Soldat Bourquin.*

*s'enfuit avec un de ses collègues, Mareuil,* tendre canaille *dont elle est la maîtresse. Bien qu'elle soit manifestement une garce, l'auteur donne l'impression d'avoir pour elle la secrète indulgence que les mâles réservent aux femmes faciles à vivre.*

*La technique du livre est remarquable. Le drame est amorcé dès l'introduction par cette phrase d'Alari à Dulong qui sollicite le transport de sa fiancée aux frais de la Compagnie :* Avez-vous envisagé qu'elle pourrait s'assommer en Afrique et vous planter là? ; *à la page 20, il est consommé : Hélène et Mareuil viennent de filer en jeep.*

*Mais, bien que le dénouement soit connu d'avance, la tension ne se relâche pas un instant au cours du roman que compose, en majeure partie, le journal laissé par Hélène. Sa lecture par Antoine, coupée de commentaires ou de paragraphes narratifs, ressuscite un univers primitif, sans nuances et sans complications où règnent l'effort, l'argent et le désir. Nicole Dutreil a réduit le récit à l'essentiel. Elle en a exclu le pittoresque comme les développements psychologiques. Il lui a suffi d'un mois passé dans une exploitation minière d'A. E. F. pour comprendre ce pays ingrat, hostile, hypocrite et pourri qui joue dans l'action du* Mal acide *un rôle maléfique et souverain; il lui suffit de quelques traits pour l'évoquer dans sa réalité brute, dépouillé des sortilèges que, d'ordinaire, les littérateurs blancs lui ajoutent. Il y a beaucoup d'art dans ce livre sans poésie.*

*(Éditions Gallimard.)* JACQUES DE RICAUMONT.

## MARGUERITE CASTILLON DU PERRON : LAURE, OU LA PRISON DU SILENCE

Marguerite Castillon du Perron — elle nous avait, l'an dernier, donné une remarquable biographie : *la Princesse Mathilde* — fait, avec *Laure*, ses débuts de romancière.

Ce n'est pas sans inquiétude que nous avons abordé le drame de la tentation, à la fois spirituelle et charnelle, qui s'abat sur l'héroïne, solitaire au sein d'une famille de hobereaux guettée par la double décomposition de la pauvreté et de la haine; l'histoire de cette Laure qui, dit la dédicace de mon exemplaire, « croyait échapper au ciel ». Pour son coup d'essai, il fallait au jeune auteur du courage pour affronter un sujet aussi ambitieux et qui, si facilement, aurait pu côtoyer la sensiblerie religieuse ou les clichés néo-balzaciens, pour ne pas dire y sombrer... Or, à peine le livre ouvert, on se trouve plongé dans le climat de cette gentilhommière, campé par l'auteur avec une puissance d'évocation qui joint la finesse de touche du peintre et le talent du metteur en scène. Nous voyons s'animer des personnages étonnants : Mme de Lombraux, pelotonnée sur le gros œuf d'or de son avarice, à laquelle ne messiérait pas l'épithète de matriarche; sa fille, Clotilde, sotte, desséchée, hystérique; Félicien, son gendre, cultivé, sensuel, « moite et sale comme le vice » mais qui doit à ses ascendances irlandaises un mysticisme qui le tient, haletant, sous le regard de Dieu; François, enfin, le fils de Clotilde et Félicien, inquiétant, adolescent, cruel, tendre, pervers, à

l'étrange prescience lucide, qui hait toute transparence, celle des ondes, comme celle des cœurs.

Le leit-motiv de cette ouverture qui deviendra le thème de toute l'œuvre est indiqué dès la dixième ligne du roman; c'est le brin de laine couleur de suie, inlassablement perdu et retrouvé, que fait courir Mme de Lombraux dans sa tapisserie.

Laure, la femme d'Hugues, se meurt dans l'atmosphère grisaille de cette famille. Belle, d'une beauté un peu orientale, distante, elle se sent prisonnière du mensonge de sa vie et contemple, passive, l'amour, ce rivage où elle n'abordera jamais. Pourtant, elle n'est qu'une corde prête à vibrer. Certaines ritournelles d'enfant pourraient, si elle les écoutait, lui percer le cœur. Derrière les humaines vanités, elle devine la face de l'Éternel, et que l'homme devrait se « vêtir de larmes ». L'arrivée de Philippe, jeune et beau stagiaire agricole, éveille cette Belle au Bois Dormant. L'excellent roman de mœurs de Marguerite Castillon du Perron prend ici des résonances mauriaciennes et affleure même parfois à une grandeur toute claudélienne. Un tourbillon de passion, et de désespoir emporte Laure. Elle connaît les affres de la tentation, les insomnies, le chapelet auquel on se raccroche, en vain, comme à une bouée, l'angoisse du péché qui se referme comme un filet, l'horreur de la nuit obscure où l'on se croit abandonné par Dieu. Seule la sauvera la fuite du Prince Charmant, au moment où elle allait se donner et avait décidé d'aller vivre avec lui. Dans cette dérobade peu élégante — Philippe sait leur amour deviné par François et préfère qu'il n'y ait pas « d'histoire » — nous percevons, discrète, la réponse de la grâce. Enfin, après avoir vu Laure aux prises avec une sorte de vertige, d'angoisse devant la méchanceté des objets matériels, de l'univers, nous la quittons à l'instant même où elle s'aperçoit qu'elle n'aime plus Philippe. Elle ne comprend pas encore le sens de sa vie, mais elle va chercher à le comprendre.

*(Éditions Amiot-Dumont.)* MARIE-CLAUDE BLANCHET.

LOUISE BUJEAUD : LA BARRE AUX FAUCONS.

Qu'une première œuvre soit aussi riche de tonalités, aussi imprégnée de pudeur, cela prouve une longue osmose avec la campagne vendéenne, ses hommes et ses coutumes. Ce roman campagnard d'une exemplaire amitié, fait penser au Lacretelle des *Hauts Ponts*.

Un soir, le commandant de Rochard, revenu blessé de la guerre de 40, découvre un homme ensanglanté, mourant, dans les douves de son Prieuré, le bras déchiqueté; cet inconnu auquel les balles allemandes ont laissé un souffle, redonne sa raison d'être au terrien et anime sa vieille maison.

Les soins du Dr Sauvineau, le parrain de Jacques de Rochard et la jeunesse du blessé écartent la mort. Amputé d'un bras, il vivra. Bientôt, il est identifié. Jeune lieutenant parachuté au-dessus du bocage, il a été pris par les Allemands, fusillé, laissé pour mort sur

le terrain. Jean Ferrand n'a pas reçu le coup de grâce du gradé autrichien commandant le peloton, car celui-ci a reconnu l'homme qui, à Salzbourg, avait joué autrefois dans le même orchestre que lui : il le sauve et dépose son corps plus loin. Acceptons cette version à l'honneur de la musique, qui d'ailleurs, accompagne toute l'intrigue en sourdine.

Tous, au Prieuré, entretiennent autour du convalescent une atmosphère de sollicitude et de mystère. C'est que l'occupant n'est pas loin. Le commandant de Rochard entoure son jeune ami d'une affection fraternelle, car il lui rappelle son jeune frère disparu en montagne, victime de son fougueux tempérament. Gens et servantes au grand cœur, que seule la Vendée, dernier bastion de la fidélité, lie au sort des vieilles maisons, préservent le jeune homme. Par eux, Jean s'intègre au pays.

Jean Ferrand ne jouera plus de violon. Il griffonne encore des portées de musique. Surtout, il écoute ces chansons vendéennes qui ont la saveur du terroir. Le commandant de Rochard l'aide à franchir le cap du désespoir. Car le cœur du jeune homme est aussi meutri que le corps. Il apprend que la femme qu'il aimait, artiste comme lui, a préféré mettre son art au service des Allemands. Une affection d'homme devenue familiale comme celle de Jacques Rochard rattache son ami à la vie.

Quand le châtelain sera déporté à la suite du meurtre d'un soldat allemand, commis sur ses terres, Jean prendra la suite jusqu'à son retour. Puis, à proximité du Prieuré, la voix de l'amour a percé sous le chant timide d'une jeune Espagnole, amie des Rochard. Ainsi finit bien ce livre que l'amitié emporte, et que l'amour couronne.

Riche de spiritualité et de vigueur terrienne, *la Barre aux faucons* est soutenue par deux beaux caractères d'hommes que Louise Bujeaud a fondus dans le creuset d'une époque qui a eu son héroïsme, et dans le décor de la Vendée.

P. G.

## FRANÇOISE MALLET-JORIS : LE REMPART DES BÉGUINES. — LA CHAMBRE ROUGE. — CORDELIA.

La littérature féminine est pleine de l'erreur qu'il suffit d'être femme pour être romancière. Beaucoup de sottises ont été proférées au sujet du génie féminin, et l'intrusion de la sensibilité féminine — dans les arts en général et les lettres en particulier — a donné lieu à des commentaires où le sang-froid n'était pas la chose du monde la mieux partagée. La sagesse serait de s'abstenir quand il est question des sexes, qu'il s'agisse des anges ou du génie humain.

Or, l'homme et la femme, tour à tour confondus et distincts, antagonistes et complices, se rencontrent chez Françoise Mallet-Joris, romancière des « fureurs glacées », que *le Rempart des Béguines* signala parmi les « sensations » de la jeune génération littéraire.

En 1951, en effet, Françoise Mallet avait vingt ans. *Le Rempart des Béguines*, roman réputé audacieux en ce qu'il montrait avec un grand

détachement les relations entre deux femmes, l'une encore une jeune fille, l'autre « *les cheveux courts, noirs... et un joli tailleur* », la notoriété que ce premier livre acquit sur-le-champ à son auteur, préfiguraient le phénomène incarné, trois ans plus tard, par Françoise Sagan : l'extrême jeunesse de l'écrivain, la licence du sujet, et jusqu'à des similitudes dans les péripéties de l'histoire, le succès enfin (avec moins de tapage et un *scandale* limité, dans le cas de Françoise Mallet). Robert Kemp ne s'écria pas : « Ah! Ouiche! La gredine! » mais simplement qu'il fallait reconnaître à l'auteur du *Rempart des Béguines* une audace de pensée et une habileté d'écriture exceptionnelles.

De même que — plus tard — pour *Bonjour tristesse*, son éditeur René Julliard ne devait pas dire, «Mlle Mallet est une nouvelle Colette », mais — comme Grasset pour Radiguet et *le Diable au corps* — « l'auteur a vingt ans ». Or, *le Rempart des Béguines*, s'il pouvait passer pour une preuve de précocité, témoignait surtout en faveur d'une perversité alambiquée, de quelque chose qui approchait souvent de la préciosité, une chronique du cœur selon Proust revu à la mode flamande. Ce n'était plus Combray, c'était Bruges-la-Morte. En 1955, reprenant les mêmes lieux et les mêmes personnages, la séductrice devenue une femme vieillissante et Hélène « vivant de sa rancune », paraissait *la Chambre rouge*. Quatre ans plus tôt, la moindre des choses avait été de comparer Françoise Mallet à Laclos. Les mêmes références allaient être rappelées pour Françoise Sagan. Sade, en effet, et Laclos, servent énormément depuis dix ans, alors que — le plus souvent — Édouard Estaunié suffirait.

Après ce qui a été dit et redit à propos de Françoise Mallet, le paradoxe serait aujourd'hui de montrer que le plus satisfaisant — sur le triple plan de l'écriture, de l'édifice romanesque et des caractères — parmi tous les ouvrages signés par l'auteur de *la Chambre rouge*, n'est ni celui-ci, ni même *le Rempart des Béguines*, mais le dernier, *Cordélia*, ensemble de douze nouvelles où *l'aplomb*, l'intelligence et l'instinct n'ont jamais apparu si forts chez un écrivain. Qu'importe — désormais — que Françoise Mallet-Jorris ait, ou non, vingt-six ans; sa précocité, la manière dont elle en usait, comportaient parfois quelque chose d'un peu forcé, et, disons-le, d'irritant. Avec *Cordélia*, le talent de Françoise Mallet-Joris — c'est-à-dire la connaissance de son métier — s'est assoupli, détendu; le souffle de l'écrivain est devenu plus régulier, les histoires qu'il raconte n'ont plus cet aspect tyrannique des intrigues monstrueuses.

Voilà que l'on découvre ici — avec une surprise grandissante — les signes multipliés, évidents, d'une maîtrise de soi, bien plus confondante que toutes les audaces et toutes les habiletés.

Dans la hiérarchie littéraire, la *nouvelle* est, on le sait, la parente pauvre, la cousine Bette, la fille délaissée, négligée — quand elle n'est pas dédaignée carrément — par le public. *Le goût des récits assez brefs a cependant prospéré en raison généralement inverse de l'analphabétisme...* André Thérive montrait que la nouvelle, si elle couvre un long espace de temps, une longue suite de péripéties, n'est finalement qu'*un roman précipité* (1).

(1) *La Table Ronde*, n° 92.

D'instinct, Françoise Mallet-Joris a retrouvé le *tempo* propre à des récits dont l'action, les personnages et leur décor, naissent, vivent et meurent en trente pages. Le *plaisir de la nouvelle* se confond avec le plaisir de l'écriture comme le plaisir du roman reste, avant tout, celui de la durée. Certains récits brefs d'Albert Simonin — *la Mouillette* — ou de Paul Caïn — *Sept tueurs* paru dans la *Série Noire* — demeurent à cet égard particulièrement édifiants. Le plus court roman du monde, *Emire* par La Bruyère, ne contient pas cent lignes et, cependant, il ne s'agit pas d'une nouvelle.

Un village italien, une rupture, ce souterrain qui est la vie d'une femme, un père et son fils, la confession d'une prostituée, une aventure à Venise, Cordélia qu'on appelle aussi Cordule, Jimmy (l'étrange femme sans sexe) dans un château perdu au milieu des marais autrichiens, ont servi de *prétextes* à Françoise Mallet-Joris pour des *variations* sur ce qui n'est — au fond — que l'interminable chasse au bonheur : autant de statues brutalement dévoilées, de coups de feu et de cris dans la nuit, clamant la solitude et le malheur des hommes.

Il faut croire que Françoise Mallet-Joris a éprouvé beaucoup de plaisir à écrire les *Quelques fragments de la vie de M. Nathan Oppheim*, quarante pages d'une stupéfiante virtuosité, récit qu'eût signé Thomas Mann : *C'était cela, la mort, une trappe qui s'ouvre, un corps tombant dans l'eau noire, les derniers cercles se dissipant vite, vite...*

Plus loin, dans *Marie*, Françoise Mallet-Joris montre qu'elle n'ignore pas Colette :

*— Verna, s'écriait-il dans de subits mouvements d'enthousiasme, tu es une vraie occasion !*

*C'était le mot : occasion qu'il était prêt sans doute à échanger contre du neuf, aussitôt que possible...*

De même que le romancier réaliste sait qu'Émile Zola figure parmi sa généalogie, et qu'il n'a pas à en rougir, Françoise Mallet-Joris ne s'est pas trompée en allant directement à Colette, quand elle écrit : « *Refusant* le paysage de toits qu'elle n'avait pas choisi... La théière fêlée, *tristement japonaise... Inutilement amer ... D'une tristesse d'exil*, de beaux yeux asiatiques... » Colette, *la Chatte*, *Gigi* et *Julie de Carneilhan*, Françoise Mallet-Joris a su bien choisir : les affinités électives ne font qu'affirmer les lignes d'un talent et dégagent l'originalité qui lui est propre.

*Une rupture* est certainement un chef-d'œuvre de finesse, de mécanisme d'écriture, et, là, de science spécifiquement féminine : une jeune femme de vingt-trois ans qui va être abandonnée, se retient à tout ce qu'elle peut, pour déboucher finalement sur l'idée et les images de la mort (bien qu'à peine évoquées), le meurtre tout à coup, le suicide au milieu de la grande flambée de l'amour qui s'en va, et de l'imbécillité masculine.

La *sensibilité féminine* éclatait (et ce n'était pas le meilleur) quand Françoise Mallet écrivait (dans *le Rempart des Béguines*) : *Une fois les dactylos parties, le bruit des machines à écrire, des portes claquées, du téléphone s'arrêtait comme un jet d'eau brusquement coupé...* Aujourd'hui, Françoise Mallet-Joris ne se souvient plus de Rosamond Lehmann ni de Daphné du Maurier. Elle a aussi laissé Laclos de côté.

Mais Françoise Mallet-Joris reste maintenant comme un défi, la

plume à la main, avec un rire de petite fille et des yeux de vieillard qui ont tout vu.

*(Éditions Julliard.)* JACQUES ROBICHON.

## RENCONTRE AVEC MARINA GREY AUTOUR DE « RENDEZ-VOUS A CINQ HEURES ».

On imagine mal le travail qu'exige une émission telle que *Rendez-vous à cinq heures*, et plus mal encore les responsabilités qui retombent sur sa productrice, une jeune femme menue, aux yeux très bleus, presque timides. Marina Grey a pourtant trouvé le temps d'écrire un roman paru l'an dernier aux éditions Calmann-Lévy, roman dont il est toujours temps de parler puisqu'il porte le titre de l'émission qui s'adresse quotidiennement à un large public féminin.

Voilà un livre direct, vivant, sans bavure.

— *A la radio, pas question de tirer à la ligne. Tout doit être dit dans le minimum de temps. Il convient d'utiliser le mot juste.*

— *Pourquoi avez-vous écrit un roman?*

— *Pour me prouver que je pouvais aller jusqu'au bout d'un sujet. On m'a trop reproché de n'être qu'une journaliste, c'est-à-dire quelqu'un qui ne finit jamais rien.*

Ce roman a pour cadre les studios de la radio, pour comparses tout le personnel de *Rendez-vous à cinq heures*, et pour ambiance, l'émission elle-même.

L'héroïne (Marina Grey qui fait semblant de raconter sa propre histoire) tombe amoureuse d'un pilote de ligne dont elle devient l'amie. Or une chanteuse, Sophie Martin, à la faveur de l'émission *Rendez-vous à cinq heures*, envoie un message à son fiancé... le pilote en question, alors en plein vol. Surprise, émotion, dans le studio, où chacun se passionne pour les amours de la productrice...

— *Est-ce là un fait réel, je veux dire un drame provoqué par une émission?*

— *Non, une jeune fille est effectivement venue chanter sous le nom de Sophie Martin pour son fiancé. Le roman s'est construit après coup.*

— *Tous vos personnages sont choisis parmi vos camarades de travail, ce qui a l'avantage de faire connaître — fort bien d'ailleurs — au lecteur ceux et celles dont il n'entend que les voix, ou même que les noms. Votre héros existe-t-il lui aussi réellement?*

— *Non, je n'ai jamais connu de pilote, il est entièrement fictif. Il fallait un personnage mythique pour dominer le quotidien radiophonique.*

Pourtant, quand on rencontre « au naturel » Gérard Philipe ou Gréco à tous les coins de couloir, le mythe n'est pas loin de la réalité... à tel point qu'au studio, autour de Marina Grey, à force de parler de ce roman et de ce personnage, il devient presque réel.

— *Vous tiendrez-vous à ce* Rendez-vous à cinq heures, *ou souhaitez-vous continuer une carrière littéraire?*

— *Je prépare un roman qui se passe dans un monde moins gentil, le monde des avocats; ce qui requiert une solide documentation. Un roman un peu moins rose que le précédent.*

Que Marina Grey se rassure : elle a trop le sens de l'observation, d'habileté à utiliser les petits faits vrais d'une journée radiophonique, et d'énergie dans la conduite d'un récit pour avoir cédé aux facilités du roman rose. Nous attendons beaucoup de son prochain roman.

*(Éditions Calmann-Lévy.)* NADINE LEFÉBURE.

*On connaît l'objection des esprits chagrins que blesse la concurrence imprévue du roman féminin : la courtoisie, dont on entoure ordinairement les œuvres de femmes, gêne la liberté de la critique. D'ailleurs, l'activité de la littérature féminine qui, menée à fond, n'est qu'un aspect, entre autres, des métiers de femmes, ne fait-il pas regretter le doux* esclavage *de jadis? Ces questions, Ginette Guitard-Auviste les pose à propos du pamphlet de Stephen Hecquet :* Faut-il réduire les femmes en esclavage?

Dussé-je être considérée comme traître à mon sexe, dût-on m'accuser d'aimer les coups, j'affirmerai mon opinion sur l'ouvrage de Stephen Hecquet, à savoir qu'il renferme — sous la forme paradoxale familière à l'auteur, une jolie dose de bon sens.

Je ne veux pas dire que ce pamphlet servira à quelque chose. Remonte-t-on le cours du temps? Je ne veux pas dire non plus que tout y soit juste : l'outrance propre aux passionnés s'y rencontre en maint endroit. Mais si, à mon tour, j'osais un paradoxe, je soutiendrais volontiers que ce livre « contre les femmes » est presque tout entier un éloge de la femme. Quand Stephen Hecquet, après Jean Rostand, fait du sexe faible le véritable sexe fort, tenace, agressif, résistant, appliqué, ordonné, positif, grave, courageux, entrerons-nous en guerre contre lui? Et s'il ajoute que nous ne sommes *ni belles, ni patientes, ni douces, ni tendres*, nous nous contenterons de sourire à des excès de plume qui cachent, au fond, une sorte d'amour atrabilaire.

La femme profite avec frénésie de tout ce qu'elle a gagné à sa *libération*. Elle goûte aux plaisirs défendus hier, avec l'ardeur un peu fébrile de l'enfant à qui on offre sa récompense du jeudi, avec permission de faire ce qui lui plaît. Chez les plus profondes, cependant, ces plaisirs ne masquent pas le regret de ce qu'elles ont perdu du même coup. Remplir à la fois le rôle d'un homme et celui d'une femme est une tâche écrasante que peu mènent à bien. *Maîtresses d'hommes, propriétaires d'hommes, constructrices d'hommes, bâtisseuses de familles et de générations, telles étaient donc, il n'y a pas si longtemps, vos plus beaux titres. Comment avez-vous pu les renier?* Cet *esclavage* de naguère, je gage qu'il paraîtrait un paradis à la jeune mère d'aujourd'hui qui, harassée par un travail de bureau, crispée par une hâte perpétuelle, doit de surcroît passer ses soirées et ses jours de congé à remplir des besognes ménagères indispensables à la bonne marche de sa maison.

L'indépendance matérielle de la femme brise souvent l'amour, disloque la famille, prive l'enfant d'une présence continue qui lui est indispensable. Dans le mariage, la course à la dot change de nom; elle devient *évaluation du revenu*. Tout un art de vivre s'évapore, dont nous commençons à apprécier les vertus. Nous aurons des femmes médecins, avocats, ingénieurs, ministres, nous aurons des femmes de génie peut-être, peut-être même des créatrices égales aux hommes — ce que ne croit pas Stephen Hecquet. Mais nous perdrons les mainteneuses d'âme, sans quoi rien n'est durable, rien n'est dépassé. La vocation de la femme est double : les pieds sur la terre, elle rejoint

le ciel par un don permanent de soi, qui est un don gratuit. C'est pourquoi je redoute avec Stephen Hecquet, que de ce temps qui vient et qui sera le sien, la femme ne fasse *un temps mort* et que ce retard qu'elle espère rattraper avec intérêt ne soit en réalité, pour elle, qu'un recul.

Il reste que, de ces constatations alarmantes, Hecquet ne tire aucune conclusion constructive. *Revenez à vos cuisines, à vos enfants, rendez leurs places aux hommes. Ils gagneront davantage et le travail extérieur, pour vous, ne sera plus nécessaire*, dit-il à peu près. Autant vouloir faire marcher les aiguilles d'une montre à l'envers. La révolution que les femmes sont en train d'accomplir a été nécessitée par l'incapacité des hommes à gouverner sainement, par les guerres qu'ils n'ont pas su éviter et pendant lesquelles il fallait bien tenir la place des absents. C'est là, il me semble, que l'auteur pourrait battre sa coulpe. Ce renversement de situation, nous ne l'avons pas voulu. Et si notre désir de nous égaler aux hommes n'a pas toujours été pur de toute vanité, du moins a-t-il été bien souvent motivé par une cruelle nécessité matérielle et suscité par l'espoir courageux d'aider le compagnon insuffisant ou débordé.

Ce livre, malgré son mauvais titre qui fait penser à une boutade, soulève au contraire, on le voit, de graves problèmes. Il est souvent faussé par une verve grinçante; Stephen Hecquet devrait se méfier des formules brillantes qu'il sécrète comme il respire et qui irritent. Avec un ton plus amène il se serait mieux fait entendre. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

*(Éditions de la Table Ronde.)* G. G-A.

Ajoutons à ces notes sur le roman féminin, le compte rendu d'un essai de Anne Lindbergh : *Solitude face à la mer*, méditation lyrique sur le sort de la femme dans le monde moderne.

Dans un plaisant raccourci, Anne Lindbergh nous présente le tableau de la vie que mènent, dans le monde moderne, les femmes américaines.

*Regardez-nous*, dit-elle, *nous courons sur une corde raide, une pile de livres sur la tête, en tenant bien en mains la voiture d'enfant, l'ombrelle et la chaise de cuisine.*

C'est pendant un bref séjour dans la solitude d'une île que l'auteur, méditant sur le bilan de cette vie éparpillée et tourmentée, évoque les bases d'une existence plus équilibrée.

Plongée, pour un temps, dans le rythme de la nature dont le contraste avec sa vie citadine l'enchante et lui inspire des comparaisons poétiques, elle symbolise chaque étape des années passées ou à venir par un coquillage particulier : le buccin cannelé, vide du bernard-l'hermite qui l'a, un moment, habité, c'est sa maison qu'elle a fui pour quelques jours de solitude et de paix. La coquille d'escargot — le coquillage de lune — *enroulée sur elle-même comme un chat vers le dedans*, lui suggère le chemin de la vie intérieure qu'il faut retrouver.

Un *double soleil levant* composé de deux valves nacrées et roses, réunies par une charnière dorée, c'est le symbole du mariage à son début, union à deux, exclusive. Puis la coquille d'huître, tourmentée, couverte de bosses et de petits coquillages qui s'y sont venus greffer, représente les conquêtes de la vie, l'accroissement de la famille, l'extension du cercle des relations. Vient enfin l'argonaute, sorte de berceau fragile d'où s'évadent les jeunes argonautes — les enfants — et qu'abandonne ensuite la mère pour recommencer avec l'époux une nouvelle existence.

Ce symbolisme, un peu enfantin et bien superficiel, n'est pas cependant sans charme ni sans poésie, par exemple, quand Anne Lindbergh nous parle du coquillage de lune *dont le lait opaque a un peu de cet éclat rosé du ciel dans les soirs d'été annonciateur de pluie* — ou encore de *l'œil brillant dans la nuit d'un chat qui marche sans bruit à travers les herbes hautes...*

Les principes qu'A. Lindbergh pose comme solutions à ces problèmes n'ont rien, en définitive, de très original : épouse, mère, ménagère, maîtresse de maison, femme du monde, voilà des rôles multiples qui ne laissent guère de loisirs pour la vie intellectuelle ou spirituelle. Elle se compare au moyeu d'une roue dont chaque rayon représente les sollicitations, auxquelles elle doit sans cesse répondre, avec une sensibilité attentive et toujours en éveil au plus minime appel de ceux qui l'entourent. Cela répond à un besoin de donner, mais la femme ne peut le faire utilement qu'en partant d'une unité, d'une harmonie intérieure qu'elle ne trouve plus comme autrefois dans les humbles besognes vraiment créatrices telles que : cuire le pain, tisser la toile, faire la cuisine — toutes besognes qui, faites avec cœur, enrichissaient la vie intérieure, tandis que le confort de la vie moderne a vidé toutes ces fonctions de la femme de leur substance spirituelle. Désormais, la femme se sent perdue et comme éparpillée par l'excès des dons qu'elle doit prodiguer sans répit. Il est, au contraire, indispensable, pense-t-elle, de rester comme le moyeu de la roue qu'elle représente *immobile au milieu de ses activités, parachevant la paix intérieure pour elle-même et pour le salut de la société.*

La solution de ce problème central, c'est évidemment la simplification de la vie, dont le séjour dans l'humble maison de son île lui montre la voie avec les murs nus, les meubles simples, l'inconfort et, pour toute parure, le soleil, le vent, et l'odeur des pins.

La solitude permet aussi de reconstruire l'unité de l'être et de réparer la fragmentation qu'impose la complexité de la vie féminine et qui *anéantit l'âme.* Et l'auteur élève ces considérations jusqu'au plan de la revendication sociale en réclamant des vacances pour les mères de famille, les ménagères, seule catégorie sociale qui en soit dépourvue. C'est assez inattendu, mais c'est la suite logique de ces rêveries au bord de la mer.

Le mariage lui inspire aussi des réflexions sur l'idéal qu'il faut peu à peu atteindre : *un amour fait de deux solitudes qui se rencontrent, se saluent et se protègent, sans que l'un domine l'autre, union nuancée d'intermittences comme le flux et le reflux de la mer.*

En bref, ces méditations révèlent une aspiration à une vie parfaite, équilibrée dans tous les domaines de la vie familiale et sociale, mais

aussi le besoin de préserver la vie intime, la vie spirituelle, le tout en un équilibre stable et paisible. Personne ne contestera la valeur d'un tel programme d'existence. Mais, est-il même possible d'en appliquer réellement tous les articles : simplifier son intérieur, réduire ses relations à quelques intimes qu'on reçoit sans hypocrisie, se garder des loisirs pour la méditation dans la solitude. On se demande si l'auteur y est parvenu et si ce livre, dont le succès fut grand aux États-Unis, reflète la vie qu'elle a pu, pour elle, réaliser.

*(Éditions Amiot-Dumont.)* J. VALETTE.

## *LUNDI 2 JANVIER*

***En marge des élections, signalons un ouvrage publié par l'Association française de Science politique : « Partis politiques et classes sociales en France. »***

Ce soixante-quatorzième cahier de la Fondation nationale des Sciences politiques s'ouvre par une remarquable étude de Maurice Duverger qui s'efforce de définir la notion très incertaine de classe sociale et de mesurer l'importance prise par le thème de classe dans la propagande des partis. L'auteur examine l'évolution des liens entre l'appartenance sociale et l'appartenance politique, et constate, en les expliquant, à la fois *l'affaiblissement des thèmes de classe dans la propagande des partis ouvriers* et *l'apparition progressive des thèmes de classe dans la propagande des partis bourgeois.*

Cet article sert en quelque sorte d'introduction à ce cahier, dont l'intérêt n'est pas douteux et qui, s'appliquant à une législature défunte, est déjà devenu un livre d'histoire. Trois séries d'études nous sont proposées : plusieurs essais de définition de classes ou d'ensembles sociaux plus ou moins cohérents, parmi lesquels on relève les études de Jacques Fauvet sur *le Monde paysan*, de Robert Catherine sur *la Fonction publique*, de Georges Lavau sur *les Classes moyennes.* Certains de ces articles constituent des études détaillées, d'autres ne sont que de simples notes. Viennent ensuite les monographies des différents partis politiques qui se sont partagé le pouvoir à la suite des élections de 1951. Regrettons que la troisième partie, traitant des origines sociales de nos parlementaires, soit un peu brève. L'ensemble reste solide. L'interprétation des statistiques de l'I. F. O. P. est particulièrement pénétrante.

*(Éditions Armand Colin.)* JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

## *MERCREDI 4 JANVIER*

**NOTES SUR LE THÉATRE A PARIS.**

***Entre chien et loup* est une pièce dont les péripéties mystérieuses, habilement machinées selon des procédés qui s'inspirent volontiers de la technique**

du cinéma, tiennent le spectateur en alerte et dans l'incertitude jusqu'au bout. L'adaptation de cette œuvre de Paolo Levi a été exécutée avec adresse par M. Gabriel Arout. La mise en scène de M. André Villiers, passé maître dans l'utilisation des formules qu'il convient d'appliquer au « rond », une interprétation où Mme Gaby Sylvia incarne avec une inquiétante et séduisante souplesse une femme perverse et dangereuse, permettent de prévoir pour *Entre chien et loup* un succès qui durera.

Aux Nouveautés, Michel Duran a réussi l'entreprise difficile d'assurer la relève d'André Roussin. *José* est un vaudeville dont le « héros », invisible et présent durant toute la pièce, est un personnage que notre temps a projeté au premier plan : le chanteur de charme. Le matériel du vaudeville est d'ailleurs mis aussi au goût du jour. Rugby, judo, télévision en font partie. Le dialogue relève ces aventures. Il porte sans vulgarité. Bref, on rit et on n'est pas mécontent d'avoir ri. Excellente distribution où une jeune comédienne, Mlle Jacqueline Jehanneuf que j'avais déjà remarquée (au Théâtre Michel je crois), fait preuve d'un talent personnel.

Avec *les Oiseaux de lune* nous sommes, à l'Atelier, en pleine fantaisie, dans l'absurde. M. Marcel Aymé a, nous le savions, le don d'introduire de la manière la plus naturelle son lecteur dans un univers tout différent de celui que nous qualifions de réel. L'opération qui s'accomplit avec tant d'aisance dans *le Passe-muraille* se renouvelle un peu moins facilement ici. Des longueurs entravent çà et là l'action. Néanmoins, la cocasserie des situations et les nombreuses répliques frappées au coin si personnel de Marcel Aymé, font des *Oiseaux de lune* un divertissement tout à fait agréable. M. Jacques Duby s'y montre fin, sensible et Mme Renée Passeur anime son rôle d'une vigueur comique digne d'Aristophane.

ROGER DARDENNE.

*Livres nouveaux. — Cesare Pavese : le bel été. — Aldous Huxley : le Génie et la déesse.*

## CESARE PAVESE : LE BEL ÉTÉ.

La mort volontaire de Cesare Pavese a privé il y a quelques années la littérature italienne d'après-guerre d'un de ses auteurs les plus personnels, les plus doués comme romancier. Sa perte, comme celle de Vitaliano Brancati l'année passée, a été d'autant plus ressentie qu'elle intervenait quand Pavese donnait la preuve d'avoir trouvé comme écrivain sa vraie voie et d'être parvenu à la maturité. Son œuvre, publiée en Italie par l'éditeur Einaudi de Turin, et dont Gallimard assure la parution en langue française, témoigne des préoccupations politiques, morales et aussi purement littéraires qui ont été pendant une dizaine d'années celles d'une partie de sa génération en Italie comme en France et ailleurs.

Il est peut-être bien de mettre l'accent sur le côté littéraire, non pas pour diminuer l'intensité de ses réactions humaines ni pour réduire la portée de son engagement politique, mais pour indiquer que depuis la publication de son premier roman bref *Paesi Tuoi* en 1941, jusqu'à sa mort en 1950, Cesare Pavese a travaillé à l'élaboration de ses livres en essayant constamment d'affiner son style et de se défaire des influences qu'il avait subies autant en ce qui concerne la forme que le fond de ses écrits. Le problème du style et celui de la valeur poétique d'un récit ou d'un roman auxquels d'autres contemporains

non moins doués et comme lui engagés dans un combat politique ont été ou sont presque insensibles se sont posés à lui toujours avec acuité.

C'est cette préoccupation « purement littéraire » comme nous l'avons définie qui, en dernière analyse, donne de l'intérêt à son œuvre, même en dehors de son pays, maintenant que depuis plus de cinq ans il a cessé de vivre. « *Le Métier de vivre* est le titre que lui-même a voulu donner à son journal intime paru posthume par le soin de ses amis selon le désir que pendant sa vie il avait parfois exprimé. On peut y retrouver ce désir constant de perfectionner son œuvre, de s'affirmer comme écrivain à côté des échecs et des doutes de sa vie personnelle intime, de sa grande déception politique, de sa hantise de la mort. Contrairement à ce qu'à écrit Alberto Moravia, qui, malgré les apparences est non moins que Pavese désireux de perfectionner et d'approfondir son talent de romancier et comme lui avide d'assimiler les apports qui lui viennent de l'extérieur, c'est cette conscience d'homme de lettres fier de sa profession comme un artisan peut l'être de son métier qui donne au journal intime de Cesare Pavese un ton particulier et une valeur.

Le tâtonnement de Pavese quand il avance dans un domaine littéraire qui lui est par nature étranger comme celui de la Russie, ses incertitudes, certaines absurdités même qu'il note au jour le jour sans penser qu'elles seront plus tard publiées jettent une lumière sur le dur chemin qui a été le sien comme romancier. On s'en rend compte d'ailleurs si l'on compare ses premiers livres en prose : *Paesi Tuoi*, *la Spiaggia*, *Feria d'Agosto*, avec les derniers : *la Luna ed i Falò* et surtout *La Bella Estate* qui de tous est celui où son talent particulier se révèle le mieux. Dans ses premiers livres l'influence de l'école néo-réaliste américaine se fait ressentir dans le style au point d'en être gênante. Plus tard, dans *Il Carcere* et *Il Compagno*, l'élément politique se manifeste au détriment de la valeur littéraire. Pavese l'a ressenti lui-même et a essayé de trouver un équilibre entre tant de données diverses et parfois contradictoires qui ensemble formaient sa personnalité singulière d'écrivain.

Il y est parvenu quelques années avant sa mort et les trois romans brefs du volume *la Bella Estate* (publié cette année en France sous le titre *le Bel été*) ainsi que *la Luna ed i Falò* en sont la preuve. Là on retrouve transposées et artistiquement élaborées l'inquiétude lancinante et la solitude intérieure qui l'ont tourmenté depuis sa vingtième année et l'ont inexorablement conduit à une mort prématurée. À travers la grave déception dans le domaine politique ressentie par un homme qui dans sa jeunesse avait été un communiste convaincu prêt à combattre dans la clandestinité et à souffrir la prison, à travers aussi l'amertume causée par ses échecs douloureux dans ses expériences amoureuses, Cesare Pavese, malgré le succès littéraire qui s'affirmait davantage d'année en année, était arrivé à un dégoût total de la vie.

Quand Rosetta, la jeune héroïne de *Entre femmes seules* qui, après un suicide manqué au début se donne la mort à la fin du roman, affirme qu'il n'y a pas assez d'eau pour laver toutes les souillures des corps humains, que la vie est sale et que tout est faussé, elle reflète exactement l'état d'âme de l'auteur. Si ce bref roman doit rester

comme l'œuvre la plus représentative de Cesare Pavese, c'est non seulement parce qu'elle est une des plus accomplies sur le plan littéraire, mais aussi parce qu'elle nous donne la possibilité d'approcher le vrai noyau du drame de Pavese. D'ailleurs, si on regarde le roman de près on s'aperçoit que trois au moins des personnages centraux : Rosetta, Clelia et Momina reflètent, chacune à sa façon, la personnalité de l'auteur, ses désirs constants, ses hésitations, ses perplexités et enfin ses dégoûts devant le problème pour lui insoluble de l'amour charnel.

On retrouve quelque chose d'analogue, moins conscient et appuyé dans les deux autres romans. Partout on ressent le mépris de Pavese pour tous ceux qui acceptent avec insouciance les affres de la sensualité, les vicissitudes de l'amour charnel et glissent dans la débauche sans extérieurement en porter les traces ou en être châtiés. On peut remarquer la même attitude chez Alberto Moravia et dans *Paolo il Caldo*, le roman posthume de Vitaliano Brancati. Mais cette répugnance est chez Pavese plus constante et plus profonde. Elle devient une véritable aversion, une idée fixe qui le hante et lui fait considérer la mort comme le seul remède, la seule échappatoire. Cela surtout du moment que la conviction de pouvoir trouver dans le communisme une raison de vivre et d'espérer s'est pour lui révélée fausse.

Comme presque tous les écrivains dans un pays tel que l'Italie où, des Alpes à la Sicilec, haque région a conservé intact son caractère dû au climat, aux traditions, aux différentes conditions de vie, Cesare Pavese donne la pleine mesure de son talent quand ses romans sont situés dans les lieux de son enfance. Il n'y a que Mario Soldati, Piémontais aussi, qui puisse rivaliser avec Pavese dans l'évocation des différents aspects de la ville de Turin, de ses collines et de la campagne du Piémont. Il est curieux de noter d'ailleurs comment deux auteurs aussi éloignés l'un de l'autre que Soldati et Pavese s'apparentent dès qu'il s'agit d'évoquer l'atmosphère de la ville où ils ont vécu leurs années de jeunesse, les couleurs du paysage dont dans l'enfance ils ont reçu les premières impressions.

Dans *la Casa in Collina*, *la Bella Estate* et *la Luna ed i Falò* ce n'est pas le cadre seulement qui appartient au Piémont, mais aussi les personnages dans leur façon de parler, de se comporter, de réagir. Cesare Pavese y a obtenu cette fusion complète entre les éléments disparates de son inspiration qui jusqu'alors lui faisait défaut. Il est à remarquer enfin que presque toutes ses œuvres ce sont des romans brefs dont la dimension varie entre les 90 et les 150 pages. Ce n'est pas un hasard et on le souligne parce que grâce à cette forme serrée, à cette suite de chapitres brefs et scandés Pavese, formé sous l'influence d'auteurs comme Sherwood Anderson, Ernest Hemingway et John Steinbeck, réussit à trouver son rythme particulier, à donner à ses récits quelque peu linéaires une extraordinaire intensité. Tel est l'auteur que la France a salué à côté de Moravia, de Soldati, de Piovene, Alvaro, Brancati et Buzzati comme un des plus représentatifs de la littérature italienne d'après-guerre.

*(Éditions Gallimard.)* GIACOMO ANTONINI.

## ALDOUS HUXLEY : LE GÉNIE ET LA DÉESSE.

Voici un roman des plus parfaits et des plus difficiles à analyser, qualités qui ne sont pas forcément jointes, mais qui vont parfaitement l'une avec l'autre. Le ton est celui de la conversation — conversation entre deux vieux amis, la nuit de Noël. Mais il n'en résulte aucun bavardage. Au contraire, la façon dont quelques répliques du « répondant » servent à relancer l'action aboutit à une très frappante économie de moyens par rapport à un roman de structure classique. Il y a là, du point de vue technique, la plus exemplaire leçon que nous ait jamais donnée Huxley. Je ne pense pas, pourtant, qu'elle soit très profitable. L'apprenti romancier — sans parler du romancier — peut se croire Flaubert, Faulkner, voire James. Mais personne, jamais, ne pourra se croire Huxley. Il y a, dans son ton, tenant à sa culture scientifique, à sa prodigieuse vivacité, à sa sécheresse et à sa richesse tout ensemble, quelque chose d'inimitable, d'inexplicable, et, peut-être, oui, d'un peu monstrueux.

D'où sans doute, dans ce roman, l'excellente adaptation du style à l'analyse du cas *très* monstrueux d'un génie scientifique; Henry Maartens, prix Nobel de physique. Peut-on parler de satire? Peut-on, comme Huxley lui-même, parler de « sujet pour vaudeville français »? Oui, au bout du compte. Mais ici, l'effet comique est obtenu par le moyen d'une analyse clinique conduite jusqu'aux ultimes composantes. Le comportement du savant Maartens devant les femmes, sa détresse physiologique — allant jusqu'à la pneumonie vraie — pendant les absences de son épouse, la façon de cet homme d'être Science en tout, esprit et chair, ne sont pas simplement comiques, mais *scientifiquement* comiques.

La Déesse, c'est Mrs. Maartens, Katy Maartens, et c'est Héra, c'est Laure, c'est Béatrice, c'est Juliette — à trente-six ans — c'est Hébé, mais Héra surtout, la nourricière, une espèce d'Antée féminin pour qui « le divin n'était ni spirituel ni spécifiquement humain, (mais) dans les paysages, la lumière du soleil et les animaux, dans les fleurs, dans l'odeur aigre des petits bébés, dans la chaleur et la douceur de l'acte de dorloter les enfants, dans les baisers, bien entendu, dans les révélations nocturnes de l'amour, dans la félicité plus diffuse, mais non moins ineffable, de se sentir simplement en bonne santé » la Déesse enfin, déesse « tant qu'elle était en contact avec la plus grande déesse à l'intérieur d'elle-même, la Mère universelle ».

Supposer qu'une telle femme puisse se conduire suivant les lois ordinaires de la *Psychologie du sexe* en six volumes, de *Miss Floggy's Finishing School*, suivant les principes édictés par Havelock Ellis, Krafft-Ebing ou Piaget, c'est le crime du savant Maartens, et le nœud de ce roman exceptionnellement lucide. Il est vrai qu'un prix Nobel a plus d'excuses qu'un autre en un temps « où l'on discute des orgasmes en mangeant le potage et de la flagellation en absorbant la glace à la vanille ».

G. C.

*(Éditions Plon.*
*Collection Feux Croisés.)*

## *MARDI 10 JANVIER*

***En marge du roman d'André Dhôtel, que nous publions en ce moment, signalons un autre ouvrage qui révèle chez cet auteur une veine toute différente.***

### ANDRÉ DHÔTEL : LA CHRONIQUE FABULEUSE.

C'est à juste titre, semble-t-il, qu'on a reproché à Dhôtel d'avoir, dans *le Pays où l'on n'arrive jamais*, brisé l'enchantement poétique de la première partie par l'adjonction d'éléments romanesques étrangers au monde de l'enfance qu'il essayait de restituer.

*La Chronique fabuleuse* démontre que l'auteur est fort capable, sans aucun élément romanesque, d'explorer le monde quotidien pour y déceler l'insolite, l'inattendu, ce qui nous attaque par le côté où notre âme d'adulte a conservé la pleine et entière disposition à l'émerveillement. La langue elle-même est pure, limpide et simple, comme il convient au cœur qui se souvient.

On songe irrésistiblement, en lisant chacun des treize récits qui composent le livre, à des *Nourritures terrestres* écrites avec la seule passion de s'élever, au-dessus des passions, jusqu'à la sérénité rêveuse de l'enfance; on cerne du doigt, par jeu, les contours d'un certain monde qui serait devenu le nuage aux formes d'animaux et d'objets fabuleux que nous chérissions avant de connaître les artifices de l'écriture.

*(Éditions de Minuit.)* J.-J. Kim.

## *JEUDI 12 JANVIER*

***Le développement du reportage et l'ubiquité de notre vie politique ont fait tourner presque complètement la nature de notre curiosité à l'égard de la littérature des voyages. Nous n'attendons plus seulement la révélation intime de l'émotion du voyageur qui se suffit, qui se satisfait de lui-même et de ses impressions, mais des faits précis. Trois ouvrages clairvoyants, où percent à chaque page la vivacité et le courage de l'observateur intelligent, viennent de paraître.***

### PIERRE GOUROU : L'ASIE.

Voici un volume dense, mais maniable, qui est une sorte de chef-d'œuvre par la quantité des informations qu'il contient et la justesse des tableaux qu'il esquisse. C'était une entreprise bien difficile que de condenser en 510 pages toute une vie de lectures, de chiffres, de souvenirs, de réflexions sur un continent dont la surface représente

31 pour 100 des surfaces terrestres et la population 55 pour 100 de la population du globe. M. Gourou s'est acquitté de cette tâche avec une sorte d'allégresse dans la maîtrise.

Nous ne sommes pas compétent pour apprécier les évocations de l'histoire géologique de l'Asie. En revanche, il nous paraît difficile de ne pas être enchanté par les descriptions des *pays*, le rappel de leurs problèmes économiques, sociaux, politiques. Aucune prétention dans ces croquis plus ou moins poussés, mais simplement le souci d'être équitable, de dire vrai. Si on a eu l'occasion de séjourner brièvement ou plus longuement dans l'une ou l'autre de ces régions, on s'y retrouve soudain, et on apprend encore du nouveau avec ce guide qui sait tant de choses. Nous nous étions parfois demandé pourquoi les façades des maisons chinoises de Hong-Kong étaient si étroites, alors que ces maisons sont si profondes. C'est, nous dit M. Gourou, parce que le pin de Chine utilisé pour supporter les étages, ne permet pas une plus grande portée. Ce n'est qu'une notation rapide en passant, mais qui explique un paysage urbain.

Partout les remarques de l'auteur éclairent et classent. Quelle définition donner de l'Extrême-Orient? On pourrait chercher longtemps et vainement, ou se perdre dans des analyses embarrassées; M. Gourou répond : « Des Chinois défrichent les terres gelées de Mandchourie septentrionale et les forêts équatoriales de Malaisie et de Bornéo. Les Chinois ont posé les bornes de l'Extrême-Orient. »

La bibliographie est courte, mais excellente. Les illustrations et croquis abondent et ajoutent au texte. Peut-être souhaiterait-on de plus nombreuses cartes, mais les éditeurs français trouvent toujours que les livres leur coûtent trop cher et c'est probablement de ce côté qu'il faut chercher la responsabilité de la seule lacune à signaler à propos d'une si brillante et si suggestive synthèse.

*(Éditions Hachette.)* FRANÇOIS LEGER.

PIERRE GASCAR : CHINE OUVERTE.

Ce qui, dès l'abord, nous rassure, et que l'on ressent dès les premières pages, c'est que l'auteur n'a obéi à aucune sollicitation politique déterminée. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse avoir, comme un chacun, d'opinions politiques. Le témoignage qu'il nous offre manifeste une rectitude, un souci de clarté et une vue sur les êtres et les choses de haute qualité.

Pierre Gascar toujours attentif, fait preuve d'une inlassable curiosité, mais aussi bien d'une curiosité généreuse. Si particulier que puisse être dans son comportement le paysan chinois qu'il nous raconte, il sait nous montrer que sur bien des points il s'apparente à n'importe quel paysan français, mieux encore, c'est dans chaque Chinois qu'il peut retrouver en profondeur un homme pareil à ceux que chaque jour nous coudoyons.

Aborde-t-il le domaine des faits bruts, il sait ne le faire qu'avec prudence. Son honnêteté de narrateur demeure hors de doute et il

prend ses renseignements aux sources. Que du fait de la Chine communiste, une certaine misère soit en régression, qu'un certain régime féodal ait disparu, voilà qui apparaît bien incontestable, quoi qu'on puisse penser par ailleurs du communisme, de ses pratiques et de ses fins.

Lorsqu'il a essayé de nous donner l'image de ces foyers chinois dans lesquels il a tenu à vivre, ne fût-ce que quelques heures, Gascar n'a pas essayé de nous donner le change avec un pittoresque facile; il n'a pas voulu non plus monter en épingle un seul trait trop particulier. Dans une prose bien articulée et massive, il cherche à la fois à rendre compte au mieux de tout l'essentiel, sans d'ailleurs jamais se leurrer sur les difficultés et en sauvegardant toujours une marge pour le douteux, le difficilement explicable, l'imprévisible. Quand il lui est impossible de conclure, il s'en abstient, tout en laissant deviner un désir de compréhension toujours en éveil. Il entend d'ailleurs nous préserver contre les interprétations hasardeuses de l'Occident.

Ce livre court, ramassé, mais profondément substantiel, et humain conclut ainsi : « Les interdits d'ordre spirituel ou d'ordre intellectuel qui pèsent sur ce peuple, je ne pense pas qu'ils fassent contrepoids. Pour nous parfois, peut-être. Pas pour eux, pas pour celui-ci, pas pour ce visage pris au hasard dans la foule chinoise, ce visage encadré de nattes ou frangé de raides cheveux noirs, ce visage apaisé, souriant, dont on sait qu'il vient en ligne droite d'un malheur aboli. » Pareille réflexion décèle une sensibilité à la vérité la plus profonde.

*(Éditions Gallimard.)* JEAN FOLLAIN.

### MAX-POL FOUCHET : TERRES INDIENNES.

*A vrai dire, on ne sait pas ce qu'on doit le plus admirer dans* Terres indiennes *: du texte ou de la photographie. Question oiseuse : le texte et la photographie sont également séduisants. Cependant, il semble que la photographie l'emporte légèrement sur la chose écrite ou plutôt, qu'avec ses gros nuages lourds ou ses figures douloureuses d'hommes et de femmes, elle déborde du livre, parle et crie tant d'elle-même qu'elle assourdisse un peu la* voix *du texte qui l'accompagne.*

*Loin de la forme traditionnelle du poème, nous sommes ici aspirés, brassés par un mouvement irrésistible des thèmes : ils s'entrechoquent, se séparent puis se rejoignent harmonieusement, et s'élèvent en une sorte de cantique majestueux et déchirant à la fois où l'espoir et le désespoir luttent pour la possession de ces terres inhumaines.*

*Lorsqu'on demande à Max-Pol Fouchet pourquoi il s'est mis à photographier, il répond que l'image photographique lui semble propre à* désencombrer *la poésie, à la simplifier. D'où cette alternance dans son livre : photographie - poème, poème - photographie. Lorsque la photographie est lyrique, l'auteur a senti la nécessité de lui adjoindre un texte simplement narratif. Mais, parfois, c'est le contraire : le texte est poésie pure, l'image, alors, une simple image.*

L'image ne part pas de la réalité : elle aboutit à la réalité. *On comprend que le fin poète qu'est Max-Pol Fouchet ait été tenté par la caméra*

*qui fixe cette réalité dans son essentiel et son détail, avec* toute *sa poésie. Dans* Terres indiennes, *le dialogue s'établit entre texte et image, l'un entraînant, complétant l'autre. Le tout formant un poème qui se déroulerait à la façon d'une symphonie avec ses trois mouvements :* D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? *Il s'agit de l'Amérique indienne, mais les trois interrogations majeures du poème dépassent le sujet pour interroger sur l'homme lui-même. Images de ces pays cruels certes. Images des pierres, des ciels mais encore et toujours : images de l'homme.*

*Grand voyageur littéraire, Max-Pol Fouchet a, dans ce livre, habilement tenté une synthèse des vastes contrées qui ont pour nom : Bolivie, Pérou, Colombie, Venezuela, Amérique centrale, Guatemala, Mexique. Sans commentaires savants, sans lourde exégèse, il suggère et frappe le lecteur aux yeux... et au cœur, en lui proposant son explication lyrique.*

*Reportage? Si l'on veut. Mais reportage d'un poète, d'un magicien de l'image. Dense en sa concision même, avec ses citations lapidaires ou son accompagnement ailé. Reportage-poème où la vision du passé se mêle sans heurt à celle du présent et emporte le lecteur captivé vers ces terres lointaines et bouleversantes.*

*(Éditions Clairefontaine.* Lausanne.*)* GEORGES GOVY.

## *SAMEDI 14 JANVIER*

*Notre collaborateur Christian Caprier vient de réunir et de présenter, pour les éditions de la Colombe, un ouvrage posthume d'Alphonse de Chateaubriant,* Itinerarium ad lumen divinum, *qu'il présente, ici, en le reliant à l'autobiographie des* Cahiers *(éditions Bernard Grasset) où l'on retrouve la même méditation spirituelle.*

A PROPOS DE L'« ITINERARIUM AD LUMEN DIVINUM », D'ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

On sait dans quelles circonstances et de quelle confusion entre les réalités divines et les affaires de ce monde, de quel divorce entre sa conception du spirituel et ses illusions sur le temporel — car il s'agissait chez lui d'un débat à ce niveau — Alphonse de Chateaubriant a dû finir ses jours hors de France. Mais la dernière partie de ses *Cahiers* récemment publiés (chez Bernard Grasset), nous montre en cet exil un être à jamais délivré de son passé et recevant *comme une grâce de Dieu* ce qu'il appelle *mon esseulement et mon dépouillement*. A partir de ce moment-là, il semble que pour lui tout fut grâce, suivant une phrase fameuse, y compris son malheur d'homme, sa perte en ce monde, et l'on devine à la lecture des pages de la fin qu'il en a jusqu'à sa mort été ainsi.

C'est cela qui nous intéresse aujourd'hui.

*Nous sommes des ombres nées d'autres ombres, allant vers une nouvelle nais-*

*sance*, lisons-nous dans ces derniers feuillets. De tels mots traduisent à leur façon le secret de notre existence. De quelque manière qu'on l'envisage, par la mystique, la religion, ou simplement d'après un art de vivre un peu poussé dans le sens de l'esprit, la nécessité ne demeure-t-elle pas la même pour nous tous de naître de nouveau, d'entrer dans le Royaume?

De cette nouvelle naissance, un texte posthume de Chateaubriant veut nous montrer la voie : c'est l'*Itinerarium ad lumen divinum*, un ouvrage écrit pendant l'exil et inachevé, mais dont les diverses parties se trouvaient suffisamment développées et les articulations assez nettes, semble-t-il, pour que sa publication en volume ait été possible. Et l'on en saisit fort bien, de fait, le plan général et les intentions. L'ouvrage existe. On peut le considérer en lui-même, comme une œuvre dernière et suprême. L'auteur y a visiblement donné l'essentiel de lui-même, de ce qu'il était devenu après le feu des épreuves humaines, de sa personnalité brûlée, et sans plus rien y mêler de romanesque, comme dans *la Réponse du Seigneur*, de lyrique, comme dans la *Lettre à la Chrétienté mourante*, et encore moins de politique. Il n'y reste plus rien *de ce monde*, au sens évangélique du terme. Ce livre témoigne d'un esprit brisé.

*Le Seigneur aime les esprits brisés* : Chateaubriant se plaît à citer ce verset du Psalmiste. Mais l'esprit brisé n'est pas un esprit vaincu, soumis, au sens négatif de ces termes. C'est celui qui a compris au contraire que la grande négation est dans la révolte démoniaque, qu'il y a identité absolue entre la Révolte primordiale *et* la Négation, comme il y a , de l'autre côté, dans l'aspect positif du problème, identité absolue entre la Vérité *et* la Vie. L'esprit brisé, c'est celui dont la carapace a été pénétrée par la Vérité, et qui s'en trouve vivant et affranchi.

Car l'ouvrage est profondément religieux, d'un christianisme sans cesse retrempé aux grandes sources. A partir de l'expérience de l'Être, il nous conduit à une distinction précise entre le néant de ce monde et la réalité de la vraie Création, qui est d'essence spirituelle, entre ce qui est du néant et qu'il faut laisser au néant, et ce qui est non pas de la vie, mais la Vie elle-même : « Dans l'homme il y a deux hommes, écrit Chateaubriant, l'un qui n'est pas, l'autre qui n'est pas encore. » Celui qui n'est pas encore, pour lui, incontestablement, dans ce livre, c'est celui qui sera lorsqu'il aura réalisé, c'est-à-dire rendu réel en lui *l'enfantement de Bethléem*.

*Quand le Christ mille fois naîtrait à Bethléem, et non en nous, jamais nous ne serions sauvés*, affirme l'écrivain. Nous arrivons bien là au sommet d'une aventure spirituelle.

*(Éditions de la Colombe)* CHRISTIAN CAPRIER.

## LUNDI 16 JANVIER

**Pierre Hervé vient de publier, aux éditions de *la Table Ronde*, *la Révolution et les fétiches*, où l'auteur reprend quelques observations critiques sur la sociologie du communisme tout en donnant son adhésion au système que ces observations ne font que décrire. L'ouvrage de Pierre Hervé a été présenté comme un pamphlet — ce qu'il n'est pas ; mais l'accueil trop empressé fait à ce livre, traduit dans le public une curiosité à l'égard d'une idéologie qu'il faudrait essayer de comprendre dans son mécanisme. Il est curieux que ce soit surtout du côté de l'enseignement religieux que se développe la pratique d'une réflexion sur le communisme. Signalons, à ce sujet, l'ouvrage du R. P. Chambre : *le Marxisme en Union soviétique*, où l'auteur confronte l'idéologie avec l'emprise soviétique dans son mouvement historique.**

Le livre du R. P. Chambre est la première tentative d'un auteur spiritualiste pour pénétrer à l'intérieur de la dialectique marxiste. Aussi adopte-t-il la méthode historique et son étude de l'infrastructure et de la superstructure soviétiques, au cours de trente-sept années écoulées, est fouillée et documentée. C'est ainsi que nous pouvons suivre avec le R. P. Henri Chambre toutes les étapes parcourues par l'Union soviétique, aussi bien dans les domaines social et économique que dans ceux de l'idéologie et de la morale. Il divise judicieusement l'histoire de l'U. R. S. S. en plusieurs périodes : début de la révolution, connu dans la littérature soviétique sous le nom de *dix jours qui ébranlèrent le monde* (nom emprunté au titre de l'ouvrage de John Reed), communisme de guerre, la N. E. P. (nouvelle Économie politique), période de transition, *grande époque stalinienne* subdivisée à son tour en plusieurs étages et enfin, phase actuelle, poststalinienne. Dès 1917, l'immense Empire des tsars se met en mouvement. Alors que le régime tsariste s'écroule, 200 millions d'hommes et de femmes, dirigés par le Parti communiste se précipitent à la conquête d'un monde nouveau et invisible. Les masses humaines s'ébranlent et c'est la lame de fond qui monte à la surface de la vie sociale. *Nous voulons que chaque cuisinière puisse diriger l'État,* dit alors Lénine.

L'auteur nous dit :

*Divers éléments concourent donc au développement des formes de conscience sociale soviétique : aspiration et sens traditionaliste des masses, réalités économiques et sociales, superstructures étatiques et institutionnelles et surtout le Parti « la force qui guide et dirige l'Union soviétique ». Dans leur interaction s'élabore le contenu de l'idéologie soviétique, synthèse du marxisme de Marx et Lénine et des objectifs et formes sociales fournies par la tradition, le passé historique de l'Empire du tsar et les premières années de la révolution russe, les nécessités de l'organisation d'un minimum* (1) *de vie sociale pour le maintien de l'U. R. S. S.*

Dès lors la bande qui entoure le livre du R. P. H. Chambre semble étrange : *La Russie est-elle* encore *marxiste?* Le mot *encore* laisse à supposer que l'U. R. S. S. a été marxiste, mais qu'elle ne l'est plus. Le fait que l'U. R. S. S.

**(1) Le mot *minimum* m'échappe. N'est-ce pas *maximum* que l'auteur a voulu dire? Il y a hypertrophie de la vie sociale en U. R. S. S. Tout citoyen appartient à une ou plusieurs organisations sociales et doit y participer activement. La vie sociale au détriment de la vie individuelle est un phénomène qui distingue l'U. R. S. S. des pays capitalistes.**

au cours de ces dernières trente-sept années ait abandonné plusieurs conceptions prônées au début de la Révolution, qu'en contact avec la réalité elle ait révisé nombre de ses institutions et lois, prouverait seulement, comme le dit l'auteur, que *c'est le sort de toutes les idéologies de se transformer en contact avec la réalité.* C'est d'autant plus vrai pour le marxisme qui ne s'érige pas en enseignement dogmatique. Or, des tendances nettement dogmatiques se manifestent au sein du Parti communiste russe, tendances combattues par les marxistes soviétiques eux-mêmes. Ce dogmatisme (*le Marxisme enseigne, le Marxisme nous dit,* lisons-nous dans chaque article de *Problèmes de philosophie,* revue soviétique) propre à la pensée russe en général prête à confusion et permet à l'Occident de se poser la question : l'U. R. S. S. est-elle toujours marxiste?

Il reste néanmoins naturel que *dans la phase de puissance à laquelle a atteint en U. R. S. S. le mouvement communiste qui se réclame de Marx et Lénine, son idéologie, le marxisme-léninisme se soit chargé d'éléments additionnels importants qui ont introduit un contenu partiellement nouveau dans les formules classiques.* L'évolution est inhérente au marxisme. Celui-ci ne s'applique pas à la vie sans lutte, déviation ou erreur. C'est en appréhendant la matière qu'il se vérifie, s'ajuste et se corrige.

Ainsi, en suivant l'aventure de la dialectique marxiste en U. R. S. S., nous pouvons affirmer que la Russie actuelle demeure toujours marxiste et qu'elle n'est pas prête à s'en écarter. Bonne ou mauvaise, supérieure ou inférieure, l'Union soviétique est la première civilisation basée sur la conception matérialiste du monde.

Il est regrettable que le R. P. Henri Chambre, malgré son incontestable érudition, ne se soit pas référé à l'ouvrage de Lénine intitulé *Maladie infantile du communisme.*

Au début de la Révolution le marxisme russe prévoyait : 1° le dépérissement de l'État ; 2° le dépérissement du Droit ; 3° la dislocation de la famille ; 4° la disparition de l'Économie politique en tant que science, etc. Bref, il croyait à l'événement imminent du *Royaume de Dieu sur la terre,* en l'occurrence le communisme. Pour les bolcheviks de la première heure, la Révolution était *un saut du royaume de la nécessité dans celui de la liberté* selon la formule d'Engels. Or, la Russie a commencé la révolution, mais n'a pas pu la porter à son terme, faute de l'aide du prolétariat des pays plus évolués. Le socialisme dans un *seul pays,* telle est la théorie qui en a obligatoirement résulté. En pratique, le socialisme dans un seul pays a abouti : 1° au renforcement de l'État ; 2° au rétablissement du Droit du citoyen ; 3° à la défense de la famille comme *Cellule importante de la société;* 4° à la création de l'Économie politique soviétique, science qui finit par s'imposer après les âpres luttes contre les mécanistes (Boukharine) et les idéalistes (Déborine).

L'U. R. S. S. qui s'est longuement cherchée s'affirme à présent comme une société de transition qu'elle-même appelle socialiste. Le communisme, par contre autrefois l'idéal pour Marx, Engels et Lénine, est redevenu un idéal pour la société soviétique d'aujourd'hui, à tel point que l'attaque menée contre Molotov dans la revue *Kommounist* tourne précisément autour de ce problème. Pour les dirigeants soviétiques, l'U. R. S. S. vit actuellement en régime socialiste. Contestant cette acquisition, Molotov affirmait que l'U. R. S. S. n'était qu'au *seuil du socialisme.* Par conséquent, si l'U. R. S. S. se trouve en régime socialiste, le renforcement de l'État devient une nécessité en attendant son dépérissement en régime communiste remis aux calendes. *Le processus dialectique transforme l'humanisme russe en antihumanisme,* écrit Nicolas Berdiaeff dans *Idée russe.*

A l'époque du communisme de guerre, et plus tard, pendant le règne de la N. E. P. quand la pensée non-marxiste était encore tolérée en U. R. S. S., un publiciste russe, aujourd'hui un peu oublié, Ivanov-Razoumnik, en critiquant l'athéisme de Maïaseovski, écrivait que dans l'avenir le socialisme historique et le christianisme historique se rejoindront. On serait tenté de

partager l'hypothèse d'Ivanov-Razoumnik puisqu'il existe une analogie incontestable entre la Russie communiste et « le moyen âge européen » comme le disait encore Berdiaev. Ce rapprochement n'est pas uniquement analogique. Si on admet qu'au moyen âge les hommes vivaient en société, et qu'en Russie le monolitkisme du Parti rappelle étrangement l'unité religieuse. Comme au moyen âge, en U. R. S. S., la raison s'est soumise à l'autorité. Comme en société de grâce, la Russie soviétique a créé *l'homme total* dont parle le R. P. Henri Chambre.

La période actuelle poststalinienne marque la contradiction, avouée d'ailleurs officiellement, entre la raison et l'autorité. Et déjà celle-ci cherche à se réconcilier avec celle-là. Si le marxisme soviétique cède à la tendance dogmatique dont nous avons parlé plus haut et devient religion, nul doute que fondé sur l'éthique et issu de la société chrétienne, il y retourne. Si, au contraire, le marxisme reste fidèle à lui-même, il se produira une révolte de la raison contre l'autorité, et la société soviétique fera un bond en avant vers l'individualisme.

*(Éditions du Seuil.)*
*Collection « Esprit ».*

BENJAMIN GORIÉLY.

## *VENDREDI 20 JANVIER*

### « LE TRIOMPHE DE L'AMOUR » DE MARIVAUX. (THÉATRE NATIONAL POPULAIRE.)

L'aimable spectacle ! Le meilleur peut-être que nous ait donné le T. N. P. D'abord, une pièce charmante. Léonide, princesse de Sparte, aime, pour l'avoir entrevu au cours d'une promenade, le jeune Agys, sorte de farouche Hippolyte, qui vit dans la retraite près du philosophe Hermocrate et se montre aussi rebelle à l'amour qu'hostile au sexe qui l'inspire. Léonide est décidée à l'épouser. Elle y parviendra naturellement, mais au prix de combien de difficultés vaincues ! Il lui faudra se travestir en homme et déguiser de même sa suivante pour pénétrer chez Hermocrate, soudoyer les domestiques de celui-ci, rendre le philosophe amoureux en lui révélant qu'elle est femme, et faire en même temps la cour en galant cavalier à sa sœur, conquérir enfin, et c'est le plus difficile, Agys, sous le couvert d'une amitié qui, peu à peu, se transforme en amour.

Cette invraisemblable et délicieuse aventure, Marivaux la conte en scènes parfois franchement comiques et parfois subtilement nuancées, toutes filées avec maîtrise et où les personnages parlent une langue nette, vive, juste.

*Le triomphe de l'amour* bénéficie en outre au T. N. P. d'une interprète de premier ordre, Mme Maria Casarès qui prouve que, tragédienne vibrante, elle peut, quand il lui plaît, être une séduisante comédienne. Elle porte le travesti avec une grande aisance ; elle joue avec une justesse, une variété d'expressions, un choix heureux d'attitudes tout à fait ravissants. Elle assouplit sa grande voix pathétique et ne laisse dans l'ombre aucun aspect de la psychologie de son personnage.

M. Jean Vilar est excellent de mines, de gestes, d'inflexions dans le philosophe. Mlles Monique Chaumette et Catherine Le Couey, MM. Wilson, jardinier matois et cupide, Sorano, Arlequin naïf et bondissant, Roger Mollien, le bel Agys, tiennent leurs rôles de parfaite manière.

Ah ! qu'il est donc agréable de n'avoir à faire que des compliments !

R. D.

## *SAMEDI 21 JANVIER*

### EXPOSITION CARPEAUX : SCULPTURES, PEINTURES, DESSINS (PETIT PALAIS).

Voici une des plus passionnantes expositions qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps. Peut-on même parler d'exposition? Nous avons la sensation de pénétrer dans l'intimité de Carpeaux, dans l'atelier de celui qui fut à la fois sculpteur, peintre et dessinateur, avec une égale perfection. Ses œuvres sont présentées dans un décor tressant tous les tons de rouge et orné de meubles d'époque, de plantes vertes. Des carnets de notes tachés de moisissure, à la merveilleuse pureté des marbres, tout est émouvant.

La peinture de Carpeaux est proche de celle de Delacroix. D'abord sa *Relève des morts* où les visages des vivants jaillissent de la masse brunâtre de la glèbe et sont cadencés à la cime par les képis qui rougeoient faiblement. Quelques silhouettes errent parmi la masse confuse des morts... Certains petits portraits, dans les teintes brunes que l'artiste affectionne, sont d'une facture très espagnole. Plusieurs tableaux évoquent le thème du bal et font revivre subtilement une époque disparue. Dans la *Loge d'artiste*, une forme féminine blanche exprime la grâce et la vie dans la masse des habits noirs. Les teintes rouge et verte des robes se répondent et s'équilibrent dans la *Réunion*. La *Solitude* est suggérée par une silhouette abandonnée dans une clarté végétale, qui naît et tombe à la fois de la terre et du ciel : l'art est tout entier dans ce pouvoir d'incantation. Dans *l'Attentat de Berezowski*, l'impressionnisme est déjà préfiguré, tandis que le *Départ des troupes dans le brouillard* ou *Auteuil et le mont Valérien* sont pris dans la même grisaille romantique. Carpeaux a peint plusieurs portraits de lui-même. Dans le dernier, l'expression du visage affirme toute sa rigueur ascétique et le regard, son intensité de voyance.

Regardons les croquis. Quelquefois, ils ont plus de douceur et semblent habités par la lumière. Ils nous permettent de saisir la démarche de l'artiste, l'épanouissement de son inspiration. Voici un croquis du *Pêcheur napolitain*, avec l'ironie vivante du visage, qui aboutira à la perfection achevée de la sculpture célèbre. Pureté de l'oreille, tendue vers la conque marine dans laquelle elle perçoit on ne sait quel écho? Selon l'angle sous lequel nous le contemplons, ce portrait se révèle tour à tour souriant ou nostalgique. Le thème d'*Ugolin* est aussi traduit tour à tour par le dessin et la sculpture.

Dans le dessin *Cavaliers et taureaux*, on retrouve toute la fougue d'un Delacroix, tandis que les croquis de danses suggèrent, en quelques touches de couleurs, une atmosphère poétique et précieuse. Certains dessins, qui semblent aériens, sont en réalité extraordinairement précis et fouillés ; les caricatures témoignent d'une singulière acuité de vision, tandis que les portraits d'enfants sont enveloppés par une tendresse qui reste un peu étrangère, pour être plus virile.

Carpeaux est surtout connu par ses sculptures. Nous en retrouvons quelques-unes, qui nous sont révélées ici sous un nouvel éclairage. Des statuettes curieusement tourmentées y aboutissent à l'accomplissement du marbre et se dégagent de la gangue pour jaillir dans la lumière. De multiples maquettes témoignent de la recherche et du souci de perfection de l'artiste. Mais ce dernier nous semble plus proche dans de petites statues comme l'*Ève tentée* où vit la tendresse du geste qui la forma.

Tout ce peuple dansant, ces sculptures exotiques étrangement tourmentées, ces hautes et sombres figures d'hommes composent un univers singulièrement attachant. Nous sommes entraînés dans leur ronde et il nous est difficile de nous en déprendre. Tout Carpeaux est présent, éternellement divers et immuable, dans la perfection achevée de son art.

RENÉE WILLY.

## MARDI 24 JANVIER

### « CYRANO DE BERGERAC « D'EDMOND ROSTAND. (THÉATRE SARAH BERNHARDT.)

Les spectateurs de *Cyrano* se partagent en deux groupes. Ceux qui guettent l'acteur aux tirades célèbres et ceux pour qui la représentation est une découverte et une surprise. Car ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait le supposer qui ignorent l'œuvre de Rostand. Il ne semble pas qu'ils aient été déçus et la pièce continue incontestablement d'intéresser, d'amuser, de toucher.

Près des morceaux de bravoure, des prouesses de versification, pas toujours d'un goût parfait, mais dont l'esprit s'amuse parfois en même temps que l'oreille, l'histoire d'amour demeure fraîche, délicate, émouvante.

Pierre Dux est un Cyrano excellent et il a joué la scène finale en grand acteur. Il est très humain ; il dévoile ce que le personnage a de sensible et de douloureux.

A côté d'innovations discutables (je pense à l'emploi des projections), la mise en scène de M. Raymond Rouleau offre une animation ingénieuse, des éclairages savants, des groupements heureux de personnages.

R. D.

## LUNDI 30 JANVIER

### UN DÉBAT SUR LA CRISE DU THÉATRE.

Y a-t-il une crise du théâtre? Ce problème, plusieurs personnalités réunies par les soins de Mme Michelle Amédée-Ponceau, l'ont, à la Galerie Devèche, sous la présidence spirituellement souriante de M. Jacques Jaujard, abordé de manière très différente selon leur optique et leur expérience personnelles. Au terme de ce débat, où le sujet ne fut pas toujours très étroitement cerné par les participants, que penser de cette crise? Certes, on en a décelé des composantes. Charges financières très lourdes, difficultés économiques, concurrence du cinéma, de la radio, de la télévision, des sports. Sans doute, et M. Benoit-Deutsch en tant que directeur n'a pas manqué de le souligner. Les jeunes auteurs se heurtent à des obstacles à peu près infranchissables? Il y a du vrai. Et l'on ne peut qu'approuver Jean-Jacques Bernard souhaitant qu'ils aient à leur disposition des « laboratoires » où ils puissent faire de profitables « expériences ». Assurément, les théâtres du Cartel font défaut et aussi — personne n'en a parlé — le vieil Odéon. Mais enfin, il y a tout de même des jeunes qui sont joués. Et tous ceux qui sont appelés à lire des manuscrits savent combien dans la masse il en est peu, comme on dit, de « valables ». Tel grand prix, doté avec munificence, ou cette aide à la première pièce dont le principe est fort judicieux, ont-ils révélé des œuvres de premier ordre? Charles Vildrac tonne contre les metteurs en scène « abusifs ». Il y en a. Henri Rollan — qui en a pourtant affuté d'excellents — est assez pessimiste quant à la formation des jeunes acteurs.

Tout cela n'est pas décisif et l'on se sent enclin à partager l'optimisme relatif de Robert Kemp. Le théâtre décrit une sinusoïde. Il est tantôt plus brillant, plus prospère, tantôt moins. Il n'y a pas de crise ou alors elle est permanente, ce qui expliquerait qu'on en parle depuis si longtemps.

Une chose serait vraiment redoutable : la désaffection du public. Or des

succès récents et actuels montrent bien qu'elle n'existe pas, si... Sur ce point Gabriel Marcel et Robert Kemp sont d'accord. Quand une pièce est bonne, cela se sait, et le public va aux bonnes pièces.

Mais quoi, il y a cinquante théâtres à Paris. Vous voudriez aussi cinquante pièces où l'on se rue chaque soir?

R. D.

## *MARDI 31 JANVIER*

*Livres nouveaux : Christine Arnothy; Dieu est en retard — Simone : Québéfi.*

### CHRISTINE ARNOTHY : DIEU EST EN RETARD.

On se souvient que Chritine Arnothy avait remporté, en 1954 le Prix Vérité, pour son témoignage émouvant « J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir ». Elle publie aujourd'hui dans la même veine (mais elle ne parle plus à la première personne), un nouvel essai romancé sur sa Hongrie natale *Dieu est en retard.*

C'est un roman bien fait, émouvant et facile, qui ne manque pas de cette vérité quotidienne, faite de besoins charnels, de tendresses, de peines, d'habitudes, et de cette vérité particulière due aux conditions politiques, au bouleversement social.

Il est possible, il est vraisemblable même que les faits en eux-mêmes se sont déroulés comme il sont contés; mais on nous offre un tableautin, là où une fresque eût été nécessaire. Croit-on que du drame de Lurs ou de l'assassinat récent de Janet Marshall, on puisse dégager le climat moral et matériel de la France d'aujourd'hui? La vérité d'un témoignage réside moins dans l'exactitude minutieuse des faits que dans leurs prolongements et dans la reconstitution d'une atmosphère.

L'histoire du chef d'orchestre Janos, de sa femme Baby, de sa mère, ces pauvres gens, médiocres, lâches, prêts à subir (pour un profit immédiat ou simplement parce qu'ils n'ont pas de forces pour résister) les compromissions et les abaissements, est misérable, et l'on serait tenté, par loyauté humaine, de louer un État qui permet à cette ignominie, à ce manque de dignité et de vertu, de se révéler, et qui peut les châtier.

On devine au travers des histoires secondaires qu'il y a sans doute autre chose, mais là, nous restons sur notre faim : l'histoire de Marton, et son arrestation tournent court, le notaire, habile et d'ailleurs honnête homme, meurt accidentellement, ses filles gardent des raisons de s'adapter et de vivre, sa femme perd la maison de ses rêves et avait mérité cette peine. Puis les projecteurs reviennent s'arrêtant complaisamment sur notre affligeant trio.

Il y a tant de justice immanente dans ces pays que ce roman triste garde comme des prolongements de roman rose. Le témoignage,

sincère et vivant dans le premier ouvrage, est ici soumis au souvenir, à l'imagination, au parti pris d'une formule.

S'il reste de ce livre une leçon à tirer, c'est sans doute que la majorité des hommes, dès l'instant que cèdent les dogmes, qu'ils soient d'État, de Religion ou plus rarement de Conscience, ne sont bientôt plus que des épaves, et feraient eux-mêmes leur malheur.

Souhaitons à Christine Arnothy qui ne manque pas de talent, de laisser maintenant les ombres d'un passé douloureux, pour de nouveaux épanouissements.

*(Éditions Gallimard.)* CHARLES MOULIN.

## SIMONE : QUÉBÉFI.

Le roman de Simone, qui porte ce curieux nom (je dis *nom* avec intention, car c'est mieux, ici, qu'un titre), est de ces ouvrages qu'on pourrait dire à surprises.

Rien n'indique ni ne fait pressentir le rôle que va jouer dans le récit cette Québéfi, une petite chienne ramassée dans sa détresse par l'écuyer Achille, ce beau garçon recueilli lui-même par le propriétaire d'un manège, quelque part dans le sud-ouest, près d'Arcachon, et qui l'a repêché de l'Océan, au moment où il allait se noyer. A huit ans, Achille avait été repoussé par sa mère « comme un paquet de linge sale... » En voyant la chienne, il a jeté ce cri du cœur : « Quelle belle fille », et le nom raccourci de Québéfi est resté à l'animal.

L'amour du beau sexe d'Achille se limite à cette chienne qui le suit partout et dont l'auteur nous donne un joli portrait. Achille méprise les femmes, même celles qui lui jettent à la tête : « Oh! quel beau garçon! » Parce que, dira-t-il plus tard, sa mère, qui ne l'aimait pas, ne cessait de répéter : « Comme tu es beau! »

Vers l'âge de trente ans, Achille, qui a mené une vie d'une sagesse qui fait jaser le voisinage, a économisé assez d'argent pour devenir propriétaire d'une sorte de bastringue, solennellement dénommé : *le Paradis algérien*, qu'il va diriger à sa façon. Mais les débuts sont mouvementés. La belle chanteuse de genre Virginie Desbordes ayant fait faux bond, c'est une toute jeune étoile, Agnès Maréchal, qui la remplacera. Cette femme avait été présentée au pied levé à Achille par un nommé Jérôme, le nouvel écuyer du directeur du manège devenu l'associé d'Achille. La première entrevue de la jolie Agnès et d'Achille est fort bien contée en une page de grand style; et Achille qui ne regardait aucune femme est ébloui. « On eût dit que, sous l'empire d'un charme, Agnès consentait à lentement se dévoiler en émergeant à la surface de notre monde misérable : princesse de la mer, enlevée par la magie à son palais de coquillages. » De l'homme à la femme et de la femme à l'homme, la magie opère.

La première du *Paradis* est un succès. Mais pour Achille les choses se compliquent. Dès la première entrevue, entre le directeur et l'étoile, un malentendu s'est élevé. A la vue d'Agnès, Achille n'a plus fait attention à sa chienne; à l'encontre, Agnès, dès qu'elle a aperçu

Québéfi, a pris l'animal dans ses bras, l'a dorloté, songeant quel sort la liait, lie toute femme, à l'animal voué à une maternité. Elle reproche violemment à Achille son indifférence et ils se quittent courroucés. Cela se complique encore du fait que le bruit court dans le voisinage qu'Agnès est la maîtresse de Jérôme. D'amoureux, Achille se fait jaloux de comédie et bientôt de tragédie. Car la belle Agnès, en plein succès, est rappelée chez elle, dans le Nord, par télégramme, et ce télégramme, saisi par Achille, est signé Jérôme.

Jusqu'ici on ne sait trop quel rôle joue Québéfi dans le récit, ni pourquoi cette chienne lui a donné son titre. C'est ici que va jouer la surprise dont j'ai parlé plus haut, et qui est le moteur même du roman.

Tout s'expliquera (ou presque tout) dans un petit restaurant où Achille a invité Agnès à déjeuner. Après des caresses et autres agaceries qui ont mis Achille en pointe, exaspéré il reproche à Agnès sa conduite double. Des explications, la scène en vient aux reproches, et Achille, qui est une nature naïve mais violente, se lance en paroles d'une brutalité atroce. Agnès a beau lui dire que le signataire du télégramme de rappel n'est qu'un prête-nom, qu'il s'agit de sa petite sœur qui se meurt là-bas : quand Agnès, poussée à bout, lui aura avoué qu'il ne s'agit pas de sa sœur mais de sa fille, il ne pourra plus se retenir : il lui déclare « que s'il arrive du mal à la petite, Jérôme et lui la consoleront à tour de rôle... » Agnès, affolée et aveugle, lui plante un couteau entre les deux épaules, et s'enfuit.

Achille et nous, lecteurs, apprendront bientôt le fond de la vérité. Elle est toute sentimentale et morale. Transporté chez lui, Achille appelle Québéfi, mais ne reçoit pas de réponse. C'est que la chienne est devenue mère de quatre chiots. Et l'on voit soudain poindre et s'épanouir dans la simplicité de l'âme le rôle émouvant de la chienne : elle n'a pas répondu au premier appel de son maître; mais bientôt, et d'elle-même, elle viendra se jeter, si l'on peut dire, dans ses bras. Jaloux de ses petits, Achille fera le geste d'en noyer un. C'est alors qu'il comprend enfin — ou plutôt qu'on lui fait comprendre l'exemple magnifique de l'animal; et il saisit enfin la connexion de trois rôles, celui de Québéfi, d'Agnès, et du sien propre. On devine le reste. Ils se marieront, et sans doute auront des enfants.

Ce délicieux conte me semble, (à part quelques parties faibles, et peut-être quelques longueurs) une fort belle réussite. Le sujet est traité comme une sorte de fugue, où les deux thèmes, de la chienne et d'Agnès, se croisent et se complètent avec un art suprême, tout musical.

*(Éditions Gallimard.)* FRANZ HELLENS.

### « LE TROUBLE FÊTE » DE ROGER DORNÈS. (THEATRE DU VIEUX COLOMBIER.)

Que le retour d'un être dans un milieu familial ou social dont il a longtemps été éloigné, puisse être une source abondante d'événements comiques ou

dramatiques, on le sait dès longtemps. L'idée n'était donc pas mauvaise de montrer Horace, exilé à la suite du meurtre de sa sœur, rentrer à Rome, y retrouver ses amis, son épouse qui est une maîtresse femme, autoritaire et qui s'accommodait fort bien de sa situation, son fils, féru des exploits paternels et fiancé à une Albaine, fille d'un ex-ennemi. En vingt ans, beaucoup d'idées ont changé, des situations nouvelles se sont établies. Horace n'est plus « à la page ». Il ne comprend pas, il s'étonne, il s'irrite, il s'indigne. Il devient le gêneur, le trouble-fête dont chacun pense vite qu'il aurait mieux valu qu'il ne reparût pas.

Pour exploiter cette donnée, il eût fallu prendre un parti et s'y tenir. L'auteur n'a pas su trouver l'unité. Il semble avoir opté d'abord pour la bouffonnerie, et l'on pouvait en effet trouver dans la situation le sujet d'une farce. C'est même ce que nous attendions. Mais la farce n'est pas venue.

Mme Mary Marquet, M. Robert Clermont, leurs camarades, ont fait vaillamment ce qu'ils devaient.

R. D.

# CABOCHE

Le rapprochement fait par de célèbres journalistes entre M. Poujade et Caboche ne m'a pas scandalisé. Non que je sois un ami de M. Poujade, mais parce que le cas de Caboche me semble assez compliqué.

C'était un écorcheur de la boucherie parisienne. De son vrai nom, il s'appelait Lecoustellier, membre donc d'une des corporations les plus riches et les plus puissantes. Depuis l'assassinat de Louis d'Orléans, Jean sans Peur exerçait dans Paris une quasi-dictature. Caboche y avait adhéré. Il était « Bourguignon » comme la majorité de la population de Paris qui ne voulait pas rompre les liens avec les opulentes Flandres, et qui se croyait grugée par les Armagnacs faméliques — éternels « Cadets de Gascogne ».

L'entourage du roi fou et du dauphin enfant restait hostile aux Bourguignons, quoique sa paix avec les princes armagnacs ne fût pas conclue. Pour mater la cour, Jean sans Peur déclencha, au printemps de 1413, l'émeute parisienne. Caboche fut l'un de ses chefs. Tous les jours le « peuple » envahissait l'Hôtel de Ville, résidence du Dauphin, il réclamait l'épuration des Armagnacs et des réformes. Ces réformes prirent corps dans la célèbre « ordonnance » à laquelle le nom de Caboche reste lié.

« Rien de révolutionnaire dans ce texte, écrit M. Perroy dans son livre sur la guerre de Cent Ans. Il s'agissait simplement de réformer l'administration, de replacer la Chambre des comptes au centre de tout contrôle. Réalisée, elle eût modifié des méthodes dont les errements durèrent jusqu'en 1789. Ce commencement de sagesse administrative eut le sort lamentable des réformes qui viennent trop tard... La bourgeoisie modérée prit peur, elle se rapprocha du Dauphin, l'aida à négocier la paix avec les princes... Le 1er septembre, Orléans et sa faction arrivent à Paris. Le 5, ils faisaient casser l'ordonnance réformatrice. La faction armagnaque triomphe. Tout rentre dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre. »

En effet on n'entend plus parler de Caboche. On ne sait même pas quand, où, et comment il est mort. Sa disparition ne suffit pas à assurer le salut de la France. Les Cabochiens avaient été brutaux, les Armagnacs ne le furent pas moins, et se montrèrent plus incapables. En effet, Jean sans Peur évincé se rapprocha des

Anglais, Henri V déclenche une nouvelle offensive qui se termine le 24 octobre 1415 par Azincourt, le plus sinistre, peut-être, des désastres français. Il faut signer le traité de Paris, accepter la division du royaume. Charles VII, suspect de bâtardise, n'est plus que le roi de Bourges. Sa sœur, fille incontestée de Charles VI, on la donne à Henri d'Angleterre. La « double monarchie » anglo-bourguignonne s'implante, écrase la France de Charles VII.

Telle fut l'œuvre des adversaires de Caboche. N'aurait-il pas mieux valu qu'il l'emportât et que l' « ordonnance » fût appliquée.

Mais après Azincourt, tout change. L'administration anglaise devient lourde et odieuse, ce qu'elle n'avait pas été jusque-là. Jean sans Peur devient l'allié de l'ennemi. Il le sent, cherche à négocier avec le Dauphin, et meurt à Montereau où les Armagnacs l'assassinent. Assassinat funeste. Il recule la paix ; il la rend impossible ; elle ne cesse pas cependant d'être nécessaire. Le peuple français, en effet, s'insurge contre la « double monarchie ». Jeanne d'Arc paraît. Philippe le Bon devra conclure à Arras la paix franco-bourguignonne manquée à Montereau. Charles le Téméraire va menacer la France de Louis XI... Et voilà comment Caboche est devenu odieux. L'Histoire pourtant ne lui donne tort que longtemps après l'époque où il disparut et où elle cesse de le connaître.

Il semble en outre probable que, au XVe siècle, M. Poujade eût été Armagnac et non pas Bourguignon. Et non seulement parce qu'il est né à Saint-Céré dans le pays armagnac, mais parce qu'il représente plutôt ceux que le progrès de l'économie menace ; Caboche représentait plutôt ceux que le mouvement de l'économie tendait à favoriser.

Ces rectifications, je les fais sans gloriole de pédantisme, et certes sans arrière-pensée politique. Je crois qu'une fausse histoire, chaque jour plus puissante sur les imaginations, offusque, comme une taie, les yeux des Français, offusque leur vue, leur voile non seulement le passé, mais le présent. L'erreur devient bientôt imposture, les disputes exaspèrent les passions sans recouper le réel, et la concorde civique, le plus précieux patrimoine de la patrie, est sacrifiée à des mots vides de sens.

## RÉFLEXIONS SUR L'ALGÉRIE,

*9 février.*

Le drame africain est de plus en plus douloureux pour les consciences françaises. On voit le mal, on ne discerne guère ce qui pourrait être le bien. On voit ce qu'il n'aurait pas fallu faire, on voit moins ce qui devrait être fait. On comprend qu'on est dans l'absurde. Les mêmes Algériens qui protestaient contre la nomination de M. Soustelle, se pressent autour de sa voiture pour empêcher son départ. Et, pour affirmer leur lien à la France, ils conspuent le chef responsable du gouvernement français. Ces

incohérences, il appartient aux politiques d'empêcher qu'elles dégénèrent en tragédies. La tâche plus humble des intellectuels est d'éclaircir, dans la mesure où ils le peuvent, les notions dont l'obscurcissement risque de rendre impossibles à résoudre les conflits qu'elles-mêmes suscitent.

1) Je regrette que politiques et publicistes opposent ici la force à la justice. Je les renvoie à Pascal. La force est nécessaire pour rétablir l'ordre, la justice est nécessaire pour fonder et maintenir la paix. Défendre les fermiers, kabyles et français, contre les bandes qui les rançonnent et parfois les tuent, ne va pas contre la justice ; et pourtant, il est probable que seule la force peut y parvenir puisque l'homme est naturellement pillard et qu'au Maghreb, la razzia est une tradition millénaire. La justice est nécessaire pour que les hommes n'aient pas trop peur les uns des autres et pour empêcher qu'on fasse, soit aux musulmans, soit aux chrétiens, des promesses qu'on ne tient pas.

2) Je comprends donc la nécessité de la force. Je comprends moins bien la politique militaire suivie en Afrique du Nord. Pourquoi y concentrer des armées si nombreuses? Contre qui brandit-on ces énormes masses d'acier? On nous déclare qu'en Afrique la France n'a pas d'ennemi, sauf un nombre, sans doute réduit, de brigands et de rebelles. Ce n'est pas avec des gros canons ou même avec de gros bataillons qu'on peut opérer des rafles efficaces. Cet appareil militaire, trop lourd pour ne pas se sentir là même inadéquat, surcharge les Français de France sans rassurer les Français d'Algérie. Que la distinction de l'armée et de la police semble devenir de moins en moins nette dans le monde moderne, c'est là de quoi inquiéter tous ceux qui n'ont pas le goût des pouvoirs tyranniques.

3) Les Algériens musulmans, comme leurs frères de Tunisie et du Maroc, réclament une indépendance que nous leur avons sans cesse promise, une « égalité de droits » qui, dans leur esprit, implique une souveraineté analogue à celle dont jouissent les peuples de la Ligue arabe. Il semble bien difficile de la leur refuser.

D'autre part, les Français d'Algérie demandent que leurs biens ne soient pas menacés de confiscation et leurs familles d'extermination. Il semble difficile de les en blâmer. Certains voudraient que ces craintes fussent seulement une suprême ruse de « féodaux » inquiets pour leurs « privilèges ». Elles ne sont hélas ! que trop compréhensibles dans notre univers « concentrationnaire » où les Arabes inspirent à Israël les mêmes inquiétudes qu'aux Français d'Algérie.

Le mal, ici, tient à ce que la notion même de souveraineté est devenue folle. Elle tend à signifier qu'un pouvoir a le droit de faire tout ce qui lui plaît. Droit de spolier, droit d'opprimer et même de déporter, de « liquider » les personnes. Quoique les Français d'Algérie soient moins nombreux que les musulmans, ils sont, au moins devant la Raison, en droit de vouloir défendre, fût-ce contre la majorité, leurs vies, d'abord, et ensuite les biens accumulés par leur travail, leur épargne, leur esprit d'entreprise, depuis trois, quatre et même cinq générations.

De ce que le Sultan du Maroc soit souverain au Maroc, il ne suit pas qu'il soit fondé à s'emparer, sous couvert de « nationalisation », des entreprises montées au Maroc par les Européens. Il est vrai que ceux-ci ont pratiqué les uns contre les autres des spoliations de cette sorte... Mais nous ne souhaitons pas à l'Afrique du Nord les malheurs de l'Europe contemporaine. Pour rétablir la concorde, pour maintenir la paix au Maghreb, il faut et il suffit que le mot liberté n'y veuille pas dire oppression, que le mot indépendance n'y veuille pas dire totalitarisme et que le mot souveraineté n'y veuille pas dire tyrannie.

5) On veut « définir » la personnalité algérienne. C'est souhaitable ; c'est sans doute assez difficile. La géographie et l'histoire ne connaissent qu'une bande de terre assez étroite, laquelle se déroule de la Libye à l'Atlantique, entre la Méditerranée et le Sahara. Ce pays, toujours menacé du côté de la mer et du côté du désert par les flottes et par les caravanes, n'a jamais pu faire son unité parce qu'il est trop exposé aux incursions et qu'il n'a pas de centre naturel. Il n'en constitue pas moins une unité géographique, historique, religieuse et culturelle. Il a été dominé tour à tour par les Carthaginois, les Romains, les Califes et les Français, sans compter les Byzantins et les Vandales. Cette longue histoire a été résumée avec beaucoup de clarté et de perspicacité par M. Gautier. Ses travaux et ceux de M. Gsell honorent la France. La lecture de leurs livres devrait être obligatoire pour quiconque prétend traiter des choses maghrébines.

Ils enseignent que l'Afrique du Nord est un pays de culture ancienne, — sensiblement plus ancienne que la culture française. Salambô habitait un palais en un temps où Paris se réduisait à quelques huttes. Les populations maghrébines sont assurément nos égales, mais elles ne sont pas nos pareilles. Chez nous, par exemple, les villes sont presque toutes des fruits lentement mûris des campagnes environnantes. Chartres est l'âme de la Beauce. Au Maghreb, les villes sont des têtes de pont créées par les marins envahisseurs ou des forteresses posées par les conquérants sur le sol qu'ils asservissaient. Elles ne poussent pas, comme les nôtres, des tentacules dans leurs banlieues, elles s'arrêtent net à leurs propres murailles. Il faut y penser toujours. La colonisation romaine, en effet, avait produit au Maghreb d'admirables fruits. Il lui a donné un de ses plus illustres empereurs, Septime-Sévère ; il lui a donné le plus grand docteur de l'Église latine, saint Augustin. Et pour mesurer l'ampleur de l'œuvre romaine en Afrique du Nord, il suffit de rappeler qu'avant les Romains le Maghreb ne possédait pas de chameaux... Tout cet édifice romano-africain fut pourtant abattu, balayé en quelques semaines par l'Islam. Peu d'années suffirent pour que, dans le diocèse de saint Augustin, personne ne connaisse plus, ne soit plus capable d'entendre le *Pater*. C'est que Rome voyait seulement les villes et que les villes n'expriment pas la « personnalité africaine ».

Ces pays deviennent nationalistes, mais n'ont jamais formé une ou plusieurs nations. Le sentiment collectif qui rassemble ici les hommes, ce n'est pas le sentiment de la Patrie, c'est celui de la

Tribu ; il répond au sang, non pas au sol. La France risque de renouveler l'erreur de Rome si elle regarde trop les villes et pas assez les tribus maghrébines. L'Afrique est sans doute à la fois plus une et moins une que nous le pensons.

6) L'histoire nous enseigne aussi que la « présence française » en Afrique a été un des heureux effets de la concorde relative qui régna en Europe de 1815 à 1914. En 1830, l'Angleterre déplora la conquête d'Alger par Charles X, mais elle ne s'y opposa pas. La conquête de la Tunisie fut favorisée par Bismarck qui désirait détourner les Français de l'Alsace et de la Lorraine. La conquête du Maroc a été rendue possible par la Conférence d'Algésiras où l'Angleterre nous soutint contre Guillaume II parce qu'elle voulait nous faire oublier l'Égypte, et la Russie nous soutint parce qu'elle était notre alliée, contre l'expansion des Empires centraux. D'autre part, ce sont les discordes et les guerres européennes qui ont fait reculer, sur toute la surface du globe, les Occidentaux « colonialistes » (on disait alors colonisateurs et le terme n'était pas encore péjoratif). Les fellaghas, les rebelles de l'Aurès et de l'Atlas, ils sont le plus souvent télécommandés depuis l'Égypte. Et de toute évidence ils se montrent et se montreront d'autant plus enclins, ou d'autant plus rétifs à la négociation qu'ils trouvent et trouveront plus ou moins d'appuis au dehors : chez les Russes ou chez les Américains, chez les Espagnols ou chez les Allemands. Il est étrange que nous persistions à discuter sur les problèmes africains en omettant leurs rapports avec les problèmes généraux de la politique mondiale. On dirait que le funeste slogan maurrassien « la France, la France seule ! », extirpé du sol français par les événements, par les évidences de la dernière guerre, ait trouvé dans « l'Union française » un prétexte nouveau. Mais, dans l'Union française, la France n'a jamais été « seule » et pour y rester, il faut sans doute qu'elle n'y soit pas seule.

Beaucoup de Nord-Africains mènent une vie misérable. Dans la mesure où la France s'est déclarée responsable de leur pays, elle doit assurément lutter contre cette misère.

Mais ni la vue du passé ni celle du présent ne permettent de croire que si le niveau économique du Maghreb était plus élevé, les passions nationales, raciales, religieuses y seraient moins vivaces. Le niveau de vie des fellahs égyptiens est inférieur à celui des travailleurs les plus défavorisés d'Algérie. Cela n'empêche pas l'Égypte d'inciter à la révolte contre la France. Les difficultés économiques du Maghreb tiennent pour une grande part à ce que sa population a monté très vite grâce à nos services d'hygiène. Certes, il faut que ces populations accrues mangent à leur faim. Il faut y travailler. Mais sans l'espoir — trop démenti — que le progrès économique suffit à résoudre les difficultés politiques. Les cœurs des Nord-Africains sont difficiles à gagner ; ils sont impossibles à acheter.

Je déplore qu'on répète sans cesse : gardons l'Afrique pour nous enrichir, enrichissons l'Afrique pour la garder. C'est, il me semble, pasticher les féodaux et le colonialisme qu'on dénonce. La communauté franco-africaine ne peut être fondée que sur

l'amour réciproque ou crouler comme croulent, riches ou pauvres, les maisons divisées.

Recevant les épreuves de cet article, je vois que plusieurs des idées qu'il expose, se sont répandues depuis que je l'ai écrit. On le doit à l'évidente honnêteté intellectuelle de M. Guy Mollet. Honnêteté qui semble aujourd'hui une des chances françaises. Aucune qualité n'est peut-être plus nécessaire à un chef de gouvernement, aucune y compris le génie, lequel ne va pas sans de très graves risques (Grousset avait fait tout un livre pour le montrer).

Il est regrettable que l'Assemblée n'ait pas manifesté les mêmes scrupules que le président du Conseil. La procédure d'invalidation est en soi contestable : on peut douter qu'il appartienne à une majorité de décider si les adversaires ont été bien ou mal élus. Cet inconvénient que la modération de la III[e] République avait toujours rendu tolérable, la loi constitutionnelle en vigueur l'aggrave. Il est fâcheux, en effet, que les juges qui déclarent le coup nul s'arrogent le droit d'empocher les mises. Les Français ont toujours eu peine à comprendre qu'un candidat ou une liste puissent être élus, après avoir recueilli moins de voix que leurs concurrents.

Ce sont là évidemment des critiques abusives qui réprouvent le scepticisme sur le régime représentatif lui-même. Il faut modifier l'état d'esprit qui les rend possibles. Car je crois que de toutes parts on attend que le scrutin d'arrondissement rétabli guérisse les maux que chacun dénonce ; mais je me rappelle que naguère, on les lui imputait et qu'on attendait précisément du scrutin de liste ce qu'on espère aujourd'hui de son abrogation.

EMMANUEL BERL.

***En avril***

LA TABLE RONDE

publiera :

| | | |
|---|---|---|
| Nikos KAZANTZAKI | : | Au mont Sinaï. |
| Virginia WOOLF | : | Journal. |
| Jean GUITTON | : | Sur l'esprit humain. |
| URS von BALTHASAR | : | Bernanos. |

*L'Administrateur :* MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1956. 66954.

# BULLETIN D'ABONNEMENT

*à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie* **PLON**

**8, RUE GARANCIÈRE - PARIS - VIe**

*Je soussigné (nom et prénom)* ______________________________

*adresse :* ______________________________

*déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

*N° de* ______________________________

*Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris* 4379 (1).

A ______________, le ______________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

| | SIX MOIS | UN AN |
|---|---|---|
| | — | — |
| — France et Union Française........... | 1 100 fr. | 2 100 fr. |
| — Étranger............................ | 1 300 fr. | 2 500 fr. |

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

---

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

# BONS DE LIVRES

# U. N. E. S. C. O.

★

**TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.**

★

***Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :***

| | |
|---|---|
| **ALLEMAGNE :** | **Deutsche Forschungsgemeinschaft Frankengraben 40, Bad Godesberg bei Bonn.** |
| **AUTRICHE :** | **Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.** |
| **BIRMANIE : (Union Birmane)** | **National Commission Secretariat, Government of Burma, 74, Pagoda Street, RANGOON.** |
| **CAMBODGE :** | **Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.** |
| **CEYLAN :** | **The University Book Shop, University of Ceylan, COLOMBO.** |
| **ÉGYPTE :** | **Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.** |
| **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :** | **Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).** |
| **FRANCE :** | **(Y compris les territoires et les départements français d'outre-mer, le Maroc et la Tunisie). Direction des bibliothèques de France, service des bons U. N. E. S. C. O., 61, rue de Richelieu, PARIS II^e^.** |
| **INDE :** | **Ministry of Education, NEW DELHI 3.** |
| **IRAK:** | **Ministère de l'Éducation, BAGDAD.** |
| **ISRAEL :** | **Israel National Commission for Unesco, Ministry of Education et Culture, JERUSALEM.** |
| **ITALIE :** | **Commissione nazionale de l'U. N. E. S. C. O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.** |
| **JAPON :** | **Society for the Promotion of Science (Nithon Gakujutsu Shinko-kai) Ueno Park, Daito-ku, TOKYO.** |

| | |
|---|---|
| LAOS : | Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos). |
| MONACO : | Commission Nationale de l'Unesco, Ministère d'État, MONACO. |
| ROYAUME-UNI : | United Nations Association, 25, Charles Street, LONDON W. 1. |
| SARRE: | Staatlisches Büchereiamt für das Saarland, Beethovenstrasse 35, SAARBRUCKEN III. |
| THAILANDE : | Commission nationale thaïlandaise pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK. |
| TURQUIE : | M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA. |
| UNION SUD-AFRICAINE : | The secretary Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA. |
| VIET-NAM : | Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, 89, rue du Président Thinh, SAIGON. |

# POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U. N. E. S. C. O.

| | |
|---|---|
| ASIE MÉRIDIONALE : | Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., C. S. I. R. Building, Old Mill Road, NEW DELHI, India. |
| ASIE SUD-ORIENTALE : | Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., Djalan Diponegoro 76, DJAKARTA, Indonésie. |
| MOYEN-ORIENT : | Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte. |

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e^

•

*VIENT DE PARAÎTRE :*

PIERRE JEAN JOUVE

# LYRIQUE

*POÈME*

**édition originale : 360 fr.**

IL A ÉTÉ TIRÉ 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE RIVES, SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, A 2000 FRANCS

*DU MÊME AUTEUR :*

**LANGUE,** *poème* 360 fr.

Langue est un poème d'une souveraine liberté, traduite par toutes les possibilités sonores du verbe (...). Je vois apparaître dans ce livre la figure non point du poète « maudit », mais d'un solitaire de plus haut parage, pour lequel la fonction poétique est tellement élevée dans l'ordre humain qu'elle touche à des secrets que nulle autre qu'elle ne découvre. (Pierre Emmanuel, *La Revue du Caire.*)

**EN MIROIR,** *journal sans date* 480 fr.

En miroir est un très beau livre. Non seulement parce qu'il contient des pages d'une admirable densité, des récits, — ceux, par exemple, d'aventures amoureuses — merveilleux de discrète émotion; mais aussi et surtout parce que la parfaite maîtrise du ton donne ici l'impression de provenir de plus loin que d'un métier bien en main : d'une zone profonde où de lentes maturations ont mis les choses à leur place, et les mots ne sont à la leur que pour être étonnamment adéquats à un secret équilibre qui est l'âme même. (Albert Béguin, *Esprit.*)

**SUEUR DE SANG,** *poèmes* 480 fr.

On relira avec la même admiration ces rougeoyants et noirs poèmes où le sexe et l'âme conjuguent insolitement leurs pouvoirs, si bien que l'honneur de l'homme naît à la fin de son déshonneur. Ils nous feront mieux comprendre la place que l'auteur des ***Noces*** et de ***Diadème*** occupe dans la poésie contemporaine dont il reste un des maîtres incontestés. (Claude Mauriac, *Le Figaro.*)

UN NOUVEAU ROMAN DE

# LA VARENDE

## L'AMOUR DE MONSIEUR DE BONNEVILLE

Un volume in-16 avec 4 photographies hors texte dont 2 en couleurs de E. BOUDOT-LAMOTTE.

420 fr.

●

ANDRÉ VILLEBŒUF

# SÉRÉNADES SANS GUITARE

Près de cent ans après, il semble que *le Voyage sentimental*, le livre fameux de Stern, ait enfin trouvé son équivalent chez un écrivain et peintre français. Le voyageur irlandait brossait une peinture exacte de la France au dernier temps de sa douceur de vivre. André Villebœuf nous montre l'Espagne du milieu du xxe siècle ; une Espagne resplendissante de ses traditions et vibrante d'un modernisme qui ne renie rien de son passé.

Émaillé de hautes vérités humaines, écrit avec une entière liberté de jugement et d'expression, ce livre se lit comme un beau roman.

Un volume in-8o soleil. . . . . . . 720 fr.

100 exemplaires numérotés sur pur fil avec 4 lithographies hors texte, couverture rempliée, sous emboîtage. 3 000 fr.

PLON

DENISE AIMÉ-AZAM

# MAZEPPA

## GÉRICAULT ET SON TEMPS

Denise Aimé-Azam a cherché à expliquer l'artiste par l'homme. L'auteur ressuscite pour nous Géricault dans sa jeunesse et sa force, sans voiler pour autant ses inquiétudes et ses fautes. Véritable leçon d'histoire artistique, sociale, humaine, d'une époque particulièrement troublée, préfigurant en bien des points celle que nous vivons, l'ouvrage de Mme Aimé-Azam constitue une étude capitale non seulement sur Géricault et son œuvre mais aussi sur la grande époque des « enfants du siècle ».

Avec 26 illustrations hors texte, un vol. in-8° soleil. 1 200 fr.

●

RAYMOND L. GARTHOFF

# LA DOCTRINE MILITAIRE SOVIÉTIQUE

*Traduction de MARIO LEVI*

Raymond Garthoff est spécialiste des Affaires politiques et militaires soviétiques à la « Round corporation » de Washington. Son ouvrage est utile non seulement par l'analyse de la doctrine militaire soviétique, mais encore par la lumière qu'il projette sur les modes de pensée et le comportement des dirigeants de l'U. R. S. S.

Un volume in-8° carré, avec 13 cartes dans le texte. . . . . . . . . . . . . . . . 1500 fr.

PLON

TORNADO
FAIT MAISON RADIEUSE
ET FEMME HEUREUSE
TORNADO
"mieux qu'un aspirateur"
FABRIQUÉ EN FRANCE
SUISSE
★ LÉGER
★ MANIABLE
★ PUISSANT
★ SILENCIEUX
★ TOUJOURS PRÊT A L'EMPLOI
APEL
GRATUIT - Où que soit votre résidence, demandez une DÉMONSTRATION A DOMICILE, ou une DOCUMENTATION COMPLÈTE avec l'adresse de notre dépositaire-électricien le plus proche de votre domicile.
TORNADO-FRANCE, 98, Bd Péreire, Paris-17°
S.E.T.E.P.

JACQUES DEBU-BRIDEL

LA GRANDE
TRAGÉDIE
DU MONDE
ANIMAL

de la Préhistoire à nos Jours

HACHETTE

PRÉSENCE AFRICAINE
- REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR -
*Directeur : Alioune DIOP*

**Au Sommaire du N° 6** (Nouvelle série bimestrielle — Février-Mars 1956) :

R. CODJO.................................. *Colonisation et conscience chrétienne.*
Montagu SLATER.......................... *Le Procès de Jomo Kenyatta.*
Daniel GUERIN............................ *Un futur pour les Antilles.*

*PROBLÈMES DE L'ENSEIGNEMENT EN AFRIQUE NOIRE*
Des articles de : C. AGUESSY, J. C. DE GRAFT-JOHNSON, Ray AUTRA, SENGAT KUO, Basil DAVIDSON,

Poèmes d'Aimé CESAIRE et G. DESPORTES

**Chroniques**

Alioune DIOP : *L'Occident chrétien a-t-il encore un rôle missionnaire ?*
Mostefa LACHERAF : *L'Agérie entre l'intégration et la liberté.*
N. ATANGANA : *La femme africaine est-elle une esclave ?*
Les Livres, etc.

★

**Tarif des Abonnements :**

FRANCE ET COLONIES, 6 numéros : 850 frs. | ÉTRANGER, 6 numéros : 1150 frs.
*Envoi d'un spécimen gratuit sur demande*

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 17, rue de Chaligny, PARIS (XIIe).
DOR. : 38-39 - C. C. P. Paris 59.36.25

*UNE FAMILLE CÉLÈBRE ET INCONNUE*

MERRY BROMBERGER

# LE COMTE DE PARIS ET LA MAISON DE FRANCE

Depuis son retour en France la famille royale si longtemps exilée revient périodiquement sur la scène de l'actualité. Elle est suivie avec une curiosité à laquelle se mêlent de chaudes sympathies. Mille questions se posent à propos du descendant d'Henri IV et des siens. Comment vivent les princesses? Est-il vrai que le Comte de Paris soit devenu républicain? En quoi a consisté l'aventure d'Alger qui faillit placer le roi virtuel à la tête des destinées de la France?

Le grand reporter Merry Bromberger emmène ses lecteurs à Louveciennes, au manoir du « Cœur-Volant », dans l'intimité de la Maison de France. Il enregistre les confidences du Comte de Paris, des princesses dont la spontanéité ne s'embarrasse d'aucun protocole. En même temps qu'un passionnant reportage, il a ramené une émouvante collection de photos, « l'album de famille de la première famille de France. »

**Un volume in-4° (18x22) avec 44 illustrations photographiques hors texte, sous couverture ill. 600 fr.**

**Exemplaire sur pur fil avec un fac-similé de déclaration du Comte de Paris. . . . . 2 400 fr.**

PLON

*Un petit livre qui ressemble fort à une bombe :*

# La Révolution et les Fétiches

**Tous les quotidiens**

*Le Monde, France-Soir, l'Express, Combat, l'Aurore, Franc-Tireur, Paris-Presse, l'Humanité*

**Tous les hebdomadaires**

*L'Observateur, la France catholique, Carrefour, Arts, Bulletin de Paris, Aspects de la France, le Canard enchaîné*

**Tous les grands journaux de province**

*Sud-Ouest, Ouest-France, le Dauphiné libéré, Nice-Matin etc...*

ont consacré d'importants articles à cet ouvrage dans lequel **PIERRE HERVÉ** s'interroge sur le communisme.

**LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE**

PÉRIODIQUES

# LA TABLE RONDE

*REVUE MENSUELLE*

★

*Rédaction et Administration :*

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e

Téléphone : DAN. 04-50

*Secrétaire général :* Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

**A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.**

**ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES**
**Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.**

**AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.**
**Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.**

**BELGIQUE : Agence et Messageries de la presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.**
**Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.**

**BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.**
**Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.**

**CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.**
**Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.**

**COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.**

**ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.**
**Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.**

**ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.**

**FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.**

**GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.**
**Abonnement de six mois, shillings : 27 s. 6 d.; un an, shillings : 52 s. 6 d.**

**HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.**
**Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.**

**HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.**

**LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.**

**NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.**
**Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.**

**PORTUGAL : A bibliofila : 102, Rua da Mésèricordia, LISBONNE.**

**SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.**
**Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.**

**SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Marie à GENÈVE.**

**TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.**
**Abonnement de six mois, livres turques : 10,80; un an, livres turques : 21.**

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6).

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.*
*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

**Tous droits de reproduction réservés.**

**Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre**

LÉON BÉRARD
de l'Académie française
PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie française

SCIENCE ET HUMANISME

JÉRÔME CARCOPINO
de l'Académie française

DE PYTHAGORE AUX APÔTRES

MARIE-JEANNE DURRY

GÉRARD DE NERVAL ET LE MYTHE

JOSEPH PEYRÉ

LES QUATRE CAPITAINES de Saint-Tropez

*Roman*

CLAUDE CARIGUEL

HOLLYWOOD

*Roman*

VICTOR ALEXANDROV

LES APATRIDES

*Roman*

FLAMMARION

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

JACQUES DEBU-BRIDEL

LA GRANDE
TRAGÉDIE
DU MONDE
ANIMAL

de la Préhistoire à nos Jours

HACHETTE

ALLEMAGNE d'aujourd'hui

*REVUE FRANÇAISE D'INFORMATION*

paraissant 6 fois par an sur 128 pages

— Rédacteur en chef : GEORGES CASTELLAN —

*Au sommaire du numéro* II/1956 :

- Le centenaire de la mort d'Henri Heine par MM. DRESCH, Francois PONCET, PFRIMMER et Carlo SCHMID.
- L'histoire littéraire en Allemagne occidentale de 1945 à 1955, par Robert MINDER.
- Jean BOYER : L'année Mozart.
- Alain CLÉMENT, François COURTET et Roland DELCOUR : Au fil de l'actualité politique.
- Les télégrammes économiques de Roland RUFFIEUX.
- La chronique de la DDR par Georges CASTELLAN.
- L'alphabet littéraire de R. THIEBERGER.

ABONNEMENT ANNUEL : **800 fr.** — (Étudiants : **600 fr.**)

**Spécimen gratuit sur demande**

**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

1, place Paul Painlevé, PARIS - (5e)

TORNADO
FAIT MAISON RADIEUSE
ET FEMME HEUREUSE
TORNADO
"mieux qu'un aspirateur"
FRANCE
SUISSE
★ LÉGER
★ MANIABLE
★ PUISSANT
★ SILENCIEUX
★ TOUJOURS PRÊT A L'EMPLOI
GRATUIT - Où que soit votre résidence, demandez une DÉMONSTRATION A DOMICILE, ou une DOCUMENTATION COMPLÈTE avec l'adresse de notre dépositaire-électricien le plus proche de votre domicile.
TORNADO
TORNADO-FRANCE, 98, Bd Péreire, Paris-17ᵉ
S.E.T.E.P.

***RÉÉDITION***

# DANIEL-ROPS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# L'OMBRE DE LA DOULEUR

Aux cinq nouvelles de l'ancienne édition a été ajoutée une nouvelle inédite : *Diane blessée*.

« Daniel-Rops est un conteur exigeant. Il ne nous fait jamais grâce. Avec peu de mots, il suggère infiniment de choses et l'on pense au meilleur Tchékov. »

écrivait EDMOND JALOUX
à la parution de ce recueil.

Un volume in-8° couronne. . . . . . . . . . 540 fr.

---

***RÉÉDITION***

# GERMAINE BEAUMONT

# LA ROUE D'INFORTUNE

« Ravissant tableau d'histoire : poème musical par sa composition contrastée, son prélude marin dont les arômes et le vent se retrouvent à la coda finale, mousseline brillante de jolis mots, des phrases chantantes, d'un bout à l'autre ce roman n'a cessé de me captiver. »

écrivait ROBERT KEMP
dans *les Nouvelles Littéraires*.

Un volume in-8° couronne. . 570 fr.

PLON

A PARAITRE

JACQUES CABAUD

L'EXPÉRIENCE VÉCUE DE

SIMONE WEIL

*« La première biographie complète. »*

●

SIMONE WEIL

Cahiers

Tome III

PLON

STOCK
*publie :*

GRAND PRIX CATHOLIQUE DE *LITTÉRATURE*

LOUISE BUJEAUD

LA BARRE AUX FAUCONS

*roman*

« Un livre émouvant et beau ». LOUIS CHAIGNE.

630 fr.

JIM CORBETT

MANGEURS D'HOMMES DANS L'HIMALAYA

Un vol. Collection « LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS. 450 fr.

PAUL GALLICO

MOUCHE

*roman*

Une délicieuse histoire dont a été tiré le film « LILI » avec Leslie Caron dans un rôle inoubliable. 435 fr.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

PAUL LÉAUTAUD

**passe-temps**

(Madame Cantilli. Un original. Souvenirs de basoche. La mort de Ch.-L. Philippe. Un salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Adolphe Van Bever. Mots, propos et anecdotes.)

**360 fr.**

PAUL LÉAUTAUD

**propos d'un jour**

(Amour. Notes retrouvées. Marly-le-Roy et environs. Gazette d'hier et d'aujourd'hui.)

**300 fr.**

PAUL LÉAUTAUD

**journal littéraire (I)**

tome premier
1893-1906

**750 fr.**

PAUL LÉAUTAUD

**journal littéraire (2)**

tome deuxième
1907-1909

**750 fr.**

PAUL LÉAUTAUD
et AD. VAN BEVER

**poètes d'aujourd'hui**

Anthologie
et notices

trois volumes
chacun

**300 fr.**

*Journal littéraire (tome 3)* (sous presse)

J U L L I A R D

# Actualité littéraire

## *Janvier - Mars 1956*

Simone Avray : **LES ENFANTS LUCIDES.**
Henny Dory : **SANS REGRET ET SANS HONTE.**
Laure Delvolvé : **SAFINA.**
Minou Drouet : **ARBRE, MON AMI.**
Berthe Grimault : **BEAU CLOWN.**
Sorana Gurian : **RÉCIT D'UN COMBAT.**
Françoise Mallet-Joris : **CORDELIA.**
Françoise Sagan : **UN CERTAIN SOURIRE.**

Jean Canolle : **LE CONNÉTABLE.**
Étienne Cattin : **LES DÉVORANTS.**
Bernard Clavel : **L'OUVRIER DE LA NUIT.**
Jean-Louis Curtis : **L'ÉCHELLE DE SOIE.**
Jean-Jacques Gautier : **C'EST TOUT A FAIT MOI.**
Daniel Gillès : **LE COUPON 44.**
Ferdinand Oyono : **UNE VIE DE BOY.**
Jean Reverzy : **PLACE DES ANGOISSES.**
Jean Verdun : **LES JEUNES LOUPS.**

*TRADUCTIONS :*

Charles Jackson : **COTÉ SOLEIL.**
Alfred Perlès : **MON AMI, HENRY MILLER.**
Jack Potter : **LA PESANTE JOURNÉE.**
Howard Swiggett : **LES GRANDS DE CE MONDE.**
Jacoba Van Velde : **LA GRANDE SALLE.**
Erico Verissimo : **LE TEMPS ET LE VENT.**
Wilhelm Wagner : **JOURNAL D'UN VAURIEN.**

RJ